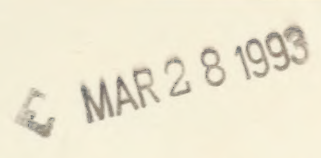


Horace V. Keyes. London. 1905.

44

LES CHEFS-D'ŒUVRE LYRIQUES

DE

RONSARD ET DE SON ÉCOLE

Du même Auteur

Les cent meilleurs poèmes (lyriques) de la langue française. 1 vol. in-18, broché, 0.75 ; cartonné toile, 1.25 ; relié cuir souple, 2.50.

Les chefs-d'œuvre lyriques d'Alfred de Musset. 1 vol. in-18, broché, 0.75 ; cartonné toile, 1.25 ; relié cuir souple, 2.50.

Première édition, Mars, 1907. *Deuxième édition, avec corrections aux pp.* 30, 50, 67, 105, *et* 121, *et à la notice, Mai,* 1907.

LES CHEFS-D'ŒUVRE LYRIQUES DE PIERRE DE RONSARD ET DE SON ÉCOLE

Choix et Notice
de
AUGUSTE DORCHAIN

PARIS: A. PERCHE, 45 RUE JACOB
BRUXELLES: SPINEUX & CIE, 3 RUE DU BOIS SAUVAGE
LAUSANNE: EDWIN FRANKFURTER, 12 GRAND-CHÊNE
LEIPZIG: WILHELM WEICHER, WINDMÜHLENWEG I. III
LONDON & GLASGOW: GOWANS & GRAY, LTD.
1907

NOTICE

On voudra bien considérer déjà ces pages préliminaires comme une anthologie, une anthologie commentée, où les vers de Ronsard, de ses contemporains, et des poètes modernes ses admirateurs, tiendront la plus large place.

I

RONSARD

Vers 1340, un cadet d'ancienne famille, le fils puîné du marquis de Ronsard, quittait le pays

D'où le glacé Danube est voisin de la Thrace,

—c'est à dire la Roumanie actuelle,—à la tête d'une compagnie de gentilhommes, cadets comme lui, et qui, comme lui, cherchaient aventure. Après avoir traversé avec eux la Hongrie, l'Allemagne et la Bourgogne, Baudouin de Ronsard offrait ses services au roi de France, Philippe de Valois, alors en guerre contre les Anglais, et se comportait de telle sorte que le roi, pour le retenir, le comblait de biens et d'honneurs. C'est ainsi que Baudouin s'établit au pays de Vendômois et fit bâtir, près du village de Couture, ce château de la Poissonnière où devait naître près de deux siècles plus tard, le 11 septembre 1524, Pierre de Ronsard, le grand poète.

Pierre était le sixième enfant de Louis de Ronsard, maître d'hôtel du roi François Ier et chevalier de son ordre. La mère était Jeanne de Chandrier, dont la famille tenait à celle de la Trémouille ; et comme de ces La Trémouille descendaient, par alliance avec l'impératrice Mathilde, les rois d'Angleterre, le poète pouvait se dire allié, au seixième ou dix-septième degré, à la reine Elisabeth, qui fut d'ailleurs une de ses protectrices.

Mis à neuf ans au collège de Navarre, il semble si promptement y dépérir de tristesse que son père l'en

retire pour l'emmener en Avignon où François Ier prépare une nouvelle campagne contre Charles-Quint, dont les troupes ont déjà envahi la Provence ; et c'est là que l'enfant rencontre son premier protecteur, Charles, duc d'Orléans, dernier fils du roi, qui le prend au nombre de ses pages. Bientôt, lorsque Madeleine de France, sœur de son maître, épouse Jacques Stuart, il passe au service de la jeune reine d'Écosse, et demeure deux années à Édimbourg, où un gentilhomme écossais l'initie à la connaissance de Virgile et d'Horace. Mais c'est en vain que Jacques veut le retenir davantage : il part, emploie six mois à parcourir la Grande-Bretagne, et revient en France reprendre son service auprès du duc d'Orléans.

Sa vocation poétique s'est éveillée déjà :

Je n'avais pas douze ans, qu'au profond des vallées,
Dans les hautes forêts des hommes reculées,
Dans les antres secrets de frayeur tout couverts,
Sans avoir soin de rien je composais des vers :
Écho me répondait ; et les simples Dryades,
Faunes, Satyres, Pans, Napées, Oréades,
Égipans qui portaient des cornes sur le front
Et qui, ballant, sautaient comme les chèvres font,
Et le gentil troupeau des fantastiques fées
Autour de moi dansaient à cottes agrafées.

Cette vocation précoce ne laisse pas d'inquiéter le père du poète qui, animé de sentiments tout-à-fait prosaïques et terre-à-terre, cherche à le détourner d'un état où l'on ne saurait s'enrichir. Car enfin, lui dit il :

" Homère, que tu tiens si souvent en tes mains,
Qu'en ton cerveau malsain comme un dieu tu te peins,
N'eut jamais un liard..."

Qu'il entre donc dans la carrière des armes :

" Par si noble moyen souvent on devient riche,
Car envers les soldats un bon prince n'est chiche..."

Ou, à défaut, qu'il embrasse la médecine,

" L'argenteuse science
Dont le sage Hippocrate eut tant d'expérience..."

Ou encore, qu'il se fasse avocat :

> "Hante-moi le Palais, caresse-moi Barthole,
> Et, d'une voix dorée, au milieu d'un parquet,
> Aux dépens d'un pauvre homme exerce ton caquet,
> Et, fumeux et sueux, d'une bouche tonnante,
> Devant un président mets-moi ta langue en vente :
> On peut par ce moyen aux richesses monter,
> Et se faire du peuple en tous lieux bonneter..."

c'est à dire saluer du bonnet. Mais en vain Louis de Ronsard tient-il ces propos, la vocation résiste :

> Par menace ou prière, ou courtoise requête
> Que mon père me fit, il ne sut de ma tête
> Oter la poésie ; et plus il me tançait,
> Plus à faire des vers la fureur me poussait.

Et quand, bien des années après, au quatrième de ses *Poèmes*, Ronsard contera ainsi ces choses à son ami Pierre Lescot, l'illustre architecte du Louvre, il pourra, non sans un juste orgueil, ajouter :

> Donc, suivant ma nature aux Muses enclinée,
> Sans contraindre ou forcer ma propre destinée,
> J'enrichis notre France et pris en gré d'avoir,
> En servant mon pays, plus d'honneur que d'avoir.

* * *

Cependant, le père put croire un instant que la vie active allait décidément arracher à la contemplation ce poète obstiné. Voici qu'en effet le duc d'Orléans charge son page d'aller en Flandre saluer de sa part la nièce de l'empereur Charles-Quint, qui lui a été promise en mariage ; puis de remplir une mission en Hollande ; enfin d'aller porter un message en Écosse.

A peine Ronsard s'est-il dirigé, pour la seconde fois, vers ce dernier pays, qu'une tempête s'élève et ballotte pendant trois jours son navire, qu'elle jette, fracassé, sur la côte écossaise, où le poète, cette fois, est contraint d'aborder à la nage.

Ses pérégrinations sont-elles terminées ? Non : à son retour, le duc d'Orléans pour le récompenser, le met hors de pages, et l'envoie en Allemagne avec Lazare de Baïf, ambassadeur de France à la Diète de Spire (1540). Comme Lazare a aussi emmené son fils, Antoine de Baïf, le futur

poète, entre ces deux jeunes gens s'exalte encore l'amour de la Muse. Ronsard apprend l'allemand à Spire comme il a appris l'anglais à Édimbourg. Bientôt il apprendra aussi l'italien, dans une dernière mission, quand le roi Henri II le chargera d'accompagner à Turin l'illustre capitaine Guillaume de Langey, seigneur du Bellay, vice-roi du Piémont et cousin de Joachim du Bellay le poète.

* * *

Ronsard a seize ans. Sa fréquentation des plus grands personnages, sa haute culture, sa connaissance des contrées et des langues étrangères semblent le destiner à la diplomatie ; mais à son retour en France, comme il est allé rejoindre la cour, qui se tient alors à Blois, et vivre dans la familiarité du roi Henri II, une grave maladie se déclare, qui le laisse presque sourd et le rend définitivement à la vie contemplative Une autre cause l'y retient, l'amour :

L'an d'après, en Avril, amour me fit surprendre,
Suivant la cour à Blois, des beaux yeux de Cassandre.
Soit le nom faux ou vrai, jamais le temps vainqueur
N'ôtera ce beau nom du marbre de mon cœur.

Élégie à Rémy Belleau.

Et pour apprendre à chanter plus dignement Cassandre, lorsqu'il atteint sa vingtième année et que son père, qui vient de mourir, ne peut plus s'opposer à son penchant, il va se ranger, avec son jeune ami Jean Antoine de Baïf, sous la discipline du célèbre helléniste Jean Dorat, principal au collège de Coqueret, à Paris.

"Ronsard,—dit Claude Binet son vieux biographe,—ayant été nourri jeune à la Cour, accoutumé de veiller tard, continuait l'étude jusqu'à deux ou trois heures après minuit, et, se couchant, réveillait Baïf qui se levait, prenait la chandelle et ne laissait refroidir la place. En cette contention d'honneur, il demeura sept ans avec Dorat, continuant toujours l'étude des lettres grecques et latines, de la philosophie et autres bonnes sciences."

C'est pendant ces années de fièvre savante que Ronsard, au retour d'un voyage à Poitiers, rencontra dans une hôtellerie un jeune homme qui, ayant achevé son droit en cette ville, s'apprêtait à retourner à Paris. Ce jeune

homme, c'était Joachim du Bellay, son parent éloigné, qui allait devenir son ami le plus proche. A Ronsard, à Du Bellay, à Dorat, à Baïf se joignent bientôt trois autres poètes: Estienne Jodelle, Ponthus du Thyard et Rémy Belleau ; et Ronsard baptise ce petit groupe de sept chanteurs : La Pléiade. Plus tard, il mettra sur le même rang Olivier de Magny, Amadis Jamyn, Robert Garnier, Passerat, Desportes, du Perron, Bertaut et quelques autres encore, étoiles plus ou moins brillantes de cette constellation qu'est l'école de Ronsard.

* * *

A la période de recueillement et d'étude va pouvoir succéder maintenant la période de production. Joachim du Bellay donnera le signal en publiant sa *Défense et Illustration de la Langue française* (1543), manifeste de la Pléiade et l'un des monuments de notre prose. L'année suivante, Ronsard publiera ses *Odes*, avec un succès d'enthousiasme, qui grandira encore à la publication de ses *Amours* en 1552.

En vain les survivants de la vieille école poétique de Marot,—Mellin de Saint-Gelais à leur tête, et les derniers partisans d'une poésie toute légère, facile et gauloise,—s'insurgeront-ils contre les audacieux et ambitieux "pindariseurs." Ronsard triomphera. Le roi Henri II, qui a résisté d'abord, se range à la fin de son côté ; et il a eu, dès la première heure, le sourire et l'appui de la belle Marguerite de France, future duchesse de Savoie, à laquelle il vouera, toute sa vie, le culte le plus tendre, après lui avoir dédié, en 1555, ses *Hymnes* et, en 1556, la continuation de ses *Amours*.

* * *

Sous le règne si court de François II, il aura pour nouvelle protectrice la reine Marie Stuart, qui l'invitera même à publier la première édition collective de ses œuvres, en 1560. Mais avant qu'il ait pu lui en offrir le dernier tome, elle sera déjà veuve—à seize ans—et elle aura repris le chemin de l'Écosse, laissant au poète la tristesse de son absence et l'éblouissement de sa beauté :

Le jour où votre voile aux vagues se courba
Et de nos yeux pleurants les vôtres déroba,

Ce jour la même voile emporta loin de France
Les Muses qui soulaient y faire demeurance
Quand l'heureuse fortune ici vous arrêtait
Et le sceptre français entre vos mains était...
Les Muses en pleurant ont laissé nos montagnes ;
Que pourraient plus chanter les neuf belles compagnes,
Quand cet ivoire blanc qui enfle votre sein,
Quand votre belle, longue et délicate main,
Quand votre belle taille et votre beau corsage
Qui ressemble au portrait d'une céleste image,
Quand vos sages propos, quand votre douce voix
Qui pourrait émouvoir les rochers et les bois,
Las ! ne sont plus ici ; quand tant de beautés rares
Dont les grâces des cieux ne vous furent avares,
Abandonnant la France, ont de l'autre côté
L'agréable sujet des Muses emporté !...

On lira le sonnet qu'il écrivit, lorsqu'elle fut captive, pour adjurer les Français de courir à sa délivrance, et pour supplier Élisabeth d'adoucir sa colère. Marie, de son côté, n'oubliera jamais son poète : en 1583, dans la seizième année de sa captivité, elle lui enverra, comme marque de son admiration et de son amitié fidèles, un buffet magnifique surmonté d'un rocher représentant le Parnasse, d'où Pégase fait jaillir l'Hippocrène, avec cette inscription :

A Ronsard, l'Apollon de la Source des Muses.

L'année suivante, par une délicatesse exquise, Ronsard rayera de la dernière édition de ses œuvres le nom et l'éloge du comte de Leicester, l'ancien favori d'Élisabeth. Et n'est-ce pas ici le lieu de rappeler que, vingt ans plus tôt, un gentilhomme dauphinois, Chastelard, ayant été condamné à mort pour s'être introduit dans la chambre de Marie Stuart qu'il aimait, ne voulut, avant de monter sur l'échafaud, recevoir l'assistance d'aucun prêtre ou ministre, mais demanda seulement de pouvoir lire jusqu'au bout *l'Hymne de la Mort* de Pierre de Ronsard, le poète préferé de celle pour qui il allait mourir ?

Au reste, Élisabeth ne tint jamais rigueur au poète de cette fidélité à l'infortune de Marie. Elle avait pour lui autant d'admiration que sa prisonnière. Elle lui envoya même un jour un diamant d'une valeur considérable, dont

elle comparait l'éclat et la pureté à sa poésie. Elle ne devait jamais oublier les beaux vers qu'il lui avait adressés à l'occasion de la paix avec la France, en 1565, et où, après avoir fièrement affirmé son patriotisme, Ronsard préconisait avec tant d'éloquence l'union et l'amitié des deux royaumes :

> N'offensez point par armes ni par noise,
> Si m'en croyez, la province gauloise...
> Le Gaulois semble au saule verdissant :
> Plus on le coupe et plus il est naissant,
> Et rejetonne en branches davantage,
> Prenant vigueur de son propre dommage.
> Pour ce, vivez comme amiables sœurs :
> Par les combats les sceptres ne sont seurs (sûrs).
> Quand vous serez ensemble bien unies,
> L'amour, la foi, deux belles compagnies,
> Viendront çà-bas le cœur vous échauffer,
> Puis, sans harnois, sans armes et sans fer,
> Et sans le dos d'un corselet vous ceindre,
> Ferez vos noms par toute Europe craindre,
> Et l'âge d'or verra de toutes parts
> Fleurir les lys entre les léopards.

Notre poète est, on le voit, l'un des précurseurs de "l'entente cordiale."

* * *

Le règne de Charles IX (1560-1574) nous montre à leur apogée le génie et la renommée de Ronsard. Il est le protégé de la reine mère, Catherine de Médicis, et du roi lui-même, qui ne peut se passer de lui, qui lui donne un logement dans son palais, lui accorde des pensions, des abbayes, des prieurés, lui rend visite, lui adresse des vers. Son seul tort est de lui avoir commandé d'écrire un poème épique, cette *Franciade*, composition artificielle et froide, illisible et justement oubliée, restée inachevée d'ailleurs, dont le héros est Francus fils d'Hector, mythique fondateur de la monarchie franque. Mais à l'instigation de Catherine, Ronsard avait, dès 1563, écrit ce *Discours sur les Misères de ce Temps* qui, suivi de quelques morceaux d'inspiration analogue, devait faire de lui un grand poète civique et religieux, le créateur de l'éloquence poétique et de la haute satire, un précurseur catholique

de cet illustre huguenot Agrippa d'Aubigné dont la plume, quarante ans plus tard, burinera *Les Tragiques* pour montrer les misères de ce même temps à la lueur d'une foi différente ; et l'ancêtre le plus certain aussi du Victor Hugo des *Châtiments* et de *l'Année terrible*.

Comme Victor Hugo, en tête de ce dernier livre devait écrire :

J'entreprends de conter l'année épouvantable,
Et voilà que j'hésite, accoudé sur ma table.
Faut-il aller plus loin ? Dois-je continuer ?
France ! ô deuil ! voir un astre aux cieux diminuer !
Je sens l'ascension lugubre de la honte.
Morne angoisse ! un fléau descend, un autre monte !
N'importe. Poursuivons. L'histoire en a besoin.
Ce siècle est à la barre, et je suis son témoin.

Ronsard avait dit :

Or, quand Paris avait sa muraille assiégée,
Et que la guerre était en ses faubourgs logée,
Et que les morions et les glaives tranchants
Reluisaient en la ville et reluisaient aux champs,
Voyant le laboureur tout pensif et tout morne,
L'un traîner en pleurant sa vache par la corne,
L'autre porter au col ses enfants et son lit,
Je m'enfermai trois jours, renfrogné de dépit,
Et, prenant le papier et l'encre de colère,
De ce temps malheureux j'écrivis la misère.

Où sont ces beaux vers ? Dans le dernier des *Discours*, celui qui est intitulé : *Réponse de Pierre de Ronsard aux injures et calomnies de je ne sais quels prédicantereaux et ministreaux de Genève, sur son Discours et Continuation des Misères de ce Temps* (1564). Ces injures et calomnies lui avaient été d'autant plus sensibles qu'elles venaient de deux disciples autrefois aimés : Florent Chrestien et Jacques Grévin. Dans sa *Réponse*, il défend contre eux ce qu'ils avaient attaqué : sa foi, son vie, son œuvre. Cherchons-y, sur ces trois points, en consultant aussi les autres *Discours*, la confession de Ronsard lui-même. Ce sont des documents inestimables ; et nous y recourrons d'autant plus volontiers que ces poèmes, trop longs, diffus, pleins de redites, ne sauraient figurer en entier dans une anthologie, mais que

pourtant, si l'on n'en connaissait point certaines pages, on ignorerait quelques unes des plus géniales inspirations du maître.

* * *

La foi de Ronsard, c'est la foi catholique. Aux ennemis qui l'ont accusé, non seulement de n'être pas chrétien, mais d'être athée, il répond :

Pourquoi fais-tu courir si faussement de moi
Que je suis un athée infidèle et sans loi ?...
J'ai le chef élevé pour voir et pour connaître
De ce grand univers le Seigneur et le maître.
Car en voyant du ciel l'ordre qui point ne faut,
J'ai le cœur assuré qu'un moteur est là-haut,
Qui tout sage et tout bon gouverne son empire,
Comme un pilote en mer gouverne son navire ;
Et que ce grand palais si largement voûté
De son divin ouvrier ensuit la volonté.
Or, ce Dieu tout-puissant, plein d'éternelle essence,
Tout rempli de vertu, de bonté, de puissance,
D'immense majesté, qui voit tout, qui sait tout,
Sans nul commencement, sans milieu ni sans bout,
Dont la divinité très-royale et suprême
N'a besoin d'autre bien sinon de son bien même,
Se commençant par elle et finissant en soi,
Bref, ce Prince éternel, ce Seigneur et ce Roi,
Qui des peuples le père et le pasteur se nomme,
Ayant compassion des misères de l'homme,
Et désirant qu'il fût du péché triomphant,
En ce monde envoya son cher unique enfant,
Éternel comme lui et de la même essence,
Ayant du père sien la gloire et la puissance.
Or ce fils bien-aimé qu'on nomme Jésus-Christ,
Au ventre virginal conçu du Saint Esprit,
Vêtit sa déité d'une nature humaine,
Et, sans péché, porta de nos péchés la peine ;
Publiquement au peuple en ce monde prêcha ;
De son père l'honneur, non le sien, il chercha,
Et sans conduire aux champs ni soldats ni armées,
Fit germer l'Évangile aux terres Idumées.
Il fut accompagné de douze seulement,
Mal logé, mal vêtu, vivant très pauvrement,

Bien que tout fût à lui, de l'un à l'autre pôle ;
Il fut très admirable en œuvre et en parole :
Aux morts il fit revoir la clarté de nos cieux,
Rendit l'oreille aux sourds, aux aveugles les yeux ;
Il soûla de cinq pains les troupes vagabondes,
Il arrêta les vents, il marcha sur les ondes,
Et de son corps divin mortellement vêtu
Les miracles sortaient, témoins de sa vertu

Et dans ce langage précis et magnifique tout ensemble, il continue d'exposer la doctrine catholique : la mort de Christ, la prédication de l'Évangile, l'établissement des cérémonies, la tradition de l'Église, qu'il pense n'avoir jamais varié depuis les Apôtres. Il est anti-individualiste : s'il ne s'est point jeté dans la Réforme, si, un jour qu'il avait, au faubourg Saint-Marceau, écouté un sermon de Théodore de Bèze, il s'est, avec soulagement et joie, échappé du prêche, c'est qu'il a en horreur le sens propre, la recherche individuelle de la vérité, ce que, en maint passage, il appelle "l'opinion" en l'opposant à la tradition. Et s'il la condamne, c'est surtout, semble t'-il, parce qu'il voit dans l'unité religieuse le fondement de l'unité politique et de la paix sociale, quelle que soit d'ailleurs la religion pratiquée :

Tout sceptre, tout empire et toutes régions
Fleurissent en grandeur par les religions ;
Par elles ou en paix ou en guerre nous sommes,
Car c'est le vrai ciment qui entretient les hommes.
Remontrance au Peuple de France.

C'est donc d'avoir détruit chez nous ce qu'il tient pour le ciment de la société civile, qu'il fait grief aux novateurs :

O heureuse la gent que la mort fortunée
A depuis neuf cents ans sous la tombe emmenée !
Heureux les pères vieux des bons siècles passés
Qui sont, sans varier, en leur foi trépassés,
Ains que de tant d'abus l'Église fût malade !
Qui n'ouïrent jamais parler d'Œcolampade,
De Zwingle, de Bucer, de Luther, de Calvin,
Mais, sans rien innover au service divin,
Ont vécu longuement, puis, d'une fin heureuse,
En Jésus ont rendu leur âme généreuse !

Las ! pauvre France, hélas ! comme une opinion
Diverse a corrompu ta première union !
Élégie sur le Tumulte d'Amboise.

Mais Ronsard vient de parler des abus dont souffre l'Eglise ; il ne se contentera pas de les avouer d'un mot, voyez avec quelle force il les stigmatise et les dénonce :

Il ne faut s'étonner, chrétiens, si la nacelle
Du bon pasteur Saint Pierre en ce monde chancelle,
Puisque les ignorants, les enfants de quinze ans,
Je ne sais quels muguets, je ne sais quels plaisants
Tiennent le gouvernail, et que les bénéfices
Se vendent par argent ainsi que les offices.
Mais que dirait Saint Paul, s'il revenait ici,
De nos jeunes prélats, qui n'ont point de souci
De leur pauvre troupeau dont ils prennent la laine
Et quelquefois le cuir, qui tous vivent sans peine,
Sans prêcher, sans prier, sans bon exemple d'eux,
Parfumés, découpés, courtisans, amoureux,
Veneurs ou fauconniers, et avec la paillarde
Perdent le bien de Dieu dont ils n'ont que la garde ?
Que dirait-il de voir l'Église à Jésus-Christ,
Qui fut jadis fondée en simplesse d'esprit,
En toute patience, en toute obéissance,
Sans argent, sans crédit, sans force, sans puissance,
Pauvre, nue, exilée, ayant jusques aux os
Les coups de fouet sanglants imprimés sur le dos ;
Et la voir aujourd'hui riche, grasse et hautaine,
Toute pleine d'écus, de rente et de domaine,
Ses ministres enflés, et ses Papes encor
Pompeusement vêtus de soie et de drap d'or ?...

Plus tard, dans l'autre camp, d'Aubigné n'aura pas plus de virulence quand il comparera Sion et Babel, quand il opposera le catholicisme corrompu à la primitive Église dont il croit voir la résurrection dans l'Église protestante et persécutée. Mais, plus fanatique, il ne se contentera pas, comme Ronsard, de redouter la foudre pour l'Église dégénérée, il l'appellera sur elle, dans la frénésie de son exaltation religieuse.

Ronsard n'est pas exalté à ce point. Si, quelquefois, nous le surprenons préconisant la force pour étouffer le

parti qu'il croit contraire à l'unité Française, nous voyons en même temps qu'il y est poussé par une raison politique, et non pas mû par la passion religieuse, dont on ne retrouve chez lui aucune trace. C'est la paix seule qu'il veut imposer ainsi ; le grand reproche qu'il fait aux réformés, c'est de vouloir, par la force, imposer la foi elle-même, c'est de prêcher en France

. ...une Évangile armée
Un Christ empistolé tout noirci de fumée,
Portant un morion en tête et, dans la main,
Un large coutelas rouge de sang humain.

Et il oppose à leur violence la douceur de ceux dont ils se réclament :

Jésus que seulement vous confessez ici
De bouche et non de cœur, ne faisait pas ainsi ;
Et Saint Paul en prêchant n'avait pour toutes armes
Sinon l'humilité, les jeûnes et les larmes ;
Et les pères martyrs, aux plus rudes saisons
Des tyrans, ne s'armaient sinon que d'oraisons ;
Bien qu'un ange du ciel, à leur moindre prière,
En soufflant eût rué les tyrans en arrière.
Continuation du Discours des Misères de ce Temps, 1564.

Il oublie seulement que, des deux parts, la violence a été égale, que les crimes ont été pareils ; et il ne peut prévoir qu'à ses paroles de douceur et de concorde, c'est, quelques années plus tard, la cloche de la Saint-Barthélemy qui répondra. N'importe ! plus les haines s'enveniment, plus son grand cœur s'épanche en appels d'amour et de paix. A Catherine de Médicis, il écrit, dans le *Bocage Royal* (1567) :

Assez et trop ce royaume puissant
A vu son sceptre en son sang rougissant,
Et vos cités l'une à l'autre combattre...

Et il évoque devant elle, pour l'inciter à la conclure, une paix qu'un instant il suppose faite et dont il déroule à ses yeux le tableau chimérique :

Morts sont ces mots : papaux et huguenots ;
Le prêtre vit en tranquille repos,

Le vieux soldat se tient à son ménage,
L'artisan chante en faisant son ouvrage,
Les marchés sont fréquentés des marchands,
Les laboureurs sans peur sèment les champs...

Et la même année, au cinquième livre de ses *Odes*, hanté par cette même idée de pacification religieuse et de tolérance, il dit à son ami M. de Verdun :

Ne romps ton tranquille repos
Pour papaux ni pour huguenots,
Ni ami d'eux, ni adversaire,
Croyant que Dieu, père très-doux,
Qui n'est partial comme nous,
Sait ce qui nous est nécessaire.

Paroles et leçon surprenantes, quand on songe à leur date. N'allons pas en conclure que Ronsard soit, au fond, un sceptique: non, il est un croyant sincère, que le spectacle des divisions dogmatiques de la Réforme et, convenons-en, sa parfaite incuriosité d'esprit en matière religieuse, retiennent dans la foi traditionnelle, dans l'obéissance à l'autorité catholique. Ajoutons que son tempérament d'homme et d'artiste, que sa sensualité délicate mais profonde, ne l'inclinent point vers le culte, sévère et comme dépouillé, des nouveaux-venus, ni vers une austérité de mœurs qu'ils prêchent, non sans raison, certes, mais d'une âme un peu rigoureuse et d'une bouche un peu morose. Aussi,—et voilà bien l'un des passages les plus curieux de ses *Discours*—nous confesse-t'il que, s'il abandonnait le catholicisme, ce ne serait point pour se faire protestant, mais païen. Si les chrétiens, dit-il, continuent à vivre ainsi en discorde,

Si la Religion, et si la foi chrétienne
Apporte de tels fruits, j'aime mieux la quitter
Et, banni, m'en aller les Indes habiter,
Sous le pôle antarctique où les sauvages vivent
Et la loi de nature heureusement ensuivent.

Et, avec autant de magnificence, qu'il a paraphrasé tout à l'heure le Symbole d'Athanase, il s'écrie :

La nuit, j'adorerais les rayons de la lune,
Au matin le soleil, la lumière commune,
L'œil du monde ; et si Dieu au chef porte les yeux,
Les rayons du soleil sont ses yeux radieux,
Qui donnent vie à tous, nous conservent et gardent,
Et les faits des humains en ce monde regardent.
Je dis ce grand soleil, qui nous fait les saisons
Selon qu'il entre ou sort de ses douze maisons,
Qui remplit l'univers de ses vertus connues,
Qui d'un trait de ses yeux nous dissipe les nues,
L'esprit, l'âme du monde, ardent et flamboyant,
En la course d'un jour tout le ciel tournoyant,
Plein d'immense grandeur, rond, vagabond et ferme,
Lequel tient dessous lui tout le monde pour terme,
En repos, sans repos, oisif et sans séjour,
Fils aîné de nature et le père du jour.
J'adorerais Cérès qui les blés nous apporte,
Et Bacchus qui le cœur des hommes réconforte,
Neptune, le séjour des vents et des vaisseaux,
Les Faunes et les Pans, et les Nymphes des eaux,
Et la terre, hôpital de toute créature,
Et ces Dieux que l'on feint ministres de Nature.

Remontrance au Peuple de France.

Dépassant la mythologie, il atteint au naturalisme. Et je crois entendre le *Satyre* de la *Légende des Siècles*, celui qui personnifie, pour Victor Hugo, l'esprit de la Renaissance :

Place au rayonnement de l'âme universelle !...
Place à Tout ! Je Suis Pan ; Jupiter, à genoux !

Ronsard, en réalité, a deux religions : le Catholicisme, dans le domaine de la foi, qu'il ferme strictement à tout examen ; et le naturalisme, dans le domaine de l'imagination, qu'il ouvre largement à tous les rêves. Et c'est par cette dualité, traduite à chaque instant dans ses poèmes, où l'âme chrétienne et l'âme païenne se fondent avec harmonie,—comme, dans les monuments contemporains, l'ogive se combine avec le plein cintre, et les ornements gothiques avec les quatre ordres de Vitruve,—c'est par là que Ronsard est, en France, le poète le plus représentatif de son siècle

* * *

Autant que dans son œuvre, il nous apparaîtra comme tel dans sa vie, que ses détracteurs de Genève lui ont donné l'heureuse occasion de nous retracer. Avec quelle hauteur il pourrait, s'il le voulait, leur renvoyer leurs accusations ! Jugez-en par ces vers superbes :

Ah ! qui voudrait de près informer de ta vie,
On verrait que l'honneur, l'ambition, l'envie,
L'orgueil, la cruauté se paissent de ton cœur
Et boivent de ton sang,—comme l'aigle vainqueur
Dont l'immortelle faim, par nulle chair domptée,
Se paît incessamment du cœur de Prométhée !

Mais il aime mieux—et de quelle délicieuse manière !—nous dire l'emploi de ses heures, nous introduire dans la noble et charmante familiarité de son existence quotidienne :

M'éveillant au matin, devant que faire rien,
J'invoque l'Éternel, le père de tout bien,
Le priant humblement de me donner sa grâce
Et que le jour naissant sans l'offenser se passe ;
Qu'il chasse toute secte et toute erreur de moi,
Qu'il me veuille garder en ma première foi,
Sans entreprendre rien qui blesse ma province,
Très humble observateur des lois et de mon Prince.
  Après, je sors du lit, et, quand je suis vêtu,
Je me range à l'étude et apprends la vertu,
Composant et lisant, suivant ma destinée
Qui s'est dès mon enfance aux Muses enclinée.
Quatre ou cinq heures seul je me tiens enfermé ;
Puis, sentant mon esprit de trop lire assommé,
J'abandonne le livre et m'en vais à l'église.
Au retour, pour plaisir, une heure je devise ;
De là je viens dîner, faisant sobre repas,
Je rends grâces à Dieu ; au reste, je m'ébats.
Car, si l'après-dînée est plaisante et sereine,
Je m'en vais promener, tantôt parmi la plaine,
Tantôt en un village, et tantôt en un bois,
Et tantôt par les lieux solitaires et cois.
J'aime fort les jardins qui sentent le sauvage ;
J'aime le flot de l'eau qui gazouille au rivage.
  Là, devisant sur l'herbe avec un mien ami,

Je me suis par les fleurs bien souvent endormi
A l'ombrage d'un saule, ou, lisant dans un livre,
J'ai cherché le moyen de me faire revivre....
Mais quand le ciel est triste et tout noir d'épaisseur,
Et qu'il ne fait aux champs ni plaisant ni bien seur,
Je cherche compagnie, ou je joue à la prime,
Je voltige ou je saute, ou je lutte, ou j'escrime,
Je dis le mot pour rire et, à la vérité,
Je ne loge chez moi trop de sévérité.
J'aime à faire l'amour, j'aime à parler aux femmes,
A mettre par écrit mes amoureuses flammes ;
J'aime le bal, la danse et les masques aussi,
La musique et le luth, ennemis du souci.
Puis, quand la nuit brunette a rangé les étoiles,
Encourtinant le ciel et la terre de voiles,
Sans souci je me couche ; et là, levant les yeux
Et la bouche et le cœur vers la voûte des cieux,
Je fais mon oraison, priant la bonté haute
De vouloir pardonner doucement à ma faute.

Où Ronsard menait-il cette vie harmonieuse ? Son disciple Claude Binet nous la dira : " Sa demeure ordinaire était à Saint-Cosme, lieu fort plaisant et comme l'œillet de la Touraine, jardin de France ; ou à Bourgueil, à cause du déduit de la chasse, auquel il s'exerçait volontiers ; comme aussi à Croix-Val, recherchant ores la solitude de la forêt de Gastine, ores les rives du Loir et la belle fontaine Bellerie ou celle d'Hélène... Il prenait singulier plaisir à jardiner...Il savait, comme il n'ignorait rien, beaucoup de beaux secrets pour semer, planter, ou pour enter et greffer en toutes sortes et souvent en présentait des fruits au roi Charles, qui prenait à gré tout ce qui venait de lui...Quand il était à Paris et qu'il voulait s'éjouir avec ses amis ou composer à requoy, il se délectait ou à Meudon, tant à cause des bois que du plaisant regard de la rivière de Seine, ou à Gentilly, Arcueil, Saint Cloud et Vanves, pour l'agréable fraîcheur du ruisseau de Bièvre et des fontaines que les Muses aiment naturellement."

Claude Binet nous apprend encore que " la peinture et la sculpture, comme aussi la musique, lui étaient à singulier plaisir," et qu'il aimait à chanter et à entendre

chanter ses vers, lesquels, d'ailleurs, avaient inspiré aux plus fameux musiciens du temps, à Orlando de Lassus, à Jannequin, à Goudimel, des airs demeurés longtemps populaires.

Parfois, lorsque le poète se trouve en son abbaye de Bellozane, ou dans quelqu'un de ses prieurés, ou dans la cathédrale du Mans, dont il est archidiacre, il revêt le surplis, la chape et l'aumusse, et il suit avec dévotion les offices ; mais ce n'est point en qualité de prêtre, car il n'est jamais entré dans les ordres, quoi qu'en disent ses calomniateurs, qui voudraient opposer méchamment ce caractère sacré à cette vie mondaine. Et c'est parce qu'aucun vœu ne le lie que—tout "Aumônier ordinaire de Sa Majesté Charles IX" qu'il est encore—il peut, sans honte ni scandale, convenir, comme il vient de le faire si joliment, de ce qu'il doit à l'amour et à la société des femmes.

* * *

Parlerai-je ici de toutes les inspiratrices de Ronsard, de celles, par exemple, dont il cache le visage véritable sous les masques poétiques d'Astrée, de Sinope, de Genèvre ? Tenons-nous en, plutôt, aux trois femmes qu'il a par-dessus toutes et le plus longtemps célébrées, à celles dont, de nos jours, José-Maria de Heredia s'est plu à rapprocher les noms dans ce beau sonnet de ses *Trophées : Sur le Livre des Amours de Pierre de Ronsard :*

Jadis plus d'un amant, aux jardins de Bourgueil,
A gravé plus d'un nom dans l'écorce qu'il ouvre,
Et plus d'un cœur, sous l'or des hauts plafonds du Louvre,
A l'éclair d'un sourire a tressailli d'orgueil.

Qu'importe ? Rien n'a dit leur ivresse ou leur deuil ;
Ils gisent tout entiers entre quatre ais de rouvre,
Et nul n'a disputé, sous l'herbe qui les couvre,
Leur inerte poussière à l'oubli du cercueil.

Tout meurt. Marie, Hélène et toi, fière Cassandre,
Vos beaux corps ne seraient qu'une insensible cendre,
—Les roses et les lys n'ont pas de lendemain—

Si Ronsard, sur la Seine ou sur la blonde Loire,
N'eût tressé pour vos fronts, d'une immortelle main,
Aux myrtes de l'amour le laurier de la gloire.

De Cassandre, qui fut la première, nous ne connaissons guère que la nom: Mdlle du Pré; nous savons seulement que le vingt-unième jour du mois d'Avril 1541, comme le poète errait dans les prairies des environs de Blois, elle passa près de lui, chantant un branle de Bourgogne; qu'elle était très jeune, presque une enfant; qu'elle avait des yeux noirs, des cheveux blonds ondés, un gracieux embonpoint, un joli sourire qui, à son menton et à ses joues, creusait des fossettes; enfin qu'elle était pauvre et simplement vêtue. Elle semble avoir été pour Ronsard non pas une maîtresse, mais une Muse, une "dame des pensées," la Laure à demi-fictive de ce jeune homme de vingt ans qui rêvait de devenir le Pétrarque de la France.

La seconde fut Marie, cette "fleur angevine de quinze ans" dont il fit rencontre à Bourgueil, un jour qu'il parcourait l'Anjou avec son ami Baïf.

> J'aime un pin de Bourgueil, où Vénus apprendit
> Ma jeune liberté...

dit-il: allusion, entre plusieurs autres, au nom de famille de Marie du Pin. Elle est la muse du deuxième livre de ses *Amours*. Il la chante durant six années, sans avoir jamais rien obtenu d'elle, qui pousse l'ingratitude jusqu'à en aimer un autre: Charles de Pisseleu, futur évêque de Condom, cousin du poète lui-même. Mais, tout comme Pétrarque, Ronsard sait trouver des compensations aux rigueurs de sa Dame; et lorsque nous rencontrons chez lui des stances ou des sonnets dont le caractère n'est nullement platonique, nous pouvons être assurés que, malgré le nom qui les couvre, ils ne s'adressent, sinon en rêve, ni à Cassandre ni à Marie. Ne cherchons pas quelle amante, plus réelle, a pu les inspirer: jouissons seulement de leur volupté délicate, où s'épanouit la saine fleur d'un désir non pas grossier ni frivole, mais ému, mais tendre, mais presque grave, à l'appel de la beauté, de la grâce et de la jeunesse.

Ce fut seulement au déclin de son âge que le poète connut la profondeur et la mélancolie d'un amour où l'âme a plus de part que les sens, où, plus haut que l'imagination, c'est le cœur qui parle. Et, cette fois, il fut payé de retour. Écoutons ce que, de cette passion

dernière, nous dit le poète-historien Pierre de Nolhac en un délicieux *Sonnet pour Hélène :*

Sonnet pour Hélène

Lorsque Ronsard vieilli vit pâlir son flambeau
Et connut le néant des gloires passagères,
Il voulut échapper aux amours mensongères
Et d'une chaste fleur couronner son tombeau

Faisant don de sa Muse et de son cœur nouveau
A la jeune vertu d'Hélène de Surgères,
Il confia ce nom à des rimes légères
Et son dernier amour ne fut pas le moins beau.

Ils se plaisaient ensemble à fuir les Tuileries
Et devisaient d'Amour sur les routes fleuries,
D'Amour, honneur des noms qu'il sauve de périr.

Le poète songeait, triste qu'elle fût belle
Alors qu'il était vieux et qu'il allait mourir ;
—Mais elle, souriait, se sachant immortelle.

Hélène de Surgères, fille de René, baron de Surgères et d'Anne de Cossé-Brissac, était fille d'honneur de la Reine-mère Catherine de Médicis. Les sonnets qui l'ont immortalisée auraient suffi à immortaliser Ronsard lui-même, qui n'a rien écrit de plus émouvant ni de plus parfait dans toute son œuvre. Et, dit Claude Binet, " il finit quasi sa vie en la louant."

* * *

Mais revenons en arrière et retrouvons notre poète aux prises avec ses détracteurs. Ils ne lui ont point seulement reproché son prétendu athéisme et sa vie soi-disant licencieuse, ils ont, dans leurs poèmes satyriques, attaqué son art et cherché à rabaisser ses poèmes. Heureuse jalousie, car elle a donné au Maître l'occasion d'exposer dans sa *Réponse*, et sa conception de la Poésie, et la grande idée qu'il se faisait si justement de son propre rôle. Lisons d'abord cette leçon d'Art Poétique :

Tu te moques, aussi, de quoi ma poésie
Ne sait l'art misérable et va par fantaisie,
Et de quoi ma fureur, sans ordre se suivant,
Éparpille mes vers comme feuilles au vent ;

Voilà, comme tu dis, que ma Muse sans bride
S'égare répandue où la fureur la guide.
 Si tu avais les yeux aussi prompts et ouverts
A dérober mon art qu'à dérober mes vers,
Tu dirais que ma Muse est pleine d'artifice,
Et ma brusque vertu ne te serait un vice.
 En l'art de poésie, un art il ne faut pas
Tel qu'ont les prédicants, qui suivent pas à pas
Leur sermon su par cœur, ou tel qu'il faut en prose,
Où toujours l'orateur suit le fil de la chose.
Les poètes gaillards ont artifice à part;
Ils ont un art caché, qui ne semble pas art
Aux versificateurs, d'autant qu'il se promène
D'une libre contrainte où la Muse le mène.
 As-tu point vu voler, en la prime saison,
L'avette qui de fleurs enrichit sa maison?
Tantôt le beau Narcisse, et tantôt elle embrasse
Le vermeil Hyacinthe, et, sans suivre une trace,
Erre de pré en pré, de jardin en jardin,
Portant un doux fardeau de mélisse et de thym.
Ainsi, le bon esprit que la Muse époinçonne,
Porté de la fureur, sur Parnasse moissonne
Les fleurs de toutes parts, errant de tous côtés.
En ce point, par les champs de Rome étaient portés
Le Damoiseau Tibulle, et celui qui fit dire
Les chansons des Grégeois à sa romaine lyre.
Tels ne furent jamais les versificateurs,
Des Muses avortons, ni tous ces imposteurs
Dont l'ardente fureur d'Apollon n'a saisie
L'âme d'une gentille et docte frénésie.
Tel bien ne se promet aux hommes vicieux,
Mais aux hommes bien nés qui sont aimés des cieux.

Remarquez, en passant, ces deux mots profonds: "libre contrainte." C'est la définition même et la justification de l'art des vers et de ses lois: discipline qui est, non pas un obstacle, mais une aide merveilleuse à la liberté du poète.

Puis, après avoir reproché à ses adversaires leur doctrine, leurs calomnies, leurs injures, il oppose fièrement sa conduite à la leur, en leur disant ce qu'il est et ce qu'il a voulu être:

Pour moi, tout éloigné d'imposture et d'abus,
Amoureux des présents qui viennent de Phœbus,
Tout seul me suis perdu par les rives humides
Et par les bois touffus après les Piérides,
Les Muses, mon souci, qui m'ont tant honoré
Que de m'avoir le front de myrte décoré.
Car pour ton aboiement je ne perds la couronne
De laurier, dont Phœbus tout le chef m'environne :
Elle ombrage mon front, signal victorieux
Qu'Apollon a dompté pour moi ses envieux.
Aussitôt que la Muse eût enflé mon courage,
M'agitant brusquement d'une gentille rage,
J'ai senti dans mon cœur un sang plus généreux,
Plus chaud et plus gaillard, qui me fit amoureux.
A vingt ans je choisis une belle maîtresse,
Et voulant par écrit témoigner ma détresse,
Je vis que des Français le langage trop bas
A terre se traînait sans ordre ni compas :
Adoncques, pour hausser ma langue maternelle,
Indompté de labeur, je travaillai pour elle,
Je fis des mots nouveaux, je rappellai les vieux,
Si bien que son renom je poussai jusqu'aux cieux ;
Je fis, d'autre façon que n'avaient les antiques,
Vocables composés, et phrases poétiques,
Et mis la poésie en tel ordre, qu'après,
Le Français fut égal aux Romains et aux Grecs.

Et comme c'est à des disciples envieux et ingrats qu'il s'adresse, il ajoute, avec un magnifique et légitime orgueil :

Tu ne peux le nier : car de ma plénitude
Vous êtes tous remplis ; je suis seul votre étude ;
Vous êtes tous issus de ma Muse et de moi ;
Vous êtes mes sujets, je suis seul votre roi ;
Vous êtes mes ruisseaux, je suis votre fontaine ;
Et plus vous m'épuisez, plus ma fertile veine,
Repoussant le sablon, jette une source d'eaux,
D'un surgeon éternel, pour vous autres ruisseaux.

Si, après les vers à Catherine de Médicis sur la paix, on relit les stances qui sont à la fin des *Châtiments* : " Temps futurs, vision sublime..." et si, de la *Réponse aux ministres* on se reporte à la pièce de *l'Année Terrible* intitulée : *A*

un évêque qui m'appelait athée, et, dans les *Contemplations*, à la fameuse *Réponse à un acte d'accusation*, l'on verra tout ce que Victor Hugo doit à Ronsard, ou l'on conviendra du moins que, par affinité de génie, Ronsard est en quelque sorte, du plus grand de nos poètes lyriques, une ébauche, déjà sublime.

* * *

L'avènement de Henri III. (1574) trouve Ronsard en pleine apothéose.

" C'est lui,—pourra dire bientôt un de ses disciples, Du Perron—qui a le premier étendu la gloire de nos paroles et les limites de notre langue. C'est lui qui a fait que les autres nations ont cessé de l'estimer barbare et se sont rendues curieuses de l'apprendre et de l'enseigner, et qu'aujourd'hui on en tient école jusques aux parties de l'Europe les plus éloignées, jusques en la Moravie, jusques en Pologne et jusques à Dantzig, où les œuvres de Ronsard se lisent publiquement."

Les pays scandinaves eux-mêmes se piquent alors d'étudier la moindre de ses œuvres. Telle dissertation de lui n'est connue que par une copie que la bibliothèque de Copenhague possède depuis le XVIe siècle, et telle autre page par l'exemplaire unique retrouvé à l'université d'Upsal.

Lorsque, en 1575, le Tasse vient à Paris à la suite du cardinal d'Este, il soumet à Ronsard les premiers chants de sa *Jérusalem délivrée*.

Henri III. ne le prise pas moins que n'avaient fait ses prédécesseurs, et il l'appelle à cette Académie du Palais où, deux fois la semaine, il se plaît,—nous conte Agrippa d'Aubigné,—" à ouïr les plus doctes hommes et même quelques dames qui avaient étudié."

Pourtant, Ronsard a cessé de suivre la Cour, car sa santé décline et il souffre cruellement des premières atteintes de la goutte. Ce mal, joint à sa surdité aggravée et à la douleur de perdre ses chers amis Estienne Jodelle et Remy Belleau, comme il avait perdu déjà Olivier de Magny et du Bellay, plonge le poète dans une tristesse qui l'incline de plus en plus à la retraite. Enfin, il redoute la venue de cet âge où il craint que l'inspiration ne le trahisse, lui qui l'a toujours crue la compagne inséparable de la jeunesse,

Comme on voit, en Septembre, aux tonneaux angevins
Bouillir en écumant la jeunesse des vins.

Alors, il se recueille ; il s'enferme tout un hiver à Paris, chez son ami Jean Galland, principal au collége de Boncourt, et là se donne pour tâche de revoir, de corriger ses œuvres, de les rassembler en un seul volume. L'in-folio est achevé d'imprimer le 4 janvier 1584. Mais ce long et minutieux travail de révision a continué d'épuiser les forces du poète qui retourne, très malade, en Vendômois. L'année suivante revenant d'un dernier voyage à Paris, il ira mourir dans sa chère Touraine, en son prieuré de Saint-Cosme-en-l'Isle, le 27 décembre 1585, après une lente et cruelle, mais sereine et lucide agonie, pendant laquelle il ne cessera de dicter des vers et d'édifier son entourage par la beauté toute religieuse de ses suprêmes entretiens.

Il fut inhumé à Saint-Cosme. Deux mois plus tard, Galland lui fit dresser un cénotaphe dans la chapelle du collége de Boncourt, et une messe solennelle y fut chantée en son honneur par la Musique du Roi, en présence du prince Charles de Valois, du duc et du cardinal de Joyeuse, et d'une députation du Parlement de Paris. Dans l'après-midi, Du Perron, depuis évêque d'Évreux et cardinal, prononça l'oraison funèbre. Elle est pleine d'allusions mythologiques ; il y annonce que "le grand Pan est mort ;" il y évoque à la fois les Anges et les Muses assistant à l'agonie du poète, qu'il raconte en des pages émouvantes et souvent dignes d'un Bossuet par la splendeur des images : ainsi quand il nous montre Ronsard luttant contre la rigueur de son mal et nous dit que son âme "prenait de jour en jour de nouvelles forces, non pas en touchant la terre à la façon d'Antée, mais en s'approchant du ciel et le touchant avec l'espérance et le désir." Et à l'issue de l'oraison, les assistants se retrouvèrent pour la représentation d'une *Églogue mêlée de Claude Binet sur le Trépas de Pierre de Ronsard*, où dialoguèrent un berger, un chasseur et une poétesse, et que termina un chœur de Nymphes...

Et ce double hommage, chrétien et païen, fut merveilleusement conforme au génie du poète, si conforme lui-même au génie de son siècle.

II

L'ÉCOLE DE RONSARD

C'est vraiment une école : un maître souverain, des disciples respectueux et reconnaissants. Je ne parlerai point de tous, mais seulement de ceux dont on trouvera des vers dans ce recueil. Et encore ne dirai-je que peu de mots de leur vie et de leurs ouvrages, préférant montrer, par quelques citations, quels liens étroits d'admiration et d'amitié unissaient les disciples et le maître.

* * *

Nous connaissons déjà Joachim du Bellay (1525-1560). Nous nous rappelons sa première rencontre avec Ronsard et la publication de son manifeste. Il était né au bourg de Liré, près d'Angers. Son enfance avait été souffreteuse ; il s'était mis tardivement à l'étude et ce n'est qu'en 1549 qu'il avait publié son premier *Recueil de Vers*, suivi bientôt des sonnets de *l'Olive*, inspirés par un amour tout idéal pour une dame de la noble famille de Viole, dont ce nom d'Olive était l'anagramme.

La renommée commence alors à lui sourire, et il s'attache, en 1550, à la fortune de son parent le cardinal du Bellay, qui l'emmène à Rome, en qualité d'intendant, —comme il y a jadis emmené, en qualité de médecin, François Rabelais. Le poète assistera à deux conclaves et se mêlera à la vie somptueuse que mène le cardinal dans le palais qu'il s'est fait bâtir près des Thermes de Dioclétien.

D'abord ébloui par la grandeur de la Ville Éternelle, il la chantera dans ses sonnets des *Antiquités de Rome*, qui eurent bientôt l'honneur d'être traduits en anglais par le grand poète Edmond Spenser. Puis, dans le recueil des *Regrets*, il exhalera, tout à la fois, sa nostalgie d'exilé et une verve caustique qui s'est éveillée au spectacle d'une Rome ne rappelant plus que de bien loin, par ses mœurs, celle des âges héroïques. Deux autres poètes français s'y trouvent à la même heure : Olivier de Magny, qui a suivi M. d'Avançon, ambassadeur de France, et Panjas,

qui suit le cardinal de Lorraine; mais ils n'y sont pas moins tristes que lui-même:

Las! et nous cependant nous consumons notre âge
Sur le bord inconnu d'un étrange rivage,
Où le malheur nous fait ces tristes vers chanter:

Comme on voit quelquefois, quand la mort les appelle,
Arrangés flanc à flanc parmi l'herbe nouvelle,
Bien loin sur un étang trois cygnes lamenter.

C'est à Ronsard que Du Bellay adresse le sonnet qui finit par ces vers délicieux, à Ronsard qui est son aîné de quelques mois à peine, mais devant le génie de qui, toute sa vie, il s'inclinera. En vingt endroits, il lui rend hommage, et d'abord en ce beau sonnet, écrit pour être mis en tête du livre des *Amours*:

Comme un torrent, qui s'enfle et renouvelle
Par le dégoût des hauts sommets chenus,
Froissant et ponts et rivages connus,
Se fait, hautain, une trace nouvelle:

Tes vers, Ronsard, qui par source immortelle
Du double mont sont en France venus,
Courent, hardis, par sentiers inconnus,
De même audace et de carrière telle.

Heureuses sont tes nymphes vagabondes,
Gastine sainte, et heureuses tes ondes,
O petit Loir, honneur du Vendômois!

Ici le luth, qui naguère sur Loire
Soûlait répondre au mouvoir de mes doigts,
Sacre le prix de sa plus grande gloire.

Mais Ronsard n'est point en reste avec ce généreux frère d'armes: son nom revient à chaque instant dans le recueil même des *Amours*. Il lui dédie aussi plusieurs de ses odes, et notamment celle où il parle des poètes érotiques,

Entre lesquels le ciel ordonne
Que le premier lieu l'on te donne,
Du Bellay, qui montres tes vers
Entés sur le tronc d'une Olive,
Olive dont la feuille vive
Se rend égale aux lauriers verts.

Du Bellay meurt à trente-cinq ans, à son retour de Rome, peu de temps après avoir publié son charmant recueil des *Jeux rustiques*. Sa mort est l'un des deuils qui semblent avoir le plus profondément affecté son illustre rival. De longues années après, dans une dédicace du *Bocage royal* à Catherine de Médicis, Ronsard évoque encore, d'une façon touchante, la mémoire de l'ami perdu :

Je pleurais Du Bellay, qui était de mon âge,
De mon art, de mes mœurs et de mon parentage,
Lequel, après avoir d'une si docte voix
Tant de fois rechanté les princes et les rois,
Est mort pauvre, chétif, sans nulle récompense,
Sinon d'un peu d'honneur que lui garde la France.

Cet honneur lui fut toujours gardé : sa renommée, moins haute que celle de Ronsard, n'eut pas, du moins, à subir les mêmes vicissitudes. Depuis trois siècles, ses vers "Heureux qui comme Ulysse..." n'ont point cessé d'être l'ornement des anthologies. C'est à ce sonnet que fait allusion un sonnet récent que l'on m'excusera peut-être de reprendre en tête de la dernière édition moderne du poète des *Regrets :* je l'adressais à l'éditeur nouveau, M. Léon Séché, poète lui-même :

Poète, tu fais bien, quand, d'un pinceau pieux,
Du gentil Du Bellay tu ravives l'image,
Et viens, un juste esprit t'inspirant cet hommage,
Replacer ce dieu lare à côté des grands dieux.

Certe, il n'a pas tenté les sommets orgueilleux,
Il n'est pas le prophète altier, le puissant mage ;
Mais, quand l'amour le point au cœur, de son ramage
Un tendre rossignol enchante aussi les cieux.

Un jour, loin du pays de " douceur angevine,"
Une larme lui vint...et la perle divine
Fait pâlir de Ronsard les joyaux éclatants.

Virgile eût soupiré ce chant élégiaque,
Et le " petit Lyré " traversera les temps
Comme le Simoïs que pleurait Andromaque

* * *

Ne séparons par Louise Labé, la poétesse lyonnaise (1525-1566) de son cher Olivier de Magny, né à Cahors (1530-1559).

Louise Labé, fort instruite, parlant plusieurs langues, jouant du luth et chantant à ravir, était, de plus, fort habile à tous les exercices du corps ; si bien que, en 1542, son père et ses frères s'étant rendus au siège de Perpignan, elle voulut les suivre à cheval, vêtue d'une armure, sous le nom du Capitaine Loys. La vue du Dauphin, le futur Henri II, semble avoir fait d'abord quelque impression sur le cœur de la jeune guerrière, mais non pas assez pour l'empêcher d'épouser, à son retour à Lyon, un homme de beaucoup plus âgé qu'elle, un riche cordier,—d'où son surnom de "la belle Cordière"—dans la maison de qui elle réunit une cour de poètes et d'artistes. On y rencontrait Pontus de Thyard et Maurice Sève, amis de Ronsard, et Jean de Tournes, le fameux imprimeur. En 1550, un jeune homme de vingt ans, qui accompagnait l'ambassadeur Jean d'Avançon allant à Rome, fut introduit dans le Cénacle : c'était Olivier de Magny. Louise et Olivier conçurent l'un pour l'autre une passion brûlante que, pendant plusieurs années, n'éteignirent point de longues et fréquentes séparations. On en retrouvera l'ardent reflet dans les *Amours* d'Olivier de Magny (1553) et surtout dans les *Œuvres* de Louise, parues à Lyon en 1555.

A Rome, l'éloignement de Louise contribue à donner à Magny cette nostalgie de la France qu'il partage avec son ami Du Bellay. Pendant que celui-ci compose ses *Regrets*, celui-là écrit—dans le même sentiment mais non point avec le même art—ses *Soupirs* (1557). Ce n'est point de son amante seule qu'il nous y parle, mais aussi des amis qu'il a laissés là-bas L'un d'eux passe-t'il par Rome, il l'interroge impatiemment sur les autres :

> Assieds-toi là, Guyon, et me dis des nouvelles ;
> Nous nous sommes assez embrassés et chéris.
> Que dit-on à la cour ?—que fait-on à Paris ?
> Quels seigneurs y voit-on, et quelles demoiselles ?
> As-tu point apporté quelque livre nouveau ?
> As-tu point vu Ronsard, ou Paschal, ou Belleau ?..

C'est de Ronsard surtout qu'il s'inquiète, de Ronsard

qui, par un sonnet, vient justement de charger Du Bellay de lui apprendre que :

Une fille d'Anjou le retient en servage.

En quelle occasion, à son retour en France, eut-il à prendre la défense de son maître? Je l'ignore. Mais lisons, au second livre des *Poèmes* de Ronsard, le chaleureux témoignage de gratitude que celui-ci voulut donner à son disciple, dans ces vers dédiés *A Olivier de Magny, Poète lyrique :*

Qu'on me dresse un autel ; qu'à non-pair on m'amène
Trois porcs, et trois agneaux frisés de blanche laine ;
Qu'on me tire du vin pour verser sur le feu :
Je veux faire aujourd'hui publiquement un vœu
Devant toute la France et, dévôt, me contraindre,
Par un serment prêté, de ne jamais l'enfreindre ;
Car par droit de nature un bon cœur est tenu
De soutenir celui qui l'aura soutenu.
Or, ainsi que le poil de cette noire bête
Craquette dans le feu, ainsi ma chère tête
Y puisse craqueter, si jamais envers toi
Constant en mon contrat, je te manque de foi.
En te serrant les mains, par les Dieux je te jure
De n'endurer jamais qu'un sot te fasse injure,
Sans te venger ainsi que tu m'as revengé
Du sot injurieux qui m'avait outragé.
Doncques, mon cher Magny, que nul ne se hasarde
D'offenser ton renom ; car j'en ai pris la garde,
Et peux montrer à ceux qui s'en voudraient moquer
De quel âpre aiguillon ma Muse sait piquer.
Tandis, par cent travaux poursuis ton entreprise :
Les Dieux ont la sueur devant la vertu mise ;
Il faut beaucoup grimper pour atteindre au sommet
Du roc où la vertu libérale promet,
Après dix mille ennuis, une gloire éternelle
A ceux qui, comme toi, seront amoureux d'elle,
Et qui dédaigneront, d'un courage hautain,
Ces mâtins envieux qui nous mordent en vain.

S'il faut en croire la légende, Olivier, à son dernier passage à Lyon, aurait trouvé Louise infidèle. Ronsard ne l'avait-il point, autrefois, averti du danger, quand

il lui avait dédié la chanson ironique, imitée de Bembo, où il essayait ainsi de définir l'amour :

C'est une foi pleine de tromperie,
Où plus est sûr celui qui moins s'y fie ;
C'est un marché qu'une fraude accompagne,
Où plus y perd celui qui plus y gagne.

C'est un feint ris, c'est une douleur vraie,
C'est, sans se plaindre, avoir au cœur la plaie,
C'est devenir valet au lieu de maître,
C'est mille fois le jour mourir et naître...

C'est une erreur de jeunesse, qui prise
Une prison trop plus que sa franchise ;
C'est un penser qui jamais ne repose
Et, si, ne veut penser que d'une chose.

Et bref, Magny, c'est une jalousie,
C'est une fièvre en une frénésie.
Quel plus grand mal au monde pourrait être
Que recevoir une femme pour maître ?

Doncques, afin que ton cœur ne se mette
Sous les liens d'une loi si sujette,
Si tu m'en crois, prends-y devant bien garde :
Le repentir est une chose tarde.

Ce sont des conseils faits pour n'être point suivis, surtout quand ils sont si peu prêchés d'exemple par celui qui les donne. Et qui sait si, malgré la trahison de son amie, Olivier se repentit jamais de ne les avoir pas écoutés ?

Il mourut jeune, à trente ans. Louise Labé lui survécut, sans peine ; mais il fut pleuré de Ronsard.

* * *

Remy Belleau (1528-1577) tient peut-être, avec Du Bellay, la plus grande place dans les amitiés de Ronsard. Son nom revient à chaque instant sous sa plume, dans les *Amours*, dans les *Odes*, dont plusieurs lui sont adressées, dans les *Poèmes*, où il lui dédie trois pièces, dans les *Élégies*, où c'est à lui qu'il conte l'origine de sa famille et ses souvenirs de jeunesse :

Je veux, mon cher Belleau, que tu n'ignores point
D'où, ni qui est celui que les Muses ont joint
D'un nœud si ferme à toi, afin que des années
A nos futurs neveux les courses retournées
Ne cèlent que Belleau et Ronsard n'étaient qu'un,
Et que tous deux avaient un même cœur commun

Il était né à Nogent-le-Rotrou. Attaché, très jeune, au marquis d'Elbeuf, il fit avec lui l'expédition de Naples, en 1557, puis fut chargé de l'éducation de son fils Charles de Lorraine, et passa heureusement sa vie dans la maison de ses protecteurs. En l'appelant, comme ses contemporains, "le gentil Belleau," on a défini la nature et les limites de son talent gracieux et tendre.

Il avait traduit en vers les odes bacchiques d'Anacréon, étant, lui, le plus sobre des hommes, ce dont Ronsard le raillait en souriant :

Tu es un trop sec biberon,
Pour un tourneur d'Anacréon !

Et, tout en rédigeant d'érudits commentaires sur le second livre des *Amours* du maître qui le plaisantait de la sorte, il écrivait des *Bergeries*,—comme il convenait à celui que Ronsard avait mis en scène sous le nom du pasteur Bellot, dans ses *Églogues*,—puis des *Odes* et un recueil intitulé : *Les Pierres précieuses*.

Il mourut à vingt-neuf ans. On l'enterra avec honneur dans la nef des Grands-Augustins, où il fut porté sur les épaules de ses illustres amis Pierre de Ronsard, Jean-Antoine de Baïf, Philippe Desportes et Amadis Jamyn. Et Ronsard, se souvenant sans doute que l'ami perdu avait dédié à Hélène de Surgères son poème de *L'Agathe*, écrivit pour sa tombe cette épitaphe :

Ne taillez, mains industrieuses,
Des pierres pour couvrir Belleau :
Lui-même a bâti son tombeau
Dedans ses Pierres Précieuses.

* * *

Estienne Pasquier (1529-1615), parisien, né un an après Belleau, devait, au contraire de lui, vivre une longue vie dans le culte de Ronsard. Il fut surtout

connu comme jurisconsulte et comme auteur de ces *Recherches sur la France* qui sont le plus vaste monument d'histoire littéraire du XVIe siècle Mais il avait aussi fait d'aimables vers, parmi lesquels je veux relever déjà ce modeste et spirituel salut au rénovateur de la Poésie:

Ronsard, à qui la France fait hommage,
Pendant qu'ici d'un bras audacieux
Fais retentir nos gestes jusqu'aux cieux,
Faisant trembler sous ta plume notre âge ;

Moi, ton Pasquier, non de moindre courage,
Mais non d'un son autant industrieux,
Fais résonner les assauts furieux
De mes amours et leur bouillante rage.

Tu chantes haut les monarques, les rois,
Ceux qui sont nés pour établir leur lois
D'un poids égal sur toutes les provinces:

Quand moi, quittant humblement ces discours,
Je chante bas le petit dieu d'amours,
Mais petit dieu qui donne loi aux princes.

"Mon Pasquier," l'appelait en effet Ronsard en un des sonnets qu'il lui dédia. Et les *Recherches* de Pasquier, où est exalté le grand effort poétique de la Pléiade, temoignent, aussi éloquemment que ces vers, l'admiration du disciple pour le maître.

* * *

Estienne de la Boétie (1530-1563) né à Sarlat, dans le Périgord, doit le meilleur de sa renommée à son traité *De la Servitude volontaire* et à l'amitié que lui voua Montaigne. Toutefois, il fut poète à ses heures et. treize ans après sa mort prématurée, l'auteur des *Essais* incorporait vingt-neuf sonnets de lui dans la première édition de son livre immortel. En l'un de ces sonnets La Boétie rend à Ronsard un délicat hommage, lorsque, formant le vœu d'illustrer un jour sa Dordogne, il énumère les rivières et les fleuves déjà célébrés par les poètes—tels que le Mincius de Virgile, la Sorgue et l'Arno de Pétrarque—et en rapproche le "petit Loir" du poète Vendômois:

Vois-tu le petit Loir comme il hâte le pas,
Comme déjà parmi les plus grands il se compte ?

Et Montaigne ne démentait point le jugement de son ami lorsqu'il écrivait : " Quant aux Français, je pense qu'ils l'ont montée (la poésie) au plus haut degré où elle sera jamais ; et aux parties en quoi Ronsard et du Bellay sont excellents, je ne les trouve guère éloignés de la perfection ancienne."

* * *

Jean Antoine de Baïf (1532-1589), né à Venise pendant l'un des voyages de son père Lazare de Baïf, nous est déjà connu pour avoir été très étroitement mêlé à la jeunesse de Ronsard.

Ronsard que les neuf sœurs et leur bande savante
Suit comme son Phœbus...

dit-il de son aîné dans les *Amours de Francine ;* et il est de cette bande qui suit partout le maître : nous le trouvons, sous le nom du berger Thoinet, dans le récit que fait Ronsard de ce voyage à Tours qu'ils entreprirent ensemble pour aller voir l'un sa Francine et l'autre sa Marie ; et il est encore de ce " folâtrissime Voyage d'Arcueil " dont nous parlerons tout à l'heure.

Bien que Ronsard l'ait généreusement loué à plusieurs reprises, bien que du Bellay ait dit de lui, en l'appelant " le grand Baïf : "

Ton vers français que le français adore
Suit de Ronsard le vol audacieux,

nous voyons surtout en lui le lourd pédant bourré de latin et de grec, qui s'efforce en vain d'introduire dans notre métrique des vers mesurés à la façon des anciens, tout en s'adonnant aux réformes orthographiques les plus bizarres. De toutes les gloires de la Pléiade la sienne a le plus pâli. Mais entre tant de pages pesantes et raboteuses, il a quelques strophes pleines de fraîcheur et de grâce ; et par là, il appartient à notre anthologie.

* * *

Estienne Jodelle (1532-1573), né à Paris, mérite, au contraire, de grandir dans notre estime, pour quelques vers lyriques où, à travers de fâcheuses obscurités, brille

une sorte d'inspiration géniale, dont les tierces rimes *A sa Muse*, donneront une exacte idée.

Lui aussi tient à honneur d'être de la troupe de Ronsard; et dans une épitre à Marguerite de Savoie, qu'il chante sous le nom de Minerve, il dit à la déesse:

Je ne servirais plus, fors qu'à ton sacré los,
D'imiter, languissant, les esprits plus dispos;
Mais puisque nous voyons croître en France un tel nombre
De brouilleurs, qui ne font sinon que porter ombre
A la vertu naissante, il te faut prendre au poing
Ton glaive et ton bouclier pour m'aider au besoin,
Afin qu'encourageant mes forces, à l'exemple
Du vainqueur Vendômois, je sorte de ton temple
Pour sur les ignorants redoubler les efforts,
Et voir ces avortons aussitôt nés que morts,
Afin que l'heur de France et des Muses je garde,
Faisant après Ronsard la seule arrière-garde.

Pour les contemporains, Jodelle est surtout un poète tragique. Ronsard, dans un de ses *Poèmes*, dira de lui:

Jodelle le premier, d'une plainte hardie,
Françoisement chanta la grecque tragédie;
Puis, en changeant de ton, chanta devant nos Rois
La jeune comédie en langage françois,
Et si bien les sonna, que Sophocle et Ménandre
Tant fussent-ils savants, y eussent pu apprendre.

La *Cléopâtre* (1552) représentée en présence de Henri II au collége de Boncour, avec Remy Belleau et l'auteur lui-même comme interprètes, avait soulevé un enthousiasme extraordinaire. C'est à cette occasion que, se souvenant que les anciens offraient un bouc en sacrifice à Bacchus, père de la tragédie, et que cet animal était donné en prix au vainqueur du concours tragique, Ronsard avait convié ses amis Dorat, Amadis Jamyn, Baif, Du Bellay, quelques autres encore, à cette fête d'Arcueil où un bouc, enguirlandé de lierre, fut, au milieu du festin, présenté à Jodelle: "Folâtrissime voyage," ripaille innocente chantée par Ronsard, et dont on parla longtemps après, car ce fut le prétexte que prirent les ennemis du Maître pour l'accuser de paganisme et de sacrilége.

Après Cléopâtre, Jodelle donna encore une tragédie, *Didon*, puis sa comédie d'*Eugène*, œuvres curieuses, mais dont Ronsard comme tous alors, s'exagérait beaucoup le mérite : le théâtre français n'est pas encore fondé.

* * *

Il ne le sera pas davantage avec Robert Garnier (1534-1590) qui, né à La Ferté-Bernard, fit ses études de droit à Toulouse, fut avocat au Parlement de Paris et Lieutenant-Criminel au Mans. Ses tragédies, inspirées de l'art si peu scénique d'un Sénèque, bien plus que de la dramaturgie si vivante d'un Sophocle ou d'un Euripide, sont des œuvres toutes scolaires, pleines de discours et vides d'action, où l'on rencontre d'ailleurs, çà et là, des alexandrins qui semblent annoncer Corneille. En revanche, il en faut admirer les chœurs, aux strophes musicales et imagées.

Ronsard, dont la première œuvre avait été un *Plutus*. imité d'Aristophane, ne songeait plus, depuis ce temps, à courir la carrière du théâtre ; mais comme chef de la Pleiade, il se plaisait à croire que les poètes de son école avaient rénové le Drame, comme ils avaient, avec lui, restauré l'Élégie et l'Ode, comme il avait, lui-même, tenté de rajeunir l'Épopée. Et c'est pourquoi, après Jodelle, il saluait, à maintes reprises, cet autre tragique, très admiré du reste, Robert Garnier. Pour être imprimés en tête de son *Hippolyte* et de sa *Troade*, en tête aussi du recueil complet de ses pièces, il avait écrit des sonnets, dont voici le plus beau par la majesté du style et par la gentillesse de l'amitié :

Quel son mâle et hardi, quelle bouche héroïque
Et quels superbes vers entends-je ici sonner ?
Le lierre est trop bas pour ton front couronner,
Et le bouc est trop peu pour ta Muse tragique.

Si Bacchus retournait au manoir Plutonique,
Il ne voudrait Eschyle au monde redonner,
Il te choisirait seul, qui seul peux étonner
Le Théâtre Français de ton cothurne antique.

Les premiers trahissaient l'infortune des Rois,
Redoublant leur malheur d'une trop basse voix :
La tienne comme foudre en la France s'écarte.

Heureux en bons esprits ce siècle plantureux !
Après toi, mon Garnier, je me sens bien heureux
De quoi mon petit Loir est voisin de ta Sarthe.

Et quand Ronsard mourut, Garnier le pleura dans une Élégie émouvante et large, dédiée à Philippe Desportes, et où il associe éloquemment cette mort d'un poète aux malheurs de la patrie encore déchirée par les guerres civiles. Lisons au moins quelques vers de cette noble plainte :

Adieu, mon cher Ronsard ! L'abeille en votre tombe
Fasse toujours son miel !
Que le baume arabique à tout jamais y tombe
Et la manne du ciel !
Le laurier y verdisse avecques le lierre
Et le myrte amoureux !
Riche en mille boutons, de toutes parts l'enserre
Le rosier odoreux !...
Las ! Clothon a tranché le fil de votre vie
D'une piteuse main,
La voyant de vieillesse et de goutte suivie,
Torturage inhumain ;
Voyant la pauvre France, en son corps outragée
Par le sanglant effort
De ses enfants, qui l'ont tant de fois ravagée,
Soupirer à la mort !
Les meurtres inhumains se font entre les frères,
Spectacle plein d'horreur !
Et déjà les enfants courent contre leurs pères
D'une aveugle fureur ;
Le cœur des citoyens se remplit de furies ;
Les paysans écartés
Meurent contre une haie ; ou ne voit que tueries
Par les champs désertés !...
Vous êtes donc heureux, et votre mort heureuse,
O cygne des François !
Ne lamentez que nous, dont la vie ennuyeuse
Meurt le jour mille fois.
Vous errez maintenant aux campagnes d'Élyse
A l'ombre des vergers,
Où chargent en tout temps, assurés de la bise,
Les jaunes orangers ;

Où les prés sont toujours tapissés de verdure,
Les vignes de raisins,
Et les petits oiseaux, gazouillants au murmure
Des ruisseaux cristallins.
En grand' foule accourue autour de vous se pressent
Les héros anciens
Qui boivent le nectar, d'ambroisie se paissent
Aux bois Élysiens :
Sur tous le grand Eumolpe, et le divin Orphée,
Et Line, et Amphion,
Et Musée, et celui dont la plume échauffée
Mit en cendre Ilion,
Le louangeur Thébain, le chantre de Mantoue,
Le lyrique latin,
Et avecques Sénèque, honneur grand de Cordoue,
L'amoureux Florentin !
Tous vont battant des mains, sautelant de liesse,
S'entre-disant entre eux :
" Voilà celui qui dompte et l'Itale et la Grèce
En poèmes nombreux ! "
L'un vous donne sa lyre, et l'autre sa trompette ;
L'autre vous veut donner
Son myrte, son lierre, ou son laurier apprête
Pour vous en couronner.
Aussi, vivez heureuse, âme toute divine,
Tandis que le destin
Nous réserve aux malheurs de la France, voisine
De sa dernière fin !

Après de tels vers on peut dire que Robert Garnier, s'il ne s'était point orienté à tort vers le théâtre, aurait pu devenir un grand poète lyrique.

* * *

Jean Passerat (1534-1602), né à Troyes, professeur d'éloquence au Collège de France, où il remplaça Ramus, collaborateur de Nicolas Rapin et de Gilles Durant pour la *Satire Ménippée*, fut l'un des plus savants hommes de son siècle. Il excellait dans la poésie grecque et latine autant que dans la française (Sait-on que l'inscription latine de l'horloge du Palais de Justice à Paris, est de lui ?). Ronsard le tenait en haute estime. Pour le remer-

cier sans doute d'avoir loué la *Franciade* en beaux hexamètres, il lui dédia son poème d'*Hylas :*

Je te le donne : et si en gré tu l'as,
J'en aimerai mon présent davantage
D'avoir su plaire à si grand personnage.

La muse française de Passerat, en ses *Vers de Chasse et d'Amour* est enjouée et délicate.

* * *

Vauquelin de la Fresnaye (1535-1607) né à La Fresnaye-au-Sauvage, en Normandie, lieutenant général au siège présidial de Caen, publia en 1599 ses premiers vers, les *Foresteries*. Puis il écrivit, sous le nom d'*Idyllies*, des sonnets tendres et de fraîches odelettes. Il avait aussi, à l'instigation de Henri III, composé un *Art poétique*, où Ronsard est traité comme le grand maître des hymnes, de l'épopée et surtout de la poésie lyrique, car,—lui fait-il dire à lui-même,—

" Le premier des Français j'ai façonné les modes
De manier la lyre au nouveau son des odes."

C'est donc encore un pieux disciple de Ronsard que Vauquelin de la Fresnaye, et l'un des plus délicieux.

* * *

Amadis Jamyn (1538-1589) nait à Chaourse, près de Troyes, étudie sous Dorat et Turnèbe ; puis, frappé de ses heureuses dispositions, Ronsard le prend, en qualité de page, à son service. Service aimable et facile, comme on peut voir dans le joli poème de la *Salade*, que Ronsard dédie à son jeune serviteur :

Lave ta main, blanche, gaillarde et nette,
Suis mes talons, apporte une serviette,
Allons cueillir la salade, et faison
Part à nos ans des fruits de la saison...
Je cueillerai, compagne de la mousse,
La raiponsette à la racine douce,
Et le bouton des nouveaux groseillers
Qui le printemps annoncent les premiers
Puis, en lisant l'ingénieux Ovide,

En ces beaux vers où l'amour est le guide,
Regagnerons le logis pas à pas.
Là, retroussant jusqu'au coude nos bras,
Nous laverons nos herbes à main pleine,
Au cours sacré de ma belle fontaine...

Hors de pages, Amadis Jamyn obtient, par l'entremise de Ronsard, un poste de Secrétaire de Roi, achève en vers la traduction de l'Iliade commencée par Hugues Salel, écrit des poèmes amoureux pour *Oriane*, pour *Callirée*, pour *Artémis*, des poésies chrétiennes enfin. Entre temps, il a composé les arguments de la *Franciade* et, en toute occasion, célébré son bienfaiteur :

Qui dira maintenant si, par toute l'Europe,
Fleurit le chœur divin des sœurs de Calliope,
Que l'auteur de leur être est le grand Jupiter ?
Hé ! qui n'entend crier les Muses par la France ?
" Jupiter ne se doit notre père compter :
Le cerveau de Ronsard nous a donné naissance."

* * *

Guillaume de Salluste, seigneur du Bartas (1544-1590), né à Montfort, près d'Auch, capitaine au service du jeune roi de Navarre, écrivit, sur la création du monde, deux immenses poèmes : la *Première Semaine* (1579) et la *Seconde Semaine* (1584), aussi pénibles à lire l'un que l'autre. Le premier fut cependant accueilli avec enthousiasme, surtout par les ennemis littéraires de Ronsard et chez les coreligionaires de Du Bartas, qui était de la religion réformée. On tenta d'opposer sa renommée à celle du grand poète et l'on prétendit même que celui-ci, après avoir lu les vers du nouveau venu, s'était écrié, jouant sur le titre du livre : " Du Bartas a fait plus en une Semaine que moi en toute ma vie." Invention pure, contre laquelle Ronsard protesta, dans un sonnet orgueilleux et indigné :

Ils ont menti, Dorat, ceux qui le veulent dire
Que Ronsard, dont la Muse a contenté les rois,
Soit moins que Du Bartas, et qu'il ait par sa voix
Rendu ce témoignage ennemi de sa lyre

Ils ont menti, Dorat. Si bas je ne respire ;
Je sais trop qui je suis, et mille et mille fois

Les plus cruels tourments plutôt je souffrirois
Qu'un aveu si contraire au nom que je désire.

Ils ont menti, Dorat. C'est une invention
Qui part, à mon avis, de trop d'ambition.
J'aurais menti moi-même en le faisant paraitre ;

Francus en rougirait, et les Neuf belles Sœurs
Qui trempèrent mes vers dans leurs graves douceurs,
Pour un de leurs enfants ne me voudraient connaître.

Et, à la suite, comme un jugement sur les vers tantôt ridiculement plats, tantôt grotesquement bouffis, de son prétendu rival, il écrivit ce sixain :

Je n'aime point ces vers qui rampent sur la terre,
Ni ces vers ampoulés dont le rude tonnerre
S'envole outre les airs ; les uns font mal au cœur
Des liseurs dégoûtés, les autres leur font peur.
Ni trop haut, ni trop bas : c'est le souverain style,
Tel fut celui d'Homère et celui de Virgile.

La postérité a donné raison à Ronsard ; mais Du Bartas lui-même, honnête homme et plein de modestie, savait à quoi s'en tenir ; et loin d'en vouloir au maître de sa vigoureuse protestation, il se fit honneur de célébrer, dans sa *Seconde Semaine :*

...Ce grand Ronsard qui, pour orner la France,
Du Grec et du Latin dépouille l'éloquence,
Et, d'un esprit hardi, manie heureusement
Toute sorte de vers, de style et d'agrément.

L'éloge est complet et sincère, s'il est d'une forme peu lyrique. Bien en a pris à Du Bartas d'avoir écrit, entre les innombrables alexandrins de ses poèmes sur la création, les quatorze beaux vers d'un sonnet sur les montagnes de son pays !

* *
*

Philippe Desportes (1546-1608) né à Chartres dans une famille nombreuse de la petite bourgeoisie (il avait un frère et six sœurs dont l'une fut la mère de Mathurin Régnier, le grand satyrique), mène d'abord une jeunesse fort dissipée. Clerc chez un procureur, il courtise la femme d'iceluy et se fait mettre à la porte. Engagé, on

ne sait à quel titre, dans la suite de Catherine de Médicis et de Charles IX qui commencent leur tour de France, il espère, vainement, récolter en chemin quelque faveur, et nous le retrouvons bientôt mélancoliquement arrêté sur le pont d'Avignon, où s'assemblent les valets sans maître qui désirent entrer en place. Là, il apprend que l'évêque du Puy a besoin d'un secrétaire : il se présente, il est agréé, il s'éprend de la nièce du prélat, pour laquelle il rime ses premiers vers, suit l'évêque en Italie, apprend l'italien, se passionne pour l'Arioste, Pétrarque, Bembo, qu'il imitera souvent, et aussi, par malheur, pour les Tansillo, les Molza, les Sannazar, auxquels il empruntera bien des concetti alambiqués et des galanteries fades.

Rentré à Paris, il noue une noble et touchante amitié avec Claude de l'Aubespine, secrétaire des commandements de Charles IX, et, par lui, obtient la protection du marquis de Villeroy, principal ministre, et celle du duc d'Anjou lui-même. Désormais, sa fortune est faite. Le duc, élu roi de Pologne, l'emmène chez les Polonais ; puis lorsqu'il abandonne son trône lointain pour succéder à Charles IX, il garde auprès de lui notre poète comme secrétaire particulier, et Desportes ne tardera plus à devenir "l'abbé le mieux renté de France," par la grâce de Henri III qui lui octroiera successivement l'abbaye de Tiron, celle des Vaux-de-Cernay, celle de Josaphat, enfin celle de Bonport, en Normandie, la plus riche de toutes.

On comprend que, à la mort de Henri III, un homme si bien nanti d'abbayes ne se soit pas rangé tout de suite sous les drapeaux du roi protestant de Navarre. Obligé de fuir Bonport à l'approche de l'armée du Béarnais, il quitte la crosse pour l'épée et il aide Villars, qui a pris comme lui le parti de la Ligue, à défendre la ville de Rouen. Pour tromper les ennuis du siége, il a emmené Madame de Simiers, qui le charge de coudre des rimes à sa prose, car elle se pique de littérature. Le roi lui-même, ayant auprès de lui Agrippa d'Aubigné—poète contre poète !—vient diriger les opérations obsidionales. Mais la ville résiste à tous les assauts : elle ne cédera que librement et longtemps après, lorsque Henri IV, entrant dans Paris, aura vu toute la France s'incliner devant son panache blanc, et qu'il se sera engagé à rendre à Desportes toutes ses abbayes, y compris celle de Bonport,

où il ira même rendre visite au poète rallié, car le bon roi Henri n'a point de rancune.

Sous les règnes précédents, Desportes avait écrit des sonnets et élégies d'amour en l'honneur de *Diane* (Diane de Mansfeld), d'*Hippolyte*, de *Cléonice*, et quelquefois aussi pour le compte de Charles IX et de Henri III à l'adresse de Marie Touchet, de la Princesse de Condé ou de Madame de Châteauneuf. Plût au ciel qu'il n'eût pas poussé la complaisance jusqu'à écrire des sonnets funèbres sur la mort de Maugiron, de Quélus et de Saint-Mégrin, mignons du roi ! Maintenant, mûri par l'expérience, revenu de bien des erreurs, il ne quittera plus guère son abbaye de Bonport, où il passera les dernières années de sa vie, où il traduira les *Psaumes* et composera ses *Œuvres Chrétiennes*, en l'aimable compagnie de Madame Patu et de Madame d'Aigrontin, du reste. Là, il se plaît à tenir table ouverte, à faire les honneurs de sa vaste bibliothèque, à répandre autour de lui de larges aumônes, à obtenir, pour les écrivains pauvres, des pensions ou des bénéfices : c'est ainsi que, sur sa demande, on donne à Vauquelin de la Fresnaye l'Intendance des côtes de la mer.

Cet homme est rempli de contradictions ! Dénué de certains scrupules essentiels, il a pourtant, on le voit, les plus grandes délicatesses d'esprit et de cœur. Dissipé dans sa vie, il trouve néanmoins le temps d'apprendre l'hébreu, d'approfondir les théologiens et les philosophes. Sceptique en religion—au point de ne pas ordonner de messes pour le repos de son âme, parcequ'il ne croit pas au Purgatoire—il ne laisse pas que de s'attacher à l'idée de la vie éternelle, et il écrit quelques uns des plus beaux vers religieux de son siècle. Léger en amour, il sait exprimer cependant la plus noble conception de l'amour ; ainsi lorsqu'il met dans la bouche de l'invincible dieu, qu'une pièce allégorique nous montre traduit par le poète devant le tribunal de la raison, cette protestation admirable :

Ingrat est-il vraiment, et sans reconnaissance,
De me rendre à présent si pauvre récompense
Pour cent mille bienfaits qu'il a reçus de moi.
J'ai purgé son esprit par ma divine flamme,

L'enlevant jusqu'au ciel et remplissant son âme
D'amour, de beaux désirs, de constance et de foi!

Je l'ai fait ennemi du tumulte des villes,
Je l'ai purifié des passions serviles,
Compagnon de ces dieux qui sont parmi les bois;
J'ai chassé loin de lui l'ardente convoitise,
L'orgueil, l'ambition, l'envie et la feintise,
Cruels bourreaux de ceux qui font la cour aux rois;

J'ai fait par ses écrits admirer sa jeunesse,
J'ai réveillé ses sens engourdis de paresse,
Hautain et généreux je l'ai fait devenir;
Je l'ai séparé loin des sentiers du vulgaire,
Et lui ai enseigné ce qu'il lui fallait faire
Pour au mont de vertu sûrement parvenir.

Bien que de tels accents soient rares dans son œuvre, on ne peut s'étonner que Desportes, à la mort de Ronsard, ait été tenu à son tour pour le Prince des Poètes. Ronsard, d'ailleurs, prisait très fort ce glorieux disciple:

Desportes, qu'Aristote amuse tout le jour,
Qui honores ton Eure et les champs qu'alentour
Chartres voit de son mont et, penché, les regarde,
Je te donne ces vers...

lui disait-il à la fin de sa seconde Élégie. Il écrivait aussi un sonnet liminaire pour les *Amours de Cléonice.* Et les deux poètes s'étaient beaucoup rencontrés, notamment chez Baïf, dans sa maison du faubourg St. Victor, et à l'Académie du Palais, chez le Roi.

Desportes n'a ni le beau caractère ni le vaste génie de Ronsard, mais c'est un charmant esprit et un artiste de premier ordre.

* * *

Gilles Durant, Sieur de la Bergerie (1550-1615) né à Clermont, n'est qu'un gracieux poète, chez qui Sainte-Beuve signale avec raison "une sorte de rêverie philosophique qui n'exclut pas l'enjouement," et dont il loue "les grâces élégantes et quelquefois un peu raffinées du style." A la mort de Ronsard, Gilles Durant écrivit quatre épigrammes funéraires, dont voici l'une, que termine une si belle métaphore:

Que sert, troupe sainte, d'épandre
Des cris en vain sur son trépas?
Ronsard ne saurait nous entendre,
Car pour lui nous parlons trop bas.

* * *

Catherine des Roches dut naître vers 1550, à Poitiers. Elle mourut de la peste, le même jour que sa mère, Madeleine des Roches, en 1587. Elles avaient cultivé ensemble la poésie, publié leurs vers, mêlés, en un même livre, été l'une et l'autre estimées et fréquentées des hommes les plus remarquables de l'époque, dont ces amis de Ronsard: Estienne Pasquier et Scévole de Sainte Marthe. Le joli sonnet *A ma Quenouille* est de Catherine.

* * *

Voici une grande figure: Théodore Agrippa d'Aubigné (1552-1630), né près de Pons, en Saintonge, mort à Genève. N'essayons pas de conter en quelques lignes la vie—qui fut le plus extraordinaire et le plus héroïque des romans d'aventures—de cet historien et de ce poète, de ce théologien et de cet amoureux, de ce pamphlétaire et de ce soldat. Quelques anecdotes seulement.

En 1559—il est dans sa septième année et traduit déjà couramment le latin, le grec et l'hébreu—Agrippa traverse la ville d'Amboise, que les Guises viennent de noyer dans le sang des huguenots. Son père, Jean d'Aubigné, reconnaissant, sur la poutre de la potence, les têtes de ses compagnons d'armes, s'écrie, au milieu d'une foule hostile: "Ils ont décapité la France!" et il ajoute aussitôt: "Mon enfant, il ne faut pas que ta tête soit épargnée après la mienne pour venger ces chefs pleins d'honneur; si tu t'y épargnes, tu auras ma malédiction." Et trois ans plus tard, l'enfant, arrêté avec son précepteur, aux environs d'Orléans où flambent encore les bûchers, menacé avec lui du supplice, trouve à son tour cette réponse: "L'horreur de la messe m'ôte celle du feu."

L'homme, jusqu'au dernier jour, sera pareil à cet enfant. Il soutiendra la cause calviniste de son épée et de sa plume. De son épée à Blaye, à Coutras, à Ivry, aux

côtés de Henri IV dont il est l'ami, non le flatteur, dont il n'approuvera jamais l'abjuration, à qui, un jour, après l'attentat de Jean Chatel, il dira ces paroles prophétiques : " Sire, vous n'avez encore renoncé Dieu que des lèvres, il s'est contenté de les percer, mais quand vous le renoncerez du cœur, il vous percera le cœur." De sa plume, en écrivant les *Tragiques*, cette épopée satyrique et religieuse où la violence d'un Juvénal est dépassée, où la splendeur d'un Dante est quelquefois atteinte, au milieu d'obscurités et d'hyperboles : œuvre tourmentée, inégale et sublime. Par sa nature, elle échapperait à notre anthologie si nous n'y avions pu recueillir un morceau purement lyrique, âpre et mystique d'ailleurs, et, par là, caractérisant bien toute l'œuvre.

Mais d'Aubigné avait débuté par la poésie amoureuse lorsque, dans sa jeunesse, il écrivait les vers du *Printemps* pour la belle Diane Salviati, fille de Jean Salviati que son illustre origine florentine apparentait à Léon X et à Catherine de Médicis, et de Mlle du Pré, la Cassandre immortalisée par Ronsard :

> Ronsard, si tu m'as vu par tout le monde épandre
> L'amitié, la douceur, les grâces, la fierté,
> Les faveurs, les ennuis, l'aise et la cruauté,
> Et les chastes amours de toi et ta Cassandre,
>
> Je ne peux à l'envi pour sa nièce entreprendre
> D'en rechanter autant comme tu as chanté,
> Mais je veux comparer à beauté la beauté
> Et mes feux à tes feux et ma cendre à ta cendre.

Les deux jeunes gens, qui étaient alors voisins—lui habitant sa petite terre des Landes, en Touraine, et elle le Château de Talcy—s'aimèrent d'un profond amour, encouragés par Jean Salviati, mais sans pouvoir, deux années durant, vaincre l'opposition des autres membres de la famille, qui se souciaient peu de donner Diane à un gentilhomme de si douteuse noblesse et de religion différente. Agrippa part pour Paris, s'en échappe, à la suite d'un duel, trois jours avant la Saint-Barthélemy, revient à Talcy après avoir, en route, sauvé du pillage la petite ville de Mers, près d'Orléans, et, en arrivant, trouve son mariage indéfiniment reculé. Alors, il quitte de

nouveau Talcy et, "pour ne point se donner la tentation du retour" fait vingt-deux lieues d'une seule traite sur un cheval noir, don de Jean Salviati.

A peine a t'il mis pied à terre que, à la porte d'une hôtellerie de Beauce, en pantoufles et sans armes, il est attaqué traîtreusement par un cavalier qui fond sur lui à l'improviste. Il arrache l'épée d'un garçon de cuisine pour se défendre, blesse l'homme, mais, glissant sur la terre glacée, tombe et est blessé à son tour grièvement. A la mine du chirurgien il devine qu'on le croit perdu ; alors, malgré le sang qui coule de ses blessures, il remonte à cheval, refait les vingt-deux lieues pour aller mourir du moins sous les yeux de Diane, et, après être demeuré pendant plusieurs semaines entre la vie et la mort, ne doit sa guérison qu'aux soins de sa maîtresse.

Pendant ce temps, l'affaire s'est ébruitée et l'évêque d'Orléans envoie son promoteur pour arrêter, non l'agresseur, la victime. Jean Salviati refuse de livrer son hôte ; mais le mariage est définitivement rompu "sur le différent de la religion," et d'Aubigné, accablé de désespoir, pense en mourir.

Quelques années plus tard, lorsqu'il aura secoué "la torpeur de sa peine," Agrippa reverra Diane une dernière fois : c'est à Paris, dans un tournoi auquel elle assiste, étant alors fiancée à un M. de Limeux. Il s'y surpasse en bravoure et gentillesse. Alors, nous dit-il dans sa *Vie à ses Enfants*, "cette demoiselle, apprenant et voyant, à l'estime de la cour, les différences de ce qu'elle avait perdu et de ce qu'elle possédait, amassa une mélancolie dont elle tomba malade, et n'eut santé jusqu'à la mort."

Telle est l'histoire d'Agrippa d'Aubigné et de la nièce de la Cassandre aimée par le poète dont il a dit : "J'ai connu privément M. de Ronsard, ayant osé, à l'âge de vingt ans, lui donner quelque pièce, et lui daigné me répondre...Je vous convie, et ceux qui me croiront, à lire et relire ce poète sur tous. C'est lui qui a coupé le filet que la France avait sur la langue, peut-être d'un style moins délicat que celui d'aujourd'hui, mais avec des avantages auxquels je vois céder tout ce qu'on écrit de ce temps où se trouve plus de fluidité : mais je n'y vois point la fureur poétique sans laquelle nous ne lisons que des proses bien rimées..."

C'est justement ce que Mathurin Régnier va dire à Malherbe et à ses élèves, à tous ces regratteurs de syllabes pour qui

Ronsard en son métier n'était qu'un apprentif,

et qu'il stigmatisera en un passage bien connu de ses satires :

Ils laissent sur le vert le noble de l'ouvrage.
Nul aiguillon divin n'élève leur courage ;
Ils rampent bassement, faibles d'inventions,
Et n'osent, peu hardis, tenter les fictions,
Froids à l'imaginer : car s'ils font quelque chose,
C'est proser de la rime et rimer de la prose.

Ainsi se rencontrent les vrais poètes dans une même idée de la Poésie.

* *
*

Jean Bertaut (1552-1611), né à Caen, dut à ses poésies amoureuses une grande renommée et beaucoup d'honneurs. Il devint, tour à tour, secrétaire et lecteur du roi Henri III, conseiller au Parlement de Grenoble, premier aumônier de Catherine de Médicis, enfin, évêque de Séez, après avoir travaillé à la conversion de Henri IV.

Si Desportes a été son second maître et son protecteur, Ronsard fut d'abord son conseil et son guide :

Je n'avais pas seize ans, quand la première flamme
Dont la Muse m'éprit s'alluma dans mon âme
Et fit que ma jeunesse, entrant dans son printemps,
Tint déjà de l'hiver, ne prenant passe-temps
Qu'à lire tes écrits, et jugeant profanée
L'heure qu'à ce plaisir je n'avais pas donnée ;
Car tu fus lors un feu, de ma crainte vainqueur,
Qui m'éclaira l'esprit et m'échauffa le cœur,
Quand, d'un conseil ami m'enseignant quelle voie
Va droit sur l'Hélicon, et quelle s'en dévoie,
Tu me dis que Clio me voyait d'un bon œil
Lorsque mon premier jour salua le soleil ;
Qu'il me fallait oser ; que, pour longuement vivre,
Il fallait longuement mourir dessus le livre,
Et que j'aurais du nom si, sans être étonné,
Je l'allais poursuivant d'un labeur obstiné.

Et nous savons par Mathurin Régnier, qui le tenait de son oncle Desportes, ce que Ronsard pensait de ce jeune disciple :

Mon oncle m'a conté que, montrant à Ronsard
Tes vers étincelants et de lumière et d'art,
Il ne sut que reprendre en ton apprentissage,
Sinon qu'il te jugeait pour un Poète trop sage.

Régnier trouvait que Bertaut n'avait point assez écouté le Maître lorsqu'il avait dit "qu'il lui .fallait oser." Boileau, tout au contraire, devait un jour lui savoir trop de gré de cette retenue, involontaire d'ailleurs, car Bertaut eût été heureux de suivre en tout, s'il l'avait pu, le poète pour lequel il avait une admiration sans bornes, et que, en des vers moins "retenus" qu'ils ne sont d'ordinaire, il avait ainsi pleuré :

O l'éternel honneur de la France et des Muses,
Qui premier débrouillant les semences confuses
De notre poésie, en ordre les rangeas,
Et leur chaos antique en ornement changeas ;
Qui lui donnas des fleurs, donnas de la lumière,
Réformas la laideur de sa forme première,
De ses diversités formas de doux accords,
Et d'une âme divine avivas tout son corps ;
Bel esprit qui n'eus onc ni n'auras en ce monde
Au métier d'Apollon d'esprit qui te seconde ;
Pure et sainte clarté des esprits les plus purs,
Espoir des temps passés, désespoir des futurs !
Si quelque sentiment reste encore à la cendre,
Tant qu'à travers le marbre elle nous puisse entendre,
Entends, grand Apollon du Parnasse françois,
Ces vers qu'en ton honneur je chante à haute voix,
Et ne t'offense point si je romps, d'aventure,
Le repos que tu prends dessous la sépulture,
Maintenant que je viens pour te dire en ce lieu
Et le dernier bonjour et le dernier adieu !

Dans son *Art poétique*, Boileau reprendra sans vergogne les premiers vers de cette période ardente et magnifique, pour les éteindre, pour les aplatir, pour en détourner enfin le sens au profit de deux autres poètes, dont son héros Malherbe :

Villon sut le *premier*, dans ces siècles grossiers,
Débrouiller l'art *confus* de nos vieux romanciers...
Enfin Malherbe vint et, le premier au France,
Fit sentir dans les vers une juste cadence,
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,
Et réduisit la Muse aux règles du devoir.
Par ce sage écrivain la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée,...

Entre les deux premiers de ces vers et les suivants, il y a l'incroyable jugement sur Ronsard que nous retrouverons tout à l'heure. Mais déjà Bertaut est vengé, par une simple comparaison de textes, de l'emprunt que Boileau lui a fait, sans lui emprunter toutefois sa ferveur, son souffle ni ses images, en un mot sa poésie.

* * *

Mlle de Gournay (1566-1645), la fille adoptive de Montaigne, défendra de même la langue et le lyrisme du chef de la Pléiade: "Je sors d'un lieu, écrit-elle, où j'ai vu jeter au vent les vénérables cendres de Ronsard et des poètes ses contemporains, autant qu'une impudence d'ignorants le peut faire, brossant en leurs fantaisies, comme le sanglier échauffé dans une forêt." Et plus loin, toujours dans sa *Défense de la Poésie et du Langage des Poètes :* "Voilà donc que, si ces écrivains nouveaux-venus affectent en leur travail autre chose qu'une épineuse et triste difficulté, c'est de parler en poésie à la mode qu'une fillette parle en prose, sinon plus servilement et scabreusement."

Oh ! la belle colère ! Et pour juste récompense l'ombre de Ronsard inspirera un jour à son enthousiaste championne un quatrain admirable sur Jeanne d'Arc, quatre vers dignes de l'immortalité.

* * *

Nous ne savons pas grand' chose du poète Claude Garnier, si ce n'est que, ayant dans sa jeunesse connu Ronsard, il lui voua un culte toute sa vie; qu'il fut le premier à recueillir, pour l'édition posthume de 1603, les vers retranchés par Ronsard de la dernière impression de ses œuvres ; qu'il écrivit un pieux commentaire sur les *Discours ;* enfin qu'il composa, pour l'édition définitive en deux volumes in-folio de 1623, un sonnet qui y fut

imprimé sous les portraits accolés de Ronsard et de Cassandre. Ce sonnet n'est pas indigne de terminer notre recueil, où il fallait que le dernier mot fût un hommage au Maître, rendu par le dernier disciple élevé directement à son école.

III

RONSARD DEPUIS TROIS SIÈCLES

Lorsque paraît l'in-folio de 1623, ce " monument sacré—pour parler comme Sainte Beuve—autour duquel se rallièrent une dernière fois les défenseurs du poète," l'éclipse de sa renommée est commencée depuis longtemps, depuis que Malherbe a donné ses premiers vers. Mathurin Régnier ni Mlle de Gournay n'y pourront rien : le génie français se détourne pour deux cents ans de la poésie lyrique ; et ce que Malherbe crée, non par addition, mais par élimination, c'est une langue restreinte aux mots d'action et de raisonnement, privée de souplesse musicale et d'images, asservie à l'ordonnance et à la logique oratoires, celle qu'emploieront bientôt les Corneille et les Racine, c'est-à-dire les poètes dramatiques.

Aussi, d'instinct plus encore que par doctrine, Malherbe—ce personnage vaniteux, mal-embouché, au cœur parfaitement sec, ce rimeur pénible qui gâte toute une rame de papier pour polir une strophe et qui gémit trois années sur une ode—n'a t'il pas seulement le mépris, mais la haine de Ronsard, cet enthousiaste, cet amoureux, ce libre inspiré. Il avait effacé, à coups de plume, plus de la moitié de ses œuvres ; et comme des amis lui demandaient s'il trouvait bon ce qu'il n'avait point effacé, il biffa le reste.

Autour de lui, on n'est pas loin de penser de même. Bientôt, Ronsard n'aura plus que quelques admirateurs attardés : Mdlle de Scudéry, Chapelain, et ce bon Guillaume Colletet qui ne se contentera pas d'écrire une intéressante vie du poète, mais trouvera lui-même des accents de poète pour protester contre l'injustice et les injures des générations nouvelles :

Afin de témoigner à la Postérité
Que je fus en mon temps partisan de ta gloire,
Malgré ces ignorants de qui la bouche noire
Blasphème impudemment contre ta Déité,

Je viens rendre à ton nom ce qu'il a mérité,
Belle âme de Ronsard, dont la sainte mémoire
Obtenant sur le temps une heureuse Victoire,
Ne bornera son cours que de l'éternité.

Attendant que la Ciel mes desseins favorise,
Que je te puisse voir dans les plaines d'Élyse,
Ne t'ayant jamais vu qu'en tes doctes écrits,

Belle âme, qu'Apollon ses faveurs me refuse,
Si, marchant sur les pas des plus rares Esprits,
Je n'adore toujours les fureurs de ta Muse!

Telle est la dernière protestation du siècle en faveur de Ronsard; et l'on est presque étonné de lire dans Balzac, l'oracle littéraire du règne de Louis XIII, un jugement qui ne soit point tout-à-fait une condamnation, quand il nous dit: "Ce n'est pas un poète bien entier, c'est le commencement et la matière d'un poète. C'est une grande source, il le faut avouer, mais c'est une source trouble et boueuse..."

La condamnation absolue est dans les incroyables vers de Boileau, qui, après avoir parlé de Marot, ajoute:

Ronsard, qui le suivit, par une autre méthode
Réglant tout, brouilla tout, fit un art à sa mode,
Et toutefois longtemps eut un heureux destin.
Mais sa muse, en français parlant grec et latin,
Vit dans l'âge suivant, par un retour grotesque,
Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.
Enfin, Malherbe vint...

Oui, le retour fut "grotesque," et Boileau, en employant ce mot à contre sens, pour la rime, ne croit pas si bien dire. Il n'a certainement pas lu dix pages de Ronsard qui, s'il a eu, de loin en loin, le tort de vouloir faire passer dans notre langue certains mots grecs par lui francisés, ou certaines épithètes en mots composés à la façon d'Homère, a toujours parlé, à ces très

rares exceptions près, la langue la plus traditionnellement française, la plus familière, la plus simple, la plus propre ; lui qui, dans son *Abrégé de l'Art poëtique*, recommande de ne pas rejeter les vieux mots de nos romans, d'employer les justes termes de tous les métiers, enfin de "dextrement choisir et approprier les mots les plus significatifs des dialectes de notre France ;"—lui qui, dans la Préface de la *Franciade*, lorsqu'il veut bien "encourager de prendre la sage hardiesse d'inventer des vocables nouveaux," ajoute aussitôt : "pourvu qu'ils soient moulés et façonnés sur un patron déjà reçu du peuple ;"—lui qui, dans une conversation rapportée "en propres termes" par Agrippa d'Aubigné, s'élève, en les qualifiant de "marauds," contre les poètes "qui ont trop sottement tiré des Romains une infinité de vocables étrangers, vu qu'il y en avait d'aussi bons dans notre propre langue ;" —lui qui, enfin, sur cent mille vers, n'en a pas écrit deux cents qui méritent le reproche de Boileau, infiniment plus grec et latin que lui dans son langage, comme le philologue Arsène Darmesteter l'a démontré, non sans malice.

La Fontaine,—que Boileau, cet ennemi décidé de toute poésie un peu libre, n'a pas même nommé dans son *Art poétique*,—n'en reprend pas moins, sans les contrôler, ses allégations :

> Ronsard est dur, sans goût, sans choix,
> Arrangeant mal les mots, gâtant par son françois
> Des grecs et des latins les grâces infinies.
>
> *Lettre à Racine.*

Lui non plus n'avait pas lu Ronsard, le plus grand peintre d'animaux avant lui, le plus grand ami de la nature avant lui, celui enfin dont la langue a le plus d'analogie avec sa langue, pleine aussi de mots pris à nos vieux livres et à nos dialectes. Il se fût reconnu en lui, plus qu'en tout autre poète, s'il l'avait lu !

Du moins, Corneille nomme Ronsard avec honneur dans l'avertissement de sa *Mélite*, et Racine dans la préface de son *Andromaque*. Ce sont les derniers hommages.

Au dix-huitième siècle, quand le sens de la poésie lyrique sera tout-à-fait perdu, Voltaire, rappelant que, en son temps, personne n'eut plus de réputation que Ronsard, en donnera, avec désinvolture, cette raison

légère : " C'est qu'on était barbare au temps de Ronsard." Et, ailleurs, il remettra en prose les sottises que Boileau avait si prosaïquement versifiées, et il écrira : " Ronsard gâta la langue, en transportant dans la poésie française les composés grecs dont se servaient les philosophes et les médecins. Malherbe répara un peu les torts de Ronsard."

Enfin, voici l'aube du Romantisme : la poésie se réveille en France, et l'astre de Ronsard sort de nouveau de l'ombre, où il ne rentrera plus. La grande date de la réhabilitation est, pour le vieux maître, cette année 1828 en laquelle Sainte-Beuve publie son *Tableau historique et critique de la Poésie française et du Théâtre français au XVIe siècle*, livre dont le second volume est formé d'un choix de poésies de Ronsard, et en tête duquel on peut lire ce sonnet, timide encore, de Sainte-Beuve lui-même :

A toi, Ronsard, à toi qu'un sort injurieux
Depuis deux siècles livre au mépris de l'histoire,
J'élève de mes mains l'autel expiatoire
Qui te purifiera d'un arrêt odieux !

Non que jamais j'espère, au trône radieux
D'où jadis tu tombas, replacer ta mémoire :
Tu ne peux de si bas remonter à la gloire :
Vulcain impunément ne tomba point des cieux.

Mais qu'un peu de pitié console enfin tes mânes ;
Que, déchiré longtemps par des rires profanes,
Ton nom, d'abord fameux, recouvre un peu d'honneur ;

Qu'on dise : Il osa trop, mais l'audace était belle ;
Il lassa sans la vaincre une langue rebelle,
Et de moins grands depuis eurent plus de bonheur

Oui, ce sonnet est trop timide, et Sainte-Beuve avant de mourir, put voir s'élever de nouveau à l'apogée de la gloire celui qu'il eût fallu comparer non pas à Vulcain tombé du ciel, mais plutôt à Apollon lui-même, descendu de l'Olympe et qui retrouva ses prérogatives divines après une longue servitude chez Admète.

Sainte-Beuve avait réhabilité principalement la grâce des sonnets et des odes de Ronsard ; depuis, des maîtres de la critique, notamment MM. Ferdinand Brunetière

et Émile Faguet, nous ont montré tout ce qu'il y avait de grandeur éparse dans ses œuvres moins parfaites telles que les *Discours*, les *Hymnes*, et les *Élégies*. Et les poètes de l'École parnassienne, encore plus sensibles que les Romantiques à l'absolue perfection formelle, ont salué, plus chaleureusement qu'eux encore, celui qui avait fondé vraiment l'art des vers. Que citerai-je des fervents poèmes qu'ils ont composés à l'envi en l'honneur de l'ancêtre? L'odelette de Théodore de Banville ou celle d'Albert Glatigny? Le sonnet de François Coppée ou celui de Paul Bourget? Lisons, au moins, celui de Sully Prudhomme:

A Ronsard

O maître des charmeurs de l'oreille, ô Ronsard,
J'admire tes beaux vers, et comment ton génie,
Aux lois d'un juste sens et d'une ample harmonie
Sait dans le jeu des mots asservir le hasard.

Mais, plus que ton beau verbe et plus que ton grand art,
J'aime ta passion d'antique poésie,
Et cette téméraire et sainte fantaisie
D'être un nouvel Orphée aux hommes nés trop tard.

Ah! depuis que les cieux, les champs, les bois et l'onde
N'avaient plus d'âme, un deuil assombrissait le monde,
Car le monde sans lyre est comme inhabité!

Tu viens, tu ressaisis la lyre, tu l'accordes,
Et, fier, tu rajeunis la gloire des sept cordes,
Et tu refais aux dieux une immortalité.

* *
*

Après ces vers, qui fermeront dignement la couronne poétique de Ronsard, nous ne pouvons plus que dire quelques mots sur notre édition.

Ce petit livre, où pour la première fois sont réunis, en un seul volume, les meilleurs poètes du XVI[e] siècle, n'est pas destiné aux seuls érudits et curieux: c'est un ouvrage populaire que nous avons entendu offrir au public. En conséquence, nous n'y avons recueilli que les poèmes les plus achevés, les plus dignes, sous tous les rapports, d'orner et d'enchanter la mémoire. Nous n'avons pas hésité à faire, dans les pièces un peu inégales, quelques coupures.

Nous avons, enfin, adopté l'orthographe moderne—sauf lorsque nous en étions empêché par la rime—et, très discrètement, une douzaine de fois peut-être, substitué à un mot absolument tombé en désuétude, un synonyme de même mesure, trouvant inutile et contraire à notre dessein d'arrêter l'esprit du lecteur et de diminuer son plaisir par la rencontre d'un archaïsme sans aucune grâce particulière. Nous n'aurions eu garde d'aller plus loin et de prétendre rajeunir, en la défigurant, une langue dont le propre est justement d'avoir gardé toute la fraîcheur de la jeunesse. Un glossaire de quelques pages suffira amplement à expliquer le petit nombre de vocables oubliés, ou dont le sens a été modifié par l'usage, que l'on recontrera encore dans le texte.

Puisse notre recueil, ainsi conçu, propager les chefs-d'œuvre de Ronsard et de son École partout où la Poésie est aimée !

AUGUSTE DORCHAIN

TABLE

PIERRE DE RONSARD (1524-1585)

JOACHIM DU BELLAY (1524-1560)

LOUISE LABÉ (1525-1566)

REMY BELLEAU (1528-1577)

PAGES

AMADIS JAMYN (1538-1585)

GUILLAUME DU BARTAS (1544-1590)

PHILIPPE DESPORTES (1546-1606)

GILLES DURANT (1550-1605)

CATHERINE DES ROCHES (1550?-1587)

AGRIPPA D'AUBIGNÉ (1552-1630)

JEAN BERTAUT (1552-1630)

MADEMOISELLE DE GOURNAY (1566-1645)

CLAUDE GARNIER (? - ?

PIERRE DE RONSARD

LES AMOURS

I

AMOURS DE CASSANDRE

QUI voudra voir comme un dieu me surmonte,
Comme il m'assaut, comme il se fait vainqueur,
Comme il renflamme et renglace mon cœur,
Comme il reçoit un honneur de ma honte ;

Qui voudra voir une jeunesse prompte
A suivre en vain l'objet de son malheur,
Me vienne voir, il verra ma douleur,
Et la rigueur de l'archer qui me dompte.

Il connaîtra combien la raison peut
Contre son arc, quand une fois il veut
Que notre cœur son esclave demeure,

Et si verra que je suis trop heureux
D'avoir au flanc l'aiguillon amoureux,
Plein du venin dont il faut que je meure.

NATURE ornant la dame qui devait
De sa douceur forcer les plus rebelles,
Lui fit présent des beautés les plus belles,
Que dès mille ans en épargne elle avait.

Tout ce qu'Amour avarement couvait
De beau, de chaste et d'honneur sous ses ailes,
Emmiella les grâces immortelles
De son bel œil, qui les dieux émouvait.

Du ciel à peine elle était descendue
Quand je la vis, quand mon âme éperdue
En devint folle, et d'un si poignant trait

Le fier Destin la grava dans mon âme,
Que, vif ni mort, jamais d'une autre dame
Empreint au cœur je n'aurai le portrait.

" AVANT le temps tes tempes fleuriront,
De peu de jours ta fin sera bornée,
Avant ton soir se clora ta journée,
Trahis d'espoir tes pensers périront.

" Sans me fléchir tes écrits flétriront,
En ton désastre ira ma destinée,
Ta mort sera pour m'amour terminée,
De tes soupirs tes neveux se riront ;

" Tu seras fait du vulgaire la fable,
Tu bâtiras sur l'incertain du sable,
Et vainement tu peindras dans les cieux."

Ainsi disait la nymphe qui m'affole,
Lorsque le ciel, témoin de sa parole,
D'un dextre éclair fut présage à mes yeux.

SI mille œillets, si mille lis j'embrasse
Entortillant mes bras tout à l'entour,
Plus fort qu'un cep qui d'un amoureux tour
La branche aimée en mille plis enlace ;

Si le souci ne jaunit plus ma face,
Si le plaisir fait en moi son séjour ;
Si j'aime mieux les ombres que le jour,
Songe divin, cela vient de ta grâce.

En te suivant je volerais aux cieux :
Mais ce portrait qui nage dans mes yeux
Fraude toujours ma joie interrompue.

Et tu me fuis au milieu de mon bien
Comme un éclair qui se finit en rien,
Ou comme au vent s'évanouit la nue.

QUAND je te vois seule assise à part toi,
Toute amusée avecque ta pensée,
Un peu la tête en contre-bas baissée,
Te retirant du vulgaire et de moi,

Je veux souvent pour rompre ton émoi,
Te saluer ; mais ma voix offensée
De trop de peur se retient amassée
Dedans la bouche, et me laisse tout coi.

Souffrir ne puis les rayons de ta vue ;
Craintive au corps, mon âme tremble émue ;
Langue ni voix ne font leur action :

Seuls mes soupirs, seul mon triste visage,
Parlent pour moi, et telle passion
De mon amour donne assez témoignage.

JE veux lire en trois jours l'Iliade d'Homère,
Et pour ce, Corydon, ferme bien l'huis sur moi ;
Si rien me vient troubler, je t'assure ma foi,
Tu sentiras combien pesante est ma colère.

Je ne veux seulement que notre chambrière
Vienne faire mon lit, ton compagnon ni toi ;
Je veux trois jours entiers demeurer à recoi,
Pour folâtrer après une semaine entière.

Mais, si quelqu'un venait de la part de Cassandre,
Ouvre-lui tôt la porte, et ne le fais attendre,
Soudain entre en ma chambre et me viens accoutrer.

Je veux tant seulement à lui seul me montrer ;
Au reste, si un dieu voulait pour moi descendre
Du ciel, ferme la porte et ne le laisse entrer.

II

AMOURS DE MARIE

MIGNONNE, levez-vous, vous êtes paresseuse,
Jà la gaie alouette au ciel a fredonné,
Et jà le rossignol doucement jargonné,
Dessus l'épine assis, sa complainte amoureuse.

Sus ! debout ! allons voir l'herbelette perleuse,
Et votre beau rosier de boutons couronné,
Et vos œillets aimés auxquels aviez donné
Hier au soir de l'eau d'une main si soigneuse.

Harsoir en vous couchant vous jurâtes vos yeux
D'être plus tôt que moi ce matin éveillée :
Mais le dormir de l'aube, aux filles gracieux,

Vous tient d'un doux sommeil encor les yeux sillée.
Çà, çà, que je les baise, et votre beau tetin,
Cent fois, pour vous apprendre à vous lever matin.

AMOUR est un charmeur : si je suis une année,
Avecque ma maitresse à deviser toujours,
Et à lui raconter quelles sont mes amours,
L'an me semble plus court qu'une courte journée.

Si quelque tiers survient, j'en ai l'âme gênée,
Ou je deviens muet, ou mes propos sont lourds ;
Au milieu du devis s'égarent mes discours,
Et tout ainsi que moi ma langue est étonnée.

Mais, quand je suis tout seul auprès de mon plaisir,
Ma langue interprétant le plus de mon désir,
Alors de caqueter mon ardeur ne fait cesse ;

Je ne fais qu'inventer, que conter, que parler :
Car, pour être cent ans auprès de ma maitresse,
Cent ans me sont trop courts, et ne m'en puis aller.

Chanson

VOULANT, ô ma douce moitié,
T'assurer que mon amitié
Jamais ne se verra faillie,
Je te fis, pour t'assurer mieux,
Un serment juré par mes yeux,
Et par mon cœur et par ma vie.

" Tu jures ce qui n'est à toi ;
Ton cœur et tes yeux sont à moi
D'une promesse irrévocable,"
Ce me dis-tu. Las ! pour le moins
Reçois mes larmes pour témoins
Que ma parole est véritable !

Alors, belle, tu me baisas,
Et doucement désattisas

Le feu qui brûle mon courage,
Puis tu fis signe de ton œil
Que tu recevais bien mon deuil
Et mes larmes pour témoignage.

Chanson

QUAND ce beau printemps je vois,
    J'aperçois
Rajeunir la terre et l'onde,
Et me semble que le jour
    Et l'amour
Comme enfants naissent au monde.

Le jour qui plus beau se fait,
    Nous refait
Plus belle et verte la terre ;
Et Amour, armé de traits
    Et d'attraits,
En nos cœurs nous fait la guerre.

Il répand de toutes parts
    Feu et dards,
Et dompte sous sa puissance
Hommes, bêtes et oiseaux,
    Et les eaux
Lui rendent obéissance.

Vénus, avec son enfant
    Triomphant,
Au haut de son coche assise,
Laisse ses cygnes voler
    Parmi l'air
Pour aller voir son Anchise.

Quelque part que ses beaux yeux
Par les cieux
Tournent leurs lumières belles,
L'air, qui se montre serein,
Est tout plein
D'amoureuses étincelles.

Puis, en descendant à bas,
Sous ses pas,
Croissent mille fleurs écloses ;
Les beaux lis et les œillets
Vermeillets
Rougissent entre les roses...

Je sens en ce mois si beau
Le flambeau
D'Amour qui m'échauffe l'âme,
Y voyant de tous côtés
Les beautés
Qu'il emprunte de ma dame.

Quand je vois tant de couleurs
Et de fleurs
Qui émaillent un rivage,
Je pense voir le beau teint
Qui est peint
Si vermeil en son visage.

Quand je vois les grands rameaux
Des ormeaux
Qui sont lacés de lierre,
Je pense être pris aux lacs
De ses bras,
Et que mon col elle serre.

Quand j'entends la douce voix
Par les bois

Du beau rossignol qui chante,
D'elle je pense jouir,
    Et ouïr
Sa douce voix qui m'enchante.

Quand Zéphire mène un bruit
    Qui se suit
Au travers d'une ramée,
Des propos il me souvient
    Que me tient
Seule à seul ma bien-aimée...

Quand je vois dans un jardin
    Au matin
S'éclore une fleur nouvelle,
Je compare le bouton
    Au teton
De son beau sein qui pommelle.

Quand le soleil tout riant
    D'orient
Nous montre sa blonde tresse,
Il me semble que je voi
    Devant moi
Lever ma belle maîtresse.

Quand je sens, parmi les prés
    Diaprés,
Les fleurs dont la terre est pleine,
Lors je fais croire à mes sens
    Que je sens
La douceur de son haleine.

Bref, je fais comparaison
    Par raison
Du printemps et de m'amie :
Il donne aux fleurs la vigueur,

Et mon cœur
D'elle prend vigueur et vie.

Je voudrais au bruit de l'eau
D'un ruisseau
Déplier ses tresses blondes,
Frisant en autant de nœuds
Ses cheveux
Que je verrais friser d'ondes.

Je voudrais, pour la tenir,
Devenir
Dieu de ces forêts désertes,
La baisant autant de fois
Qu'en un bois
Il y a de feuilles vertes.

Ha ! maîtresse, mon souci,
Viens ici,
Viens contempler la verdure !
Les fleurs de mon amitié
Ont pitié,
Et seule tu n'en as cure.

Au moins lève un peu tes yeux
Gracieux,
Et vois ces deux colombelles
Qui font naturellement,
Doucement,
L'amour du bec et des ailes ;

Et nous, sous ombre d'honneur,
Le bonheur
Trahissons par une crainte ;
Les oiseaux sont plus heureux,
Amoureux
Qui font l'amour sans contrainte.

Toutefois ne perdons pas
   Nos ébats
Pour ces lois tant rigoureuses ;
Mais, si tu m'en crois, vivons
   Et suivons
Les colombes amoureuses.

Pour effacer mon émoi,
   Baise-moi,
Rebaise-moi, ma déesse.
Ne laissons passer en vain
   Si soudain
Les ans de notre jeunesse.

Chanson

DOUCE maîtresse, touche,
Pour soulager mon mal,
Mes lèvres de ta bouche
Plus rouge que coral ;
Que mon col soit pressé
De ton bras enlacé.

Puis, face dessus face,
Regarde-moi les yeux,
Afin que ton trait passe
En mon cœur soucieux,
Cœur qui ne vit sinon
D'amour et de ton nom.

Je l'ai vu fier et brave,
Avant que ta beauté
Pour être ton esclave
Doucement l'eût dompté ;

Mais son mal lui plaît bien
Pourvu qu'il meure tien.

Belle par qui je donne
A mes yeux tant d'émoi,
Baise-moi, ma mignonne,
Cent fois rebaise-moi.
Et quoi ! faut-il en vain
Languir dessus ton sein ?

Maîtresse, je n'ai garde
De vouloir t'éveiller,
Heureux, quand je regarde
Tes beaux yeux sommeiller,
Heureux quand je les voi
Endormis dessous moi.

Veux-tu que je les baise
Afin de les ouvrir ?
Ha ! tu fais la mauvaise
Pour me faire mourir.
Je meurs entre tes bras
Et si ne t'en chaut pas !

Ha ! ma chère ennemie,
Si tu veux m'apaiser,
Redonne-moi la vie
Par l'esprit d'un baiser.
Ha ! j'en ai la douceur
Senti jusques au cœur.

C'est une douce rage
Qui nous point doucement
Quand d'un même courage
On s'aime incessamment.
Heureux sera le jour
Que je mourrai d'amour !

PIERRE DE RONSARD

Stances

JE lamente sans réconfort,
Me souvenant de cette mort
Qui déroba ma douce vie ;
Pensant en ses yeux qui soulaient
Faire de moi ce qu'ils voulaient,
De vivre je n'ai plus d'envie..

Quand son âme au corps s'attachait,
Rien, tant fût dur, ne me fâchait,
Ni destin, ni rude influence ;
Menaces, embûches, dangers,
Villes et peuples étrangers,
M'étaient doux pour sa souvenance.

En quelque part que je vivais,
Toujours en mes yeux je l'avais,
Transformé du tout en la belle ;
Si bien Amour à coups de trait
Au cœur me grava son portrait
Que mon tout n'était sinon qu'elle.

Espérant lui conter un jour
L'impatience de l'amour
Qui m'a fait des peines sans nombre,
La mort soudaine m'a déçu ;
Pour le vrai le faux j'ai reçu,
Et pour le corps seulement l'ombre.

Ciel, que tu es malicieux !
Qui eût pensé que ces beaux yeux
Qui me faisaient si douce guerre,
Ces mains, cette bouche et ce front,
Qui prirent mon cœur, et qui l'ont,
Ne fussent maintenant que terre ?

Hélas ! où est ce doux parler,
Ce voir, cet ouïr, cet aller,
Ce ris qui me faisait apprendre
Que c'est qu'aimer ? Ha ! doux refus !
Ha ! doux dédains, vous n'êtes plus,
Vous n'êtes plus qu'un peu de cendre !

Hélas ! où est cette beauté,
Ce printemps, cette nouveauté
Qui n'aura jamais de seconde ?
Du ciel tous les dons elle avait ;
Aussi parfaite ne devait
Longtemps demeurer en ce monde.

Je n'ai regret en son trépas,
Comme prêt de suivre ses pas.
Du chef les astres elle touche,
Et je vis ! et je n'ai sinon
Pour réconfort que son beau nom,
Qui si doux me sonne en la bouche...

Toutefois en moi je la sens
Encore l'objet de mes sens
Comme à l'heure qu'elle était vive ;
Ni mort ne me peut retarder,
Ni tombeau ne me peut garder,
Que par penser je ne la suive.

Si je n'eusse eu l'esprit chargé
De vaine erreur, prenant congé
De sa belle et vive figure,
Oyant sa voix, qui sonnait mieux
Que de coutume, et ses beaux yeux,
Qui reluisaient outre mesure,

Et son soupir, qui m'embrasait,
J'eusse bien vu qu'elle disait :

"Or', soûle-toi de mon visage,
Si jamais tu en eus souci :
Tu ne me verras plus ici,
Je m'en vais faire un long voyage."

J'eusse amassé de ses regards
Un magasin de toutes parts,
Pour nourrir mon âme étonnée
Et paître longtemps ma douleur,
Mais oncques mon cruel malheur
Ne sut prévoir ma destinée.

Depuis j'ai vécu de souci
Et de regret qui m'a transi ;
Comblé de passions étranges,
Je ne déguise mes ennuis ;
Tu vois l'état auquel je suis,
Du ciel, assise entre les anges.

Ha ! belle âme, tu es là-haut
Auprès du bien qui point ne faut,
De rien du monde désireuse,
En liberté, moi en prison ;
Encore n'est-ce pas raison
Que seule tu sois bienheureuse.

Le sort doit toujours être égal.
Si j'ai pour toi souffert du mal,
Tu me dois part de ta lumière ;
Mais, franche du mortel lien,
Tu as seule emporté le bien,
Ne me laissant que la misère.

En ton âge le plus gaillard
Tu as seul laissé ton Ronsard,
Dans le ciel trop tôt retournée,

Perdant beauté, grâce et couleur,
Tout ainsi qu'une belle fleur
Qui ne vit qu'une matinée.

En mourant tu m'as su fermer
Si bien tout argument d'aimer
Et toute nouvelle entreprise,
Que rien à mon gré je ne voi,
Et tout cela qui n'est pas toi
Me déplait et je le méprise...

Soit que tu vives près de Dieu
Ou aux Champs-Élysés, adieu,
Adieu cent fois, adieu Marie ;
Jamais Ronsard ne t'oubliera,
Jamais la mort ne déliera
Le nœud dont ta beauté me lie.

COMME on voit sur la branche au mois de mai la rose
En sa belle jeunesse, en sa première fleur,
Rendre le ciel jaloux de sa vive couleur,
Quand l'aube de ses pleurs au point du jour l'arrose :

La grâce dans sa feuille, et l'amour se repose,
Embaumant les jardins et les arbres d'odeur :
Mais battue ou de pluie, ou d'excessive ardeur,
Languissante elle meurt feuille à feuille déclose.

Ainsi en ta première et jeune nouveauté,
Quand la terre et le ciel honoraient ta beauté,
La Parque t'a tuée, et cendre tu reposes.

Pour obsèques reçois mes larmes et mes pleurs,
Ce vase plein de lait, ce panier plein de fleurs,
Afin que vif et mort ton corps ne soit que roses.

CESSE tes pleurs, mon livre ; il n'est pas ordonné
Du destin que, moi vif, tu reçoives la gloire ;
Avant que passé j'aie outre la rive noire,
L'honneur que l'on te doit ne te sera donné.

Quelqu'un, après mille ans, de mes vers étonné,
Voudra dedans mon Loir comme en Permesse boire,
Et, voyant mon pays, à peine voudra croire
Que d'un si petit champ tel poète soit né.

Prends, mon livre, prends cœur : la vertu précieuse
De l'homme, quand il vit, est toujours odieuse.
Après qu'il est absent, chacun le pense un dieu.

La rancœur nuit toujours à ceux qui sont en vie ;
Sur les vertus d'un mort elle n'a plus de lieu,
Et la postérité rend l'honneur sans envie.

SONNETS POUR HÉLÈNE

VOICI le mois d'avril, où naquit la merveille
Qui fait en terre foi de la beauté des cieux,
Le miroir de vertu, le soleil de mes yeux,
Qui vit comme un phénix, au monde sans pareille.

Les œillets et les lis et la rose vermeille
Servirent de berceau ; la Nature et les dieux
La regardèrent naitre en ce mois gracieux ;
Puis Amour la nourrit des douceurs d'une abeille.

Les Muses, Apollon et les Grâces étaient
Tout à l'entour du lit, qui à l'envi jetaient
Des fleurs sur l'angelette. Ah ! ce mois me convie

D'élever un autel, et, suppliant Amour,
Sanctifier d'avril le neuvième jour,
Qui m'est cent fois plus cher que celui de ma vie.

PUISQU'ELLE est toute hiver, toute la même glace,
Toute neige et son cœur tout armé de glaçons,
Qui ne m'aime sinon pour avoir mes chansons,
Pourquoi suis-je si fol que je ne m'en délace ?

De quoi me sert son nom, sa grandeur et sa race,
Que d'honnête servage et de belles prisons ?
Maîtresse, je n'ai pas les cheveux si grisons
Qu'une autre de bon cœur ne prenne votre place.

Amour, qui est enfant, ne cèle vérité ;
Vous n'êtes si superbe, ou si riche en beauté,
Qu'il faille dédaigner un bon cœur qui vous aime.

Rentrer en mon avril désormais je ne puis ;
Aimez-moi, s'il vous plait, grison comme je suis,
Et je vous aimerai quand vous serez de même.

ÔTEZ votre beauté, ôtez votre jeunesse,
Ôtez ces rares dons que vous tenez des cieux,
Ôtez ce docte esprit, ôtez-moi ces beaux yeux,
Cet aller, ce parler digne d'une déesse.

Je ne vous serai plus, d'une importune presse,
Fâcheux comme je suis ; vos dons si précieux
Me font, en les voyant, devenir furieux,
Et par le désespoir l'âme prend hardiesse.

Pour ce, si quelquefois je vous touche la main,
Par courroux votre teint n'en doit devenir blême ;
Je suis fol, ma raison n'obéit plus au frein,

Tant je suis agité d'une fureur extrême ;
Ne prenez, s'il vous plait, mon offense à dédain ;
Mais, douce, pardonnez mes fautes à vous-même.

AFIN qu'à tout jamais de siècle en siècle vive
La parfaite amitié que Ronsard vous portait,
Comme votre beauté la raison lui ôtait,
Comme vous enchainiez sa liberté captive ;

Afin que d'âge en âge à nos neveux arrive
Que toute dans mon sang votre figure était,
Et que rien sinon vous mon cœur ne souhaitait,
Je vous fais un présent de cette sempervive.

Elle vit longuement en sa jeune verdeur ;
Longtemps après la mort je vous ferai revivre,
Tant peut le docte soin d'un gentil serviteur,

Qui veut en vous servant toutes vertus ensuivre.
Vous vivrez et croitrez comme Laure en grandeur,
Au moins tant que vivront les plumes et le livre.

AMOUR, qui as ton règne en ce monde si ample,
Vois ta gloire et la mienne errer en ce jardin ;
Vois comme son bel œil, mon bel astre divin,
Reluit comme une lampe ardente dans un temple.

Vois son corps, des beautés le portrait et l'exemple,
Qui ressemble une aurore au plus beau du matin :

Vois son esprit, seigneur du sort et du destin,
Qui passe la nature en qui Dieu se contemple.

Regarde-la marcher toute pensive à soi,
T'emprisonner de fleurs et triompher de toi ;
Vois naître sous ses pieds les herbes bienheureuses ;

Vois sortir un printemps des rayons de ses yeux ;
Et vois comme à l'envi ses flammes amoureuses
Embellissent la terre et sereinent les cieux.

JE plante en ta faveur cet arbre de Cybèle,
Ce pin, où tes honneurs se liront tous les jours :
J'ai gravé sur le tronc nos noms et nos amours,
Qui croîtront à l'envi de l'écorce nouvelle.

Faunes, qui habitez ma terre paternelle,
Qui menez sur le Loir vos danses et vos tours,
Favorisez la plante et lui donnez secours,
Que l'été ne la brûle et l'hiver ne la gèle.

Pasteur qui conduiras en ce lieu ton troupeau,
Flageolant une églogue en ton tuyau d'aveine,
Attache tous les ans à cet arbre un tableau

Qui témoigne aux passants mes amours et ma peine ;
Puis, l'arrosant de lait et du sang d'un agneau,
Dis : "Ce pin est sacré, c'est la plante d'Hélène."

ADIEU, belle Cassandre, et vous, belle Marie,
Pour qui je fus trois ans en servage à Bourgueil ;
L'une vit, l'autre est morte, et ores de son œil
Le ciel se réjouit, dont la terre est marrie.

Sur mon premier avril, d'une amoureuse envie
J'adorai vos beautés, mais votre fier orgueil
Ne s'amollit jamais pour larmes ni pour deuil,
Tant d'une gauche main la Parque ourdit ma vie.

Maintenant, en automne encore malheureux,
Je vis comme au printemps, de nature amoureux,
Afin que tout mon âge aille au gré de la peine.

Et, ores que je dusse être exempt du harnois,
Mon colonel m'envoie à grands coups de carquois,
Rassiéger Ilion pour conquérir Hélène.

VOUS triomphez de moi, et pour ce je vous donne
Ce lierre qui coule et se glisse à l'entour
Des arbres et des murs, lesquels, tour dessus tour,
Plis dessus plis, il serre, embrasse et environne.

A vous de ce lierre appartient la couronne ;
Je voudrais, comme il fait, et de nuit et de jour,
Me plier contre vous, et, languissant d'amour,
D'un nœud ferme enlacer votre belle colonne.

Ne viendra point le temps que dessous les rameaux
Au matin où l'aurore éveille toutes choses,
En un ciel bien tranquille, au caquet des oiseaux,

Je vous puisse baiser à lèvres demi-closes,
Et vous conter mon mal, et de mes bras jumeaux
Embrasser à souhait votre ivoire et vos roses ?

LAISSE de Pharaon la terre égyptienne,
Terre de servitude, et viens sur le Jourdain ;

Laisse-moi cette cour et tout ce fard mondain,
Ta Circé, ta Sirène et ta magicienne.

Demeure en ta maison pour vivre toute tienne,
Contente-toi de peu : l'âge s'enfuit soudain.
Pour trouver ton repos n'attends point à demain ;
N'attends point que l'hiver sur les cheveux te vienne.

Tu ne vois à la Cour que feintes et soupçons ;
Tu vois tourner une heure en cent mille façons ;
Tu vois la vertu fausse et vraie la malice.

Laisse ces honneurs pleins d'un soin ambitieux ;
Tu ne verras aux champs que nymphes et que dieux,
Je serai ton Orphée, et toi mon Eurydice.

QUAND vous serez bien vieille, au soir à la chandelle,
Assise auprès du feu, dévidant et filant,
Direz chantant mes vers, en vous émerveillant :
Ronsard me célébrait du temps que j'étais belle.

Lors vous n'aurez servante oyant telle nouvelle,
Déjà sous le labeur à demi sommeillant,
Qui au bruit de mon nom ne s'aille réveillant,
Bénissant votre nom de louange immortelle.

Je serai sous la terre, et fantôme sans os
Par les ombres myrteux je prendrai mon repos :
Vous serez au foyer une vieille accroupie,

Regrettant mon amour et votre fier dédain.
Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain :
Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie.

GENIÈVRES hérissés, et vous, houx épineux,
L'un hôte des déserts, et l'autre d'un bocage ;
Lierre, le tapis d'un bel antre sauvage,
Sources qui bouillonnez d'un surgeon sablonneux ;

Pigeons qui vous baisez d'un baiser savoureux,
Tourtres qui lamentez d'un éternel veuvage,
Rossignols ramagers qui d'un plaisant langage
Nuit et jour rechantez vos versets amoureux ;

Vous, à la gorge rouge, étrangère hirondelle,
Si vous voyez aller ma nymphe en ce printemps
Pour cueillir des bouquets par cette herbe nouvelle,

Dites-lui pour néant que sa grâce j'attends,
Et que, pour ne souffrir le mal que j'ai pour elle,
J'ai mieux aimé mourir que languir si longtemps.

VOUS me dites, maîtresse, étant à la fenêtre,
Regardant vers Montmartre et les champs d'alentour :
“ La solitaire vie et le désert séjour
Valent mieux que la Cour ; je voudrais bien y être.

“ A l'heure mon esprit de mes sens serait maître,
En jeûne et oraisons je passerais le jour,
Je défierais les traits et les flammes d'Amour ;
Ce cruel de mon sang ne pourrait se repaître.”

Quand je vous répondis : “ Vous trompez de penser
Qu'un feu ne soit pas feu pour se couvrir de cendre ;
Sus les cloîtres sacrés la flamme on voit passer,

“ Amour dans les déserts comme aux villes s'engendre.
Contre un dieu si puissant, qui les dieux peut forcer,
Jeûnes ni oraisons ne se peuvent défendre.”

QU'IL me soit arraché des tetins de sa mère,
Ce jeune enfant Amour, et qu'il me soit vendu ;
Il ne faut plus qu'il croisse ; il m'a déjà perdu !
Vienne quelque marchand, je le mets à l'enchère.

D'un si mauvais garçon la vente n'est pas chère ;
J'en ferai bon marché. Ah ! j'ai trop attendu.
Mais voyez comme il pleure ! il m'a bien entendu
Apaise-toi, mignon, j'ai passé ma colère,

Je ne te vendrai point ; au contraire, je veux
Pour page t'envoyer à ma maitresse Hélène,
Qui toute te ressemble et d'yeux et de cheveux,

Aussi fine que toi, de malice aussi pleine.
Comme enfants vous croitrez et vous jouerez tous deux;
Quand tu seras plus grand, tu me paieras ma peine.

IL ne faut s'ébahir, disaient ces bons vieillards,
Dessus le mur troyen, voyant passer Hélène,
Si pour telle beauté nous souffrons tant de peine :
Notre mal ne vaut pas un seul de ses regards.

Toutefois il vaut mieux, pour n'irriter point Mars,
La rendre à son époux, afin qu'il la remmène,
Que voir de tant de sang notre campagne pleine,
Notre havre gagné, l'assaut à nos remparts.

Pères, il ne fallait, à qui la force tremble,
Par un mauvais conseil les jeunes retarder ;
Mais, et jeunes et vieux, vous deviez tous ensemble

Pour elle corps et biens et ville hasarder.
Ménélas fut bien sage et Pâris, ce me semble,
L'un de la demander, l'autre de la garder.

AFIN que ton honneur coule parmi la plaine
Autant qu'il monte au ciel engravé dans un pin,
Invoquant tous les dieux et répandant du vin,
Je consacre à ton nom cette belle fontaine.

Pasteurs, que vos troupeaux frisés de blanche laine
Ne paissent à ces bords ; y fleurissent le thym
Et la fleur dont le maître eut si mauvais destin,
Et soit dite à jamais la fontaine d'Hélène.

Le passant en été s'y puisse reposer,
Et, assis dessus l'herbe, à l'ombre composer
Mille chansons d'Hélène, et de moi lui souvienne.

Quiconques en boira, qu'amoureux il devienne,
Et puisse, en la humant, une flamme puiser
Aussi chaude qu'au cœur je sens chaude la mienne.

ODES

A Cassandre

MIGNONNE, allons voir si la rose
Qui ce matin avait déclose
Sa robe de pourpre au soleil
A point perdu cette vesprée
Les plis de sa robe pourprée,
Et son teint au vôtre pareil.

Las ! voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, elle a dessus la place,
Las ! las ! ses beautés laissé choir !
O vraiment marâtre Nature,

Puis qu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir !

Donc, si vous me croyez, mignonne,
Tandis que votre âge fleuronne
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez votre jeunesse :
Comme à cette fleur, la vieillesse
Fera ternir votre beauté.

A la Fontaine Bellerie

O FONTAINE Bellerie,
Belle déesse chérie
De nos nymphes, quand ton eau
Les cache au fond de ta source,
Fuyantes le satyreau
Qui les pourchasse à la course
Jusqu'au bord de ton ruisseau,

Tu es la nymphe éternelle
De ma terre paternelle.
Pour ce, en ce pré verdelet,
Vois ton poète qui t'orne
D'un petit chevreau de lait,
A qui l'une et l'autre corne
Sortent du front nouvelet.

Toujours l'été je repose
Près ton onde, où je compose,
Caché sous tes saules verts,
Je ne sais quoi qui ta gloire
Enverra par l'univers,
Commandant à la mémoire
Que tu vives par mes vers.

L'ardeur de la canicule
Jamais tes rives ne brûle,
Tellement qu'en toutes parts
Ton ombre est épaisse et drue
Aux pasteurs venant des parcs,
Aux bœufs las de la charrue
Et au bestial épars.

Io, tu seras sans cesse
Des fontaines la princesse,
Moi célébrant le conduit
Du rocher percé qui darde
Avec un enroué bruit
L'eau de ta source jasarde,
Qui trépillante se suit.

A la Forêt de Gastine

COUCHÉ sous tes ombrages verts,
 Gastine, je te chante
Autant que les Grecs, par leurs vers,
 La forêt d'Erymanthe :
Car, malin, celer je ne puis
 A la race future
De combien obligé je suis
 A ta belle verdure.
Toi qui, sous l'abri de tes bois,
 Ravi d'esprit m'amuses ;
Toi qui fais qu'à toutes les fois
 Me répondent les Muses ;
Toi par qui de l'importun soin
 Tout franc je me délivre,
Lorsqu'en toi je me perds bien loin,
 Parlant avec un livre,

Tes bocages soient toujours pleins
      D'amoureuses brigades
De satyres et de sylvains,
      La crainte des naïades !
En toi habite désormais
      Des Muses le collége,
Et ton bois ne sente jamais
      La flamme sacrilége !

L'Amour mouillé

Au Sieur Robertet

DU malheur de recevoir
Un étranger sans avoir
De lui quelque connaissance,
Tu as fait expérience,
Ménélas, ayant reçu
Pâris, dont tu fus déçu :
Et moi je la viens de faire,
Las ! qui ai voulu retraire
Tout soudain un étranger
Dans ma chambre et le loger.

Il était minuit, et l'ourse
De son char tournait la course
Entre les mains du bouvier,
Quand le somme vint lier
D'une chaîne sommeillère
Mes yeux clos sous la paupière.

Jà, je dormais en mon lit,
Lorsque j'entr'ouïs le bruit
D'un qui frappait à ma porte,
Et heurtait de telle sorte

Que mon dormir s'en alla.
Je demandai : " Qu'est-ce là
Qui fait à mon huis sa plainte ? "
" Je suis enfant, n'aie crainte,"
Ce me dit-il. Et adonc
Je lui desserre le gond
De ma porte verrouillée.

" J'ai la chemise mouillée,
Qui me trempe jusqu'aux os,
Ce disait, car sur le dos
Toute nuit j'ai eu la pluie ;
Et pour ce je te supplie
De me conduire à ton feu
Pour m'aller sécher un peu."

Lors je pris sa main humide,
Et par pitié je le guide
En ma chambre, et le fis seoir
Au feu qui restait du soir ;
Puis, allumant des chandelles,
Je vis qu'il portait des ailes,
Dans la main un arc turquois,
Et sous l'aisselle un carquois.
Adonc en mon cœur je pense
Qu'il avait grande puissance,
Et qu'il fallait m'apprêter
Pour le faire banqueter.

Cependant il me regarde
D'un œil, de l'autre il prend garde
Si son arc était séché ;
Puis, me voyant empêché
A lui faire bonne chère,
Me tire une flèche amère

Droit en l'œil, et qui de là
Plus bas au cœur dévala,
Et m'y fit telle ouverture
Qu'herbe, drogue ni murmure,
N'y serviraient plus de rien.

Voilà, Robertet, le bien
(Mon Robertet qui embrasses
Les neuf Muses et les Grâces),
Le bien qui m'est advenu
Pour loger un inconnu.

A Joachim du Bellay

ÉCOUTE, du Bellay, ou les Muses ont peur
De l'enfant de Vénus, ou l'aiment de bon cœur,
Et toujours pas à pas accompagnent sa trace ;
Car, si quelqu'un ne veut les Amours dédaigner,
Toutes à qui mieux mieux le viennent enseigner,
Et sa bouche mielleuse emplissent de leur grâce.

Mais au brave qui met les Amours à dédain,
Les dédaignant aussi, l'abandonnent soudain,
Et plus ne lui font part de leur gentille veine :
Mais Clio lui défend de ne se plus trouver
En leur danse, et jamais ne venir abreuver
Sa bouche non amante en leur belle fontaine.

Certes j'en suis témoin, car, quand je veux louer
Quelque homme ou quelque dieu, soudain je sens nouer
La langue à mon palais, et ma gorge se bouche ;
Mais quand je veux d'Amour ou écrire ou parler,
Ma langue se dénoue, et lors je sens couler
Ma chanson d'elle-même aisément en la bouche.

A la Fontaine Bellerie

ÉCOUTE un peu, fontaine vive,
En qui j'ai rebu si souvent,
Couché tout plat dessus ta rive,
Oisif à la fraîcheur du vent,

Quand l'été ménager moissonne
Le sein de Cérès dévêtu,
Et l'aire par compas résonne
Gémissant sous le blé battu.

Ainsi toujours puisses-tu être
En religion à tous ceux
Qui te boiront, ou feront paître
Tes verts rivages à leurs bœufs ;

Ainsi toujours la lune claire
Voie à minuit, au fond d'un val,
Les nymphes près de ton repaire
A mille bonds mener le bal...

A Charles de Pisseleu

D'OÙ vient cela, Pisseleu, que les hommes
De leur nature aiment le changement,
Et qu'on ne voit en ce monde où nous sommes
Un seul qui n'ait un divers jugement ?

L'un, éloigné des foudres de la guerre,
Veut par les champs son âge consumer
A bien pétrir les mottes de sa terre
Pour de Cérès les présents y semer ;

L'autre, au contraire, ardent, aime les armes,
Et ne saurait en un lieu séjourner

Sans bravement attaquer les alarmes,
Bien que jamais ne pense retourner.

Qui le palais, de langue mise en vente,
Fait éclater devant un président,
Et qui, piqué d'avarice suivante,
Franchit la mer de l'Inde à l'occident.

L'un de l'amour adore l'inconstance ;
L'autre, plus sain, ne met l'esprit sinon
Au bien public, aux choses d'importance,
Cherchant par peine un perdurable nom.

L'un suit la cour et les faveurs ensemble,
Si que sa tête au ciel semble toucher ;
L'autre les fuit et est mort, ce lui semble,
S'il voit le roi de son toit approcher.

Le pèlerin à l'ombre se délasse,
Ou d'un sommeil le travail adoucit,
Ou, réveillé, avec la pleine tasse
Des jours d'été la longueur accourcit.

Qui devant l'aube accourt triste à la porte
Du conseiller, et là, faisant maint tour,
Le sac au poing, attend que Monsieur sorte
Pour lui donner humblement le bonjour.

Ici celui de la sage nature
Les faits divers remâche en y pensant,
Et celui-là, par la linéature
Des mains, prédit le malheur menaçant.

L'un, allumant ses vains fourneaux, se fonde
Dessus la pierre incertaine, et combien
Que l'invoqué Mercure ne réponde,
Souffle en deux mois le meilleur de son bien.

L'un grave en bronze, et dans le marbre à force
Veut le labeur de nature imiter ;
Des corps errants l'astrologue s'efforce
Oser par art le chemin limiter.

Mais tels états inconstants de la vie
Ne m'ont point plu, et me suis tellement
Éloigné d'eux que je n'eus onc envie
D'abaisser l'œil pour les voir seulement.

L'honneur sans plus du vert laurier m'agrée ;
Par lui je hais le vulgaire odieux.
Voilà pourquoi Euterpe la sacrée
M'a de mortel fait compagnon des dieux.

La belle m'aime et par ses bois m'amuse,
Me tient, m'embrasse, et, quand je veux sonner,
De m'accorder ses flûtes ne refuse,
Ni de m'apprendre à bien les entonner ;

Car elle m'a de l'eau de ses fontaines
Pour prêtre bien baptisé de sa main,
Me faisant part du haut honneur d'Athènes
Et du savoir de l'antique Romain.

De l'Élection de son Sépulcre.

ANTRES, et vous fontaines,
De ces roches hautaines
Qui tombez contre-bas
D'un glissant pas ;

Et vous forêts, et ondes
Par ces prés vagabondes,
Et vous rives et bois,
Oyez ma voix.

Quand le ciel et mon heure
Jugeront que je meure,
Ravi du beau séjour
Du commun jour,

Je défends qu'on ne rompe
Le marbre pour la pompe
De vouloir mon tombeau
Bâtir plus beau...

Mais bien je veux qu'un arbre
M'ombrage en lieu d'un marbre,
Arbre qui soit couvert
Toujours de vert.

De moi puisse la terre
Engendrer un lierre
M'embrassant en maint tour
Tout à l'entour ;

Et la vigne tortisse
Mon sépulcre embellisse,
Faisant de toutes parts
Un ombre épars.

Là viendront chaque année
A ma fête ordonnée,
Avecques leurs troupeaux,
Les pastoureaux :

Puis, ayant fait l'office
Du dévot sacrifice,
Parlant à l'île ainsi,
Diront ceci :

“ Que tu es renommée
D'être tombeau nommée

D'un de qui l'univers
      Chante les vers,

" Et qui oncque en sa vie
Ne fut brulé d'envie
D'acquérir les honneurs
      Des grands seigneurs,

" Ni n'enseigna l'usage
De l'amoureux breuvage,
Ni l'art des anciens
      Magiciens,

" Mais bien à nos campagnes
Fit voir les Sœurs compagnes
Foulantes l'herbe aux sons
      De ses chansons,

" Car il fit à sa lyre
Si bons accords élire
Qu'il orna de ses chants
      Nous et nos champs !

" La douce manne tombe
A jamais sur sa tombe,
Et l'humeur que produit
      En mai la nuit !

" Tout à l'entour l'emmure
L'herbe et l'eau qui murmure,
L'un toujours verdoyant,
      L'autre ondoyant !

" Et nous, ayant mémoire
Du renom de sa gloire,
Lui ferons, comme à Pan,
      Honneur chaque an."

Ainsi dira la troupe,
Versant de mainte coupe
Le sang d'un agnelet,
Avec du lait,

Dessus moi, qui à l'heure
Serai par la demeure
Où les heureux esprits
Ont leur pourpris.

La grêle ni la neige
N'ont tels lieux pour leur siège,
Ni la foudre oncques là
Ne dévala.

Mais bien constante y dure
L'immortelle verdure,
Et constant en tout temps
Le beau printemps.

Et Zéphire y haleine
Les myrtes et la plaine
Qui porte les couleurs
De mille fleurs.

Le soin qui sollicite
Les rois ne les incite
Le monde ruiner
Pour dominer,

Mais comme frères vivent,
Et, morts, encore suivent
Les métiers qu'ils avaient
Quand ils vivaient.

Là, là j'oirai d'Alcée
La lyre courroucée,

Et Sapho, qui sur tous
Sonne plus doux.

Combien ceux qui entendent
Les odes qu'ils répandent
Se doivent réjouir
De les ouïr !...

La seule lyre douce
L'ennui des cœurs repousse,
Et va l'esprit flattant
De l'écoutant.

MA douce jouvence est passée,
Ma première force est cassée,
J'ai la dent noire et le chef blanc ;
Mes nerfs sont dissous, et mes veines,
Tant j'ai le corps froid, ne sont pleines
Que d'une eau rousse en lieu de sang.

Adieu, ma lyre ; adieu, fillettes,
Jadis mes douces amourettes,
Adieu, je sens venir ma fin ;
Nul passe-temps de ma jeunesse
Ne m'accompagne en la vieillesse,
Que le feu, le lit et le vin.

J'ai la tête toute étourdie
De trop d'ans et de maladie ;
De tous côtés le soin me mord,
Et soit que j'aille ou que je tarde,
Toujours après moi je regarde
Si je verrai venir la mort,

Qui doit, ce me semble, à toute heure
Me mener là-bas, où demeure

Je ne sais quel Pluton, qui tient
Ouvert à tous venants un antre,
Où bien facilement on entre,
Mais d'où jamais on ne revient.

LES épis sont à Cérès,
Aux chèvre-pieds les forêts,
A Chlore l'herbe nouvelle,
A Phébus le vert laurier,
A Minerve l'olivier,
Et le beau pin à Cybèle ;

Aux Zéphires le doux bruit,
A Pomone le doux fruit,
L'onde aux Nymphes est sacrée,
A Flore les belles fleurs ;
Mais les soucis et les pleurs
Sont sacrés à Cythérée.

LE petit enfant Amour
Cueillait des fleurs à l'entour
D'une ruche, où les avettes
Font leurs petites logettes.

Comme il les allait cueillant,
Une avette sommeillant
Dans le fond d'une fleurette,
Lui piqua la main tendrette.

Si tôt que piqué se vit,
Ah ! je suis perdu, ce dit ;
Et, s'en-courant vers sa mère,
Lui montra sa plaie amère :

"Ma mère, voyez ma main,"
Ce disait Amour tout plein
De pleurs, "voyez quelle enflure
M'a fait une égratignure !"

Alors Vénus se sourit,
Et en le baisant le prit,
Puis sa main lui a soufflée
Pour guérir sa plaie enflée.

Qui t'a, dis-moi, faux garçon,
Blessé de telle façon ?
Sont-ce mes Grâces riantes,
De leurs aiguilles poignantes ?

Nenni, c'est un serpenteau,
Qui vole au printemps nouveau
Avecques deux ailerettes
Çà et là sur les fleurettes.

Ah ! vraiment je le connois,
Dit Vénus ; les villageois
De la montagne d'Hymette
Le surnomment Mélissette.

Si doncques un animal
Si petit fait tant de mal,
Quand son haleine époinçonne
La main de quelque personne,

Combien fais-tu de douleurs
Au prix de lui, dans les cœurs
De ceux contre qui tu jettes
Tes homicides sagettes ?

A sa Guitare

MA guitare, je te chante,
Par qui seule je déçois,
Je déçois, je romps, j'enchante
Les amours que je reçois.

Nulle chose, tant soit douce,
Ne te saurait égaler,
Toi qui mes ennuis repousse
Sitôt qu'ils t'oyent parler.

Au son de ton harmonie
Je refraîchis ma chaleur,
Ardente en flamme infinie,
Naissant d'infini malheur.

Plus chèrement je te garde
Que je ne garde mes yeux,
Et ton fût que je regarde
Peint dessus en mille lieux,

Où le nom de ma déesse
En maint amoureux lien,
En maints lacs d'amour, se laisse
Joindre en chiffre avec le mien...

Tu es des dames pensives
L'instrument approprié,
Et des jeunesses lascives
Pour les amours dédié.

Les amours, c'est ton office,
Non pas les assauts cruels,
Mais le joyeux exercice
De soupirs continuels.

Encore qu'au temps d'Horace
Les armes de tous côtés
Sonnassent par la menace
Des Cantabres indomptés,

Et que le Romain empire
Foulé des Parthes fut tant,
Si n'a t'il point à sa lyre
Bellone accordé pourtant,

Mais bien Vénus la riante,
Ou son fils plein de rigueur,
Ou bien Lalagé fuyante
Devant avecques son cœur.

Quand sur toi je chanteroie
D'Hector les combats divers,
Et ce qui fut fait à Troie
Par les Grecs en dix hivers,

Cela ne peut satisfaire
A l'amour qui tant me mord :
Que peut Hector pour moi faire ?
Que peut Ajax, qui est mort ?

Mieux vaut donc de ma maîtresse
Chanter les beautés, afin
Qu'à la douleur qui me presse
Daigne mettre heureuse fin ;

Ces yeux autour desquels semble
Qu'amour vole, ou que dedans
Il se cache, ou qu'il assemble
Cent traits pour les regardants.

Chantons donc sa chevelure,
De laquelle Amour vainqueur

Noua mille rets, à l'heure
Qu'il m'encordela le cœur,

Et son sein, rose naïve,
Qui va et vient tout ainsi
Que font deux flots à leur rive
Poussés d'un vent adouci.

DIEU vous gard', messagers fidèles
Du printemps, gentes hirondelles,
Huppes, coucous, rossignolets,
Tourtres, et vous oiseaux sauvages,
Qui de cent sortes de ramages
Animez les bois verdelets.

Dieu vous gard', belles pâquerettes,
Belles roses, belles fleurettes,
Et vous boutons jadis connus
Du sang d'Ajax et de Narcisse ;
Et vous thym, anis et mélisse,
Vous soyez les bien revenus.

Dieu vous gard', troupe diaprée
De papillons, qui par la prée
Les douces herbes suçotez ;
Et vous, nouvel essaim d'abeilles,
Qui les fleurs jaunes et vermeilles
De votre bouche baisotez.

Cent mille fois je resalue
Votre belle et douce venue ;
O que j'aime cette saison
Et ce doux caquet des rivages,
Au prix des vents et des orages
Qui m'enfermaient en la maison !...

BEL aubépin verdissant,
Fleurissant,
Le long de ce beau rivage,
Tu es vêtu jusqu'au bas
Des longs bras
D'une lambruche sauvage.

Deux camps de rouges fourmis
Se sont mis
En garnison sous ta souche ;
Dans les pertuis de ton tronc,
Tout du long,
Les avettes ont leur couche.

Le gentil rossignolet,
Nouvelet,
Avecques sa bien-aimée,
Pour ses amours alléger
Vient loger
Tous les ans en ta ramée.

Sur ta cime il fait son nid,
Bien garni
De laine et de fine soie,
Où ses petits écloront,
Qui seront
Des mes mains la douce proie.

Or vis, gentil aubépin,
Vis sans fin,
Vis sans que jamais tonnerre,
Ou la cognée, ou les vents,
Ou les temps,
Te puissent ruer par terre.

A Remy Belleau

DU grand Turc je n'ai souci
Ni du grand sultan aussi ;
L'or ne maîtrise ma vie,
Aux rois je ne porte envie ;
Je n'ai souci que d'aimer
Moi-même, et me parfumer
D'odeurs, et qu'une couronne
De fleurs le chef m'environne,
Je suis, mon Belleau, celui
Qui veut vivre ce jourd'hui :
Qui, bons dieux ! saurait connaître
Si un lendemain doit être ?

Vulcain, en faveur de moi,
Je te pri', dépêche-toi
De me tourner une tasse,
Qui de profondeur surpasse
Celle du vieillard Nestor ;
Je ne veux qu'elle soit d'or,
Sans plus fais-la-moi de chêne,
Ou de lierre ou de frêne.

Ne me grave point dedans
Ces grands panaches pendants,
Plastrons, morions, ni armes :
Qu'ai-je souci des alarmes,
Des assauts ni des combats ?
Aussi ne m'y grave pas
Ni le soleil ni la lune,
Ni le jour ni la nuit brune,
Ni les astres radieux :
Eh ! quel soin ai-je des cieux,

De leurs Ours, de leur Charrette,
D'Orion, ni de Boëte ?

Mais peins-moi, je te suppli,
D'une treille le repli
Non encore vendangée ;
Peins une vigne chargée
De grappes et de raisins ;
Peins-y des fouleurs de vins ;
Peins-y Vénus et Cassandre
Laisse de Bacchus épandre
Le lierre tout autour ;
Peins-y la Grâce et l'Amour,
Le nez et la rouge trogne
D'un Silène ou d'un ivrogne.

LES Muses lièrent un jour
De chaînes de roses Amour,
Et, pour le garder, le donnèrent
Aux Grâces et à la Beauté,
Qui, voyant sa déloyauté,
Sur Parnasse l'emprisonnèrent.

Sitôt que Vénus l'entendit,
Son beau ceston elle vendit
A Vulcain pour la délivrance
De son enfant, et tout soudain,
Ayant l'argent dedans la main,
Fit aux Muses la révérence :

“ Muses, déesses des chansons,
Quand il faudrait quatre rançons
Pour mon enfant, je les apporte ;
Délivrez mon fils prisonnier.”

Mais les Muses l'ont fait lier
D'une chaîne encore plus forte.

Courage donques, amoureux,
Vous ne serez plus langoureux :
Amour est au bout de ses ruses ;
Plus n'oserait ce faux garçon
Vous refuser quelque chanson,
Puis qu'il est prisonnier des Muses.

VERSONS ces roses en ce vin,
En ce bon vin versons ces roses,
Et buvons l'un à l'autre, afin
Qu'au cœur nos tristesses encloses
Prennent en buvant quelque fin.

La belle rose du printemps,
Aubert, admoneste les hommes
Passer joyeusement le temps,
Et pendant que jeunes nous sommes
Ébattre la fleur de nos ans.

Car ainsi qu'elle défleurit
A bas en une matinée,
Ainsi notre âge se flétrit,
Las ! et en moins d'une journée
Le printemps d'un homme périt.

Ne vis-tu pas hier Brinon
Parlant et faisant bonne chère,
Lequel aujourd'hui n'est sinon
Qu'un peu de poudre en une bière,
Qui de lui n'a rien que le nom ?

Nul ne dérobe son trépas,
Caron serre tout en sa nasse,

Rois et pauvres tombent là-bas ;
Mais cependant le temps se passe,
Rose, et je ne te chante pas.

La rose est l'honneur d'un pourpris.
La rose est des fleurs la plus belle,
Et dessus toutes a le prix :
C'est pour cela que je l'appelle
La violette de Cypris.

La rose est le bouquet d'Amour,
La rose est le jeu des Charites,
La rose blanchit tout autour
Au matin de perles petites
Qu'elle emprunte du point du jour.

La rose est le parfum des dieux,
La rose est l'honneur des pucelles,
Qui leur sein beaucoup aiment mieux
Enrichir de roses nouvelles
Que d'un or tant soit précieux.

Est-il rien sans elle de beau ?
La rose embellit toutes choses,
Vénus a de roses la peau,
Et l'Aurore a les doigts de roses,
Et le front le soleil nouveau.

Les nymphes de rose ont le sein,
Les coudes, les flancs et les hanches ;
Hébé de roses a la main
Et les Charites, tant soient blanches,
Ont le front de roses tout plein.

Que le mien en soit couronné,
Ce m'est un laurier de victoire :
Sus, appelons le deux-fois né,

Le bon père, et le faisons boire
De cent roses environné.

Bacchus, épris de la beauté
Des roses aux feuilles vermeilles,
Sans elles n'a jamais été,
Quand en chemise sous les treilles
Il boit au plus chaud de l'été.

SUR toute fleurette déclose
J'aime la senteur de la rose
Et l'odeur de la belle fleur
Qui de sa première couleur
Pare la terre, quand la glace
Et l'hiver au soleil font place.

Les autres boutons vermeillets,
La giroflée et les œillets,
Et le bel émail qui varie
L'honneur gemmé d'une prairie
En milles lustres s'éclatant,
Ensemble ne me plaisent tant
Que fait la rose pourperette
Et de Mars la blanche fleurette.

Que puis-je, pour le passe-temps
Que vous me donnez au printemps,
Prier, pour vous deux, autre chose
Sinon que toi, pourprine rose,
Puisses toujours avoir le sein
En mai de rosée tout plein,
Et que jamais le chaud qui dure
En juin ne te fasse laidure ?

Ni à toi, fleurette de Mars,
Jamais l'hiver, lorsque tu pars

Hors de la terre, ne te fasse
Pencher morte dessus la place ;
Mais toujours, malgré la froideur,
Puisses-tu de ta suave odeur
Nous annoncer que l'an se vire
Plus doux vers nous, et que Zéphire
Après le tour du fâcheux temps
Nous ramène le beau printemps !

NOUS ne tenons en notre main
Le temps futur du lendemain ;
La vie n'a point d'assurance,
Et, pendant que nous désirons
La faveur des rois, nous mourons
Au milieu de notre espérance.

L'homme, après son dernier trépas,
Plus ne boit ni mange là-bas,
Et sa grange, qu'il a laissée
Pleine de blé devant sa fin,
Et sa cave pleine de vin,
Ne lui viennent plus en pensée.

Hé ! quel gain apporte l'émoi ?
Va, Corydon, apprête-moi
Un lit de roses épanchées.
Il me plait, pour me défâcher,
A la renverse me coucher
Entre les pots et les jonchées.

Fais-moi venir Daurat ici ;
Fais-y venir Jodelle aussi,
Et toute la musine troupe.
Depuis le soir jusqu'au matin

Je veux leur donner un festin
Et cent fois leur tendre la coupe.

Verse donc et reverse encor
Dedans cette grand'coupe d'or :
Je vais boire à Henry Estienne,
Qui des enfers nous a rendu
Du vieil Anacréon perdu
La douce lyre té'ienne.

A toi, gentil Anacréon,
Doit son plaisir le biberon ;
Et Bacchus te doit ses bouteilles,
Amour son compagnon te doit,
Vénus et Silène, qui boit
L'été dessous l'ombre des treilles.

LA belle Vénus un jour
M'amena son fils Amour ;
En l'amenant me vint dire :
« Écoute, mon cher Ronsard,
Enseigne à mon enfant l'art
De bien jouer de la lyre."

Incontinent je le pris,
Et soigneux je lui appris
Comme Mercure eut la peine
De premier la façonner,
Et de premier en sonner
Dessus le mont de Cyllène ;

Comme Minerve inventa
Le hautbois, qu'elle jeta
Dedans l'eau toute marrie ;
Comme Pan le chalumeau

Qu'il pertuisa du roseau
Formé du corps de s'amie.

Ainsi, pauvre que j'étais,
Tout mon art je recordais
A cet enfant pour l'apprendre ;
Mais lui, comme un faux garçon,
Se moquait de ma chanson,
Et ne la voulait entendre.

" Pauvre sot, ce me dit-il
Tu te penses bien subtil !
Mais tu as la tête folle
D'oser t'égaler à moi,
Qui jeune en sais plus que toi,
Ni que ceux de ton école."

Et alors il me sourit,
Et en me flattant m'apprit
Tous les œuvres de sa mère,
Et comme pour trop aimer
Il avait fait transformer
En cent figures son père.

Il me dit tous ses attraits,
Tous ses jeux, et de quels traits
Il blesse les fantaisies
Et des hommes et des dieux,
Tous ses tourments gracieux,
Et toutes ses jalousies.

Et me les disant, alors
J'oubliai tous les accords
De ma lyre dédaignée,
Pour retenir en leur lieu
L'autre chanson que ce dieu
M'avait par cœur enseignée.

ODES

A l'Alouette

T'OSERAIT bien quelque poète
Nier des vers, douce alouette ?
Quant à moi, je ne l'oserois.
Je veux célébrer ton ramage
Sur tous oiseaux qui sont en cage
Et sur tous ceux qui sont aux bois.

Qu'il te fait bon ouïr à l'heure
Que le bouvier les champs labeure
Quand la terre le printemps sent,
Qui plus de ta chanson est gaie,
Que courroucée de la plaie
Du soc qui l'estomac lui fend !

Sitôt que tu es arrosée
Au point du jour de la rosée,
Tu fais en l'air mille discours ;
En l'air des ailes tu frétilles,
Et pendue au ciel tu babilles
Et contes au vent tes amours.

Puis du ciel tu te laisses fondre
Dans un sillon vert, soit pour pondre,
Soit pour éclore ou pour couver,
Soit pour apporter la becquée
A tes petits, ou d'une achée,
Ou d'une chenille, ou d'un ver.

Lors moi, couché dessus l'herbette,
D'une part j'ois ta chansonnette ;
De l'autre, sur du pouliot,
A l'abri de quelque fougère,
J'écoute la jeune bergère
Que dégoise son lerelot,

Lors je dis : “ Tu es bienheureuse,
Gentille alouette amoureuse,
Qui n’as peur ni souci de rien.
Qui jamais au cœur n’as sentie
Les dédains d’une fière amie,
Ni le soin d’amasser du bien ;

Ou si quelque souci te touche,
C’est, lorsque le soleil se couche,
De dormir et de réveiller
De tes chansons, avec l’aurore,
Et bergers et passants encore
Pour les envoyer travailler.”

Mais je vis toujours en tristesse
Pour les fiertés d’une maîtresse
Qui paie ma foi de travaux
Et d’une plaisante mensonge,
Mensonge qui toujours allonge
La longue trame de mes maux.

LES HYMNES

Hymne de l’Automne

A Claude de l’Aubespine

Dédicace

LE jour que je fus né, Apollon, qui préside
Aux Muses, me servit en ce monde de guide,
M’anima d’un esprit subtil et vigoureux,
Et me fit de science et d’honneur amoureux.

En lieu des grands trésors et des richesses vaines,
Qui aveuglent les yeux des personnes humaines,
Me donna pour partage une fureur d'esprit,
Et l'art de bien coucher ma verve par écrit.
Il me haussa le cœur, haussa la fantaisie,
M'inspirant dedans l'âme un don de poésie,
Que Dieu n'a concédé qu'à l'esprit agité
Des poignants aiguillons de sa Divinité.
Quand l'homme en est touché, il devient un prophète,
Il prédit toute chose avant qu'elle soit faite,
Il connaît la nature et les secrets des cieux,
Et d'un esprit bouillant s'élève entre les Dieux.
Il connaît la vertu des herbes et des pierres,
Il enferme les vents, il charme les tonnerres ;
Sciences que le peuple admire, et ne sait pas
Que Dieu les va donnant aux hommes d'ici-bas,
Quand ils ont de l'humain les âmes séparées,
Et qu'à telle fureur elles sont préparées
Par oraison, par jeûne, et pénitence aussi,
Dont aujourd'hui le monde a bien peu de souci.
Car Dieu ne communique aux hommes ses mystères,
S'ils ne sont vertueux, dévots et solitaires,
Éloignés des tyrans, et des peuples qui ont
La malice en la main et l'impudence au front,
Brûlés d'ambition et tourmentés d'envie,
Qui leur sert de bourreau tout le temps de leur vie.
Je n'avais pas quinze ans que les monts et les bois
Et les eaux me plaisaient plus que la cour des Rois,
Et les noires forêts épaisses de ramées,
Et du bec des oiseaux les roches entamées ;
Une vallée, un antre en horreur obscurci,
Un désert effroyable était tout mon souci ;
Afin de voir au soir les Nymphes et les Fées
Danser dessous la lune en cotte par les prées

(Fantastique d'esprit), et de voir les Sylvains
Être boucs par les pieds et hommes par les mains,
Et porter sur le front des cornes en la sorte
Qu'un petit agnelet de quatre mois les porte.
  J'allais après la danse, et craintif je pressais
Mes pas dedans le trac des Nymphes, et pensais
Que pour mettre mon pied en leur trace poudreuse
J'aurais incontinent l'âme plus généreuse ;
Ainsi que l'Ascréan qui gravement sonna
Quand l'une des neuf Sœurs du laurier lui donna.
  Or je ne fus trompé de ma jeune entreprise ;
Car la gentille Euterpe ayant ma dextre prise,
Pour m'ôter le mortel par neuf fois me lava
De l'eau d'une fontaine où peu de monde va,
Me charma par neuf fois, puis d'une bouche enflée,
(Ayant dessus mon chef son haleine soufflée)
Me hérissa le poil de crainte et de fureur,
Et me remplit le cœur d'ingénieuse erreur,
En me disant ainsi : " Puisque tu veux nous suivre,
Heureux après la mort nous te ferons revivre
Par longue renommée, et ton los ennobli
Accablé du tombeau n'ira point en oubli.
  " Tu seras du vulgaire appelé frénétique,
Insensé, furieux, farouche, fantastique,
Maussade, mal-plaisant ; car le peuple médit
De celui qui de mœurs aux siennes contredit.
  " Mais courage, Ronsard, les plus doctes poètes,
Les sibylles, devins, augures et prophètes,
Hués, sifflés, moqués des peuples ont été ;
Et toutefois, Ronsard, ils disaient vérité.
  " N'espère d'amasser de grands biens en ce monde.
Une forêt, un pré, une montagne, une onde
Sera ton héritage, et seras plus heureux
Que ceux qui vont cachant tant de trésors chez eux.

Tu n'auras point de peur qu'un Roi de sa tempête
Te vienne en moins d'un jour écarbouiller la tête,
Ou confisquer tes biens ; mais tout paisible et coi
Tu vivras dans les bois pour la Muse et pour toi."
Ainsi disait la Nymphe, et de là je vins être
Disciple de Daurat, qui longtemps fut mon maitre...
J'appris en son école à immortaliser
Les hommes que je veux célébrer et priser,
Leur donnant de mes biens, ainsi que je te donne
Pour présent immortel l'hymne de cet Automne...

Hymne de la Mort

A Louis des Masures

MASURES, désormais on ne peut inventer
Un argument nouveau qui soit bon à chanter,
Ou haut sur la trompette, ou bas dessus la lyre ;
Aux anciens la Muse a tout permis de dire,
Tellement qu'il ne reste à nous autres derniers
Sinon le désespoir de suivre les premiers,
Et béant après eux reconnaitre leur trace
Faite au chemin frayé qui conduit sur Parnasse..
Moi donc, Masures cher, qui de longtemps sais bien
Qu'au sommet de Parnasse on ne trouve plus rien
Pour étancher la soif d'une gorge altérée,
Je veux aller chercher quelque source sacrée
D'un ruisseau non touché, qui murmurant s'enfuit
Dedans un beau verger loin de gens et de bruit ;
Source que le soleil n'aura jamais connue,
Que les oiseaux du ciel de leur bouche cornue
N'auront jamais souillée, et où les pastoureaux
N'auront jamais conduit les pieds de leurs taureaux.

Je boirai tout mon soûl de cette onde pucelle,
Et puis je chanterai quelque chanson nouvelle,
Dont les accords seront peut-être si très-doux,
Que les siècles voudront les redire après nous ;
Et, suivant ce conseil, à nul des vieux antiques,
Larron, je ne devrai mes chansons poétiques ;
Car il me plaît pour toi de faire ici ramer
Mes propres avirons dessus ma propre mer,
Et de voler au ciel par une voie étrange,
Te chantant de la Mort la non-dite louange.
  C'est une grand' Déesse, et qui mérite bien
Mes vers, puis qu'elle fait aux hommes tant de bien.
Quand elle ne ferait que nous ôter des peines,
Et hors de tant de maux dont nos vies sont pleines,
Sans nous rejoindre à Dieu le souverain Seigneur,
Encore elle nous fait trop de bien et d'honneur,
Et la devons nommer notre mère amiable.
  Où est l'homme ici-bas, s'il n'est bien misérable
Et lourd d'entendement, qui ne veuille être hors
De l'humaine prison de ce terrestre corps ?
  Ainsi qu'un prisonnier qui jour et nuit endure
Les manicles aux mains, aux pieds la chaine dure,
Se doit bien réjouir à l'heure qu'il se voit
Délivré de prison ; ainsi l'homme se doit
Réjouir grandement, quand la Mort lui délie
Le lien qui serrait sa misérable vie,
Pour vivre en liberté ; car on ne saurait voir
Rien de né qui ne soit par naturel devoir
Esclave de labeur ; non seulement nous, hommes,
Qui vrais enfants de peine et de misères sommes,
Mais le soleil, la lune et les astres des cieux
Font avecques travail leur tour laborieux ;
La mer avec travail deux fois le jour chemine ;
La terre tout ainsi qu'une femme en gésine,

Qui avecque douleur met au jour ses enfants,
Ses fruits avec travail nous produit tous les ans ;
Ainsi Dieu l'a voulu, afin que seul il vive
Affranchi du labeur qui la race chétive
Des humains va rongeant de soucis langoureux.
  Pour ce, l'homme est bien sot, plutôt bien malheureux,
Qui a peur de mourir, et mêmement à l'heure
Qu'il ne peut résister que soudain il ne meure.
  Se moquerait-on pas de quelque combattant,
Qui dans le camp entré s'irait épouvantant,
Ayant, sans coup ruer, le cœur plus froid que glace,
Voyant tant seulement de l'ennemi la face ?
Puisque l'on est contraint sur la mer voyager,
Est-ce pas le meilleur, après maint grand danger,
Retourner en sa terre et revoir son rivage ?
Puis qu'on est résolu d'accomplir un voyage,
Est-ce pas le meilleur de bientôt mettre à fin,
Pour regagner l'hôtel, la longueur du chemin ?...
  Que ta puissance, ô Mort, est grande et admirable !
Rien au monde par toi ne se dit perdurable ;
Mais tout ainsi que l'onde, à val des ruisseaux, fuit
Le pressant coulement de l'autre qui la suit ;
Ainsi le temps se coule, et le présent fait place
Au futur importun qui les talons lui trace.
Ce qui fut, se refait ; tout coule comme une eau,
Et rien dessous le ciel ne se voit de nouveau ;
Mais la forme se change en une autre nouvelle,
Et ce changement-là, vivre, au monde s'appelle,
Et mourir, quand la forme en une autre s'en-va ;
Ainsi avec Vénus la Nature trouva
Moyen de ranimer par longs et divers changes,
La matière restant, tout cela que tu manges ;
Mais notre âme immortelle est toujours en un lieu,

Au change non sujette, assise auprès de Dieu,
Citoyenne à jamais de la ville éthérée,
Qu'elle avait si longtemps en ce corps désirée.
Je te salue, heureuse et profitable Mort,
Des extrêmes douleurs médecin et confort !
Quand mon heure viendra, Déesse, je te prie
Ne me laisse longtemps languir en maladie,
Tourmenté dans un lit ; mais puisqu'il faut mourir,
Donne-moi que soudain je te puisse encourir,
Ou pour l'honneur de Dieu, ou pour servir mon Prince,
Navré, poitrine ouverte, au bord de ma province !

POÈMES DIVERS

Dédicace des Amours diverses

A Nicolas de Neufville

JA du prochain hiver je prévois la tempête,
Jà cinquante et six ans ont neigé sur ma tête,
Il est temps de laisser les vers et les amours
Et de prendre congé du plus beau de mes jours.
J'ai vécu, Villeroy, si bien que nulle envie
En partant je ne porte aux plaisirs de la vie ;
Je les ai tous goûtés, et me les suis permis
Autant que la raison me les rendait amis,
Sur l'échafaud mondain, jouant mon personnage
D'un habit convenable aux temps et à mon âge.
J'ai vu lever le jour, j'ai vu lever le soir ;
J'ai vu grêler, tonner, éclairer et pleuvoir ;
J'ai vu peuples et rois, et depuis vingt années

J'ai vu presque la France au bout de ses journées ;
J'ai vu guerres, débats, tantôt trêves et paix,
Tantôt accords promis, redéfaits et refaits,
Puis défaits et refaits ; j'ai vu que sous la lune
Tout n'était que hasard et pendait de Fortune.
Pour néant la prudence est guide des humains :
L'invincible destin lui enchaine les mains,
La tenant prisonnière, et tout ce qu'on propose
Sagement, la Fortune autrement en dispose.
  Je m'en vais soûl du monde ainsi qu'un convié
S'en va soûl du banquet de quelque marié,
Ou du festin d'un roi, sans renfrogner sa face
Si un autre après lui se saisit de sa place.
J'ai couru mon flambeau sans me donner émoi,
Le baillant à quelqu'un s'il recourt après moi...
  Or, comme un endetté de qui proche est le terme
De payer à son maître ou l'usure ou la ferme,
Et, n'ayant ni argent ni biens pour secourir
Sa misère au besoin, désire de mourir ;
Ainsi, ton obligé, ne pouvant satisfaire
Aux biens que je te dois, le jour ne me peut plaire ;
Presque à regret je vis et à regret je voi
Les rayons du soleil s'étendre dessus moi.
Pour ce je porte en l'âme une amère tristesse
De quoi mon pied s'avance aux faubourgs de vieillesse,
Et vois, quelque moyen que je puisse essayer,
Qu'il faut que je déloge avant que te payer,
S'il ne te plait d'ouvrir le ressort de mon coffre,
Et prendre ce papier que pour acquit je t'offre,
Et ma plume qui peut, écrivant vérité,
Témoigner ta louange à la postérité.
  Reçois donc mon présent, s'il te plaît, et le garde
En ta belle maison de Conflans, qui regarde
Paris, séjour des rois, dont le front spacieux

Ne voit rien de pareil sous la voûte des cieux ;
Attendant qu'Apollon m'échauffe le courage
De chanter tes jardins, ton clos et ton bocage,
Ton bel air, ta rivière et les champs d'alentour,
Qui sont toute l'année échauffés d'un beau jour ;
Ta forêt d'orangers, dont la perruque verte
De cheveux éternels en tout temps est couverte,
Et toujours son fruit d'or de ses feuilles défend
Comme une mère fait de ses bras son enfant.
  Prends ce livre pour gage et lui fais, je te prie,
Ouvrir en ma faveur ta belle librairie,
Où logent sans parler tant d'hôtes étrangers :
Car il sent aussi bon que font tes orangers.

Sonnets pour Astrée

A MON retour (hé ! je m'en désespère)
Tu m'as reçu d'un baiser tout glacé,
Froid, sans saveur, baiser d'un trépassé,
Tel que Diane en donnait à son frère,

Tel qu'une fille en donne à sa grand'mère,
La fiancée en donne au fiancé,
Ni savoureux, ni moiteux, ni pressé.
Et quoi ! ma lèvre est-elle si amère ?

Ha ! tu devrais imiter les pigeons,
Qui bec à bec de baisers doux et longs
Se font l'amour sur le haut d'une souche.

Je te suppli' ! maîtresse, désormais,
Ou baise-moi la saveur en la bouche,
Ou bien du tout ne me baise jamais.

POUR retenir un amant en servage
Il faut aimer, et non dissimuler ;
De même flamme amoureuse brûler,
Et que le cœur soit pareil au langage :

Toujours un ris, toujours un bon visage,
Toujours s'écrire et s'entre-consoler ;
Ou qui ne peut écrire ni parler
A tout le moins s'entre-voir par message.

Il faut avoir de l'ami le portrait,
Cent fois le jour en rebaiser le trait ;
Que d'un plaisir deux âmes soient guidées,

Deux corps en un rejoints en leur moitié.
Voilà les points qui gardent l'amitié,
Et non pas vous, qui n'aimez qu'en idées.

Chanson

PLUS étroit que la vigne à l'ormeau se marie
De bras souplement forts,
Du lien de tes mains, maitresse, je te prie,
Enlace-moi le corps,
Et, feignant de dormir, d'une mignarde face,
Sur mon front, penche-toi ;
Inspire, en me baisant ton haleine et ta grâce
Et ton cœur dedans moi ;
Puis, appuyant ton sein sur le mien, qui se pâme,
Pour mon mal apaiser,
Serre plus fort mon col et me redonne l'âme
Par l'esprit d'un baiser.
Si tu me fais ce bien, par tes yeux je te jure,
Serment qui m'est si cher,

Que de tes bras aimés jamais nulle aventure
Ne pourra m'arracher :
Mais, souffrant doucement le joug de ton empire,
Tant soit-il rigoureux,
Dans les Champs Elysés une même navire
Nous passera tous deux.
Là, morts de trop aimer, sous les branches myrtines,
Nous verrons tous les jours
Les héros près de nous avec les héroïnes
Ne parler que d'amours.
Tantôt nous danserons par les fleurs des rivages
Sous maints accords divers,
Tantôt, lassés du bal, irons sous les ombrages
Des lauriers toujours verts,
Où le mollet Zéphire en haletant secoue
De soupirs printaniers
Ores les orangers, ores, mignard, se joue
Parmi les citronniers.
Là du plaisant avril la saison immortelle
Sans échange le suit,
La terre sans labeur, de sa grasse mamelle,
Toute chose y produit.
D'en bas la troupe sainte autrefois amoureuse,
Nous honorant sur tous,
Viendra nous saluer, s'estimant bienheureuse
De s'accointer de nous ;
Puis, nous faisant asseoir dessus l'herbe fleurie
De toutes au milieu,
Nulle, et fût-ce Procris, ne sera point marrie
De nous quitter son lieu :
Ni celle qu'un taureau sous une peau menteuse
Emporta par la mer ;
Ni celle qu'Apollon vit, vierge dépiteuse,
En laurier se former ;

Ni celles qui s'en vont toutes tristes ensemble,
Artémise et Didon ;
Ni cette belle Grecque à qui ta beauté semble,
Comme tu fais de nom.

JE vous envoie un bouquet que ma main
Vient de trier de ces fleurs épanies ;
Qui ne les eût à ce vêpre cueillies,
Chutes à terre elles fussent demain.

Cela vous soit un exemple certain
Que vos beautés bien qu'elles soient fleuries,
En peu de temps seront toutes flétries,
Et, comme fleurs, périront tout soudain.

Le temps s'en va, le temps s'en va, ma dame ;
Las ! le temps non, mais nous nous en allons,
Et tôt serons étendus sous la lame.

Et des amours desquelles nous parlons,
Quand serons morts, n'en sera plus nouvelle.
Pour ce aimez-moi cependant qu'êtes belle.

Élégie

NOUS vivons, mon Belleau, une vie sans vie ;
Nous autres qui vivons, nous servons à l'envie,
Nous servons aux faveurs, et jamais nous n'avons
Un seul repos d'esprit tandis que nous vivons.
De tous les animaux qui vivent sur la terre
L'homme est le plus chétif ; car il se fait la guerre
Lui-mêmes à lui-même, et n'a dans son cerveau
Autre plus grand désir que d'être son bourreau.

Regarde, je te pri', le bœuf qui d'un col morne
Traîne pour nous nourrir le joug dessus la corne :
Bien qu'il soit sans raison, gros et lourd animal,
Jamais il n'est par lui la cause de son mal,
Mais patientement le labeur il endure,
Et la loi qu'en naissant lui ordonna nature.
Puis quand il est au soir du labeur délié,
Il met près de son joug le travail oublié,
Et dort heureusement jusqu'à tant que l'aurore
Le réveille au matin pour travailler encore.
Mais nous, pauvres chétifs, soit de jour, soit de nuit,
Toujours quelque tristesse épineuse nous suit,
Qui nous lime le cœur : si quelqu'un éternue,
Nous sommes courroucés ; si quelqu'un par la rue
Passe plus grand que nous, nous tressuons d'ahan ;
Si nous oyons crier de nuit quelque chouan,
Nous hérissons d'effroi ; bref à la race humaine
Toujours de quelque part lui survient quelque peine ;
Car il ne lui suffit de ses propres malheurs
Qu'elle a dès le berceau, mais elle en cherche ailleurs.
Faveur, procès, amour, la rancœur, la feintise,
L'ambition, l'honneur, l'ire, la convoitise,
Et le sale appétit d'amonceler des biens,
Sont les maux étrangers que l'homme ajuste aux siens.

Contre les Bûcherons

de la Forêt de Gastine

ÉCOUTE, bûcheron, arrête un peu le bras ;
Ce ne sont pas des bois que tu jettes à bas ;
Ne vois-tu pas le sang lequel dégoutte à force

Des nymphes qui vivaient dessous la dure écorce ?
Sacrilége meurtrier, si on pend un voleur
Pour piller un butin de bien peu de valeur,
Combien de feux, de fers, de morts et de détresses
Mérites-tu, méchant, pour tuer nos déesses ?
  Forêt, haute maison des oiseaux bocagers !
Plus le cerf solitaire et les chevreuils légers
Ne paîtront sous ton ombre, et ta verte crinière
Plus du soleil d'été ne rompra la lumière.
  Plus l'amoureux pasteur sur un tronc adossé,
Enflant son flageolet à quatre trous perçé,
Son mâtin à ses pieds, à son flanc la houlette,
Ne dira plus l'ardeur de sa belle Janette ;
Tout deviendra muet, Écho sera sans voix ;
Tu deviendras campagne, et, en lieu de tes bois,
Dont l'ombrage incertain lentement se remue,
Tu sentiras le soc, le coutre et la charrue ;
Tu perdras le silence, et haletants d'effroi
Ni Satyres ni Pans ne viendront plus chez toi.
  Adieu, vieille forêt, le jouet de Zéphire,
Où premier j'accordai les langues de ma lyre,
Où premier j'entendis les flèches résonner
D'Apollon, qui me vint tout le cœur étonner ;
Où premier, admirant ma belle Calliope,
Je devins amoureux de sa neuvaine trope,
Quand sa main sur le front cent roses me jeta,
Et de son propre lait Euterpe m'allaita.
  Adieu, vieille forêt, adieu têtes sacrées,
De tableaux et de fleurs autrefois honorées,
Maintenant le dédain des passants altérés,
Qui, brûlés en l'été des rayons éthérés,
Sans plus trouver le frais de tes douces verdures,
Accusent tes meurtriers et leur disent injures.
  Adieu, chênes, couronne aux vaillants citoyens,

Arbres de Jupiter, germes Dodonéens,
Qui premiers aux humains donnâtes à repaître ;
Peuples vraiment ingrats, qui n'ont su reconnaître
Les biens reçus de vous, peuples vraiment grossiers
De massacrer ainsi leurs pères nourriciers.
  Que l'homme est malheureux qui au monde se fie !
O dieux, que véritable est la philosophie,
Qui dit que toute chose à la fin périra,
Et qu'en changeant de forme une autre vêtira !
  De Tempé la vallée un jour sera montagne,
Et la cime d'Athos une large campagne ;
Neptune quelquefois de blé sera couvert :
La matière demeure et la forme se perd.

Les Gages des Bergers

(*Fragments de la Ire Églogue*)

. . . . .

LE PREMIER BERGER

PUISQUE le lieu, le temps, la saison et l'envie,
Qui s'échauffent d'amour, à chanter nous convie,
Chantons donques, bergers, et en mille façons
A ces vertes forêts apprenons nos chansons.
  Ici de cent couleurs s'émaille la prairie,
Ici la tendre vigne aux ormeaux se marie,
Ici l'ombrage frais va les feuilles mouvant
Errantes çà et là sous l'haleine du vent ;
Ici de pré en pré les soigneuses avettes
Vont baisant et suçant les odeurs des fleurettes ;
Ici le gazouillis enroué des ruisseaux
S'accorde doucement aux plaintes des oiseaux ;
Ici entre les pins les Zéphires s'entendent.

Nos flûtes cependant trop paresseuses pendent
A nos cols endormis, et semble que ce temps
Soit à nous un hiver, aux autres un printemps.
Sus donques en cet antre ou dessous cet ombrage
Disons une chanson. Quant à ma part, je gage,
Pour le prix de celui qui chantera le mieux,
Un cerf apprivoisé qui me suit en tous lieux.
Je le dérobai jeune, au fond d'une vallée,
A sa mère, au dos peint d'une peau martelée,
Et le nourris si bien que, souvent le grattant,
Le chatouillant, touchant, le peignant et flattant,
Tantôt auprès d'une eau, tantôt sur la verdure,
En douce je tournai sa sauvage nature...
Il va seul et pensif où son pied le conduit :
Maintenant des forêts les ombrages il suit,
Maintenant il se mire aux bords d'une fontaine
Ou s'endort sous le creux d'une roche hautaine.
Puis il retourne au soir, et, gaillard, prend du pain,
Tantôt dessus la table et tantôt en ma main...

LE SECOND BERGER

Je gage mon grand bouc, qui par mont et par plaine
Conduit seul un troupeau comme un grand capitaine;
Il est fort et hardi, corpulent et puissant,
Brusque, prompt, éveillé, sautant et bondissant,
Qui gratte, en se jouant, de l'ergot de derrière
(Regardant les passants) sa barbe mentonnière.
Il a le front sévère et le pas mesuré,
La contenance fière et l'œil bien assuré ;
Il ne doute les loups, tant soient-ils redoutables,
Ni les mâtins armés de colliers effroyables,
Mais, planté sur le haut d'un rocher épineux,
Les regarde passer et si se moque d'eux...
Dès la pointe du jour, ce grand bouc qui sommeille

N'attend que le pasteur tout le troupeau réveille,
Mais il fait un grand bruit dedans l'étable, et puis,
En poussant le crouillet, de sa corne ouvre l'huis,
Et guide les chevreaux qu'à grands pas il devance
Comme de la longueur d'une moyenne lance,
Puis les ramène au soir à pas comptés et longs,
Faisant sous ses ergots poudroyer les sablons...

LA BERGÈRE

Je mettrai pour celui qui gagnera le prix
Un merle qu'à la glu en nos forêts je pris ;
Puis vous dirai comment je l'enfermai en cage
Et lui fis oublier son naturel ramage.
Un jour en l'écoutant siffler dedans ce bois
J'eus plaisir de son vol et plaisir de sa voix,
Et de sa robe noire, et de son bec qui semble
Être peint de safran, tant jaune il lui ressemble :
Et pour ce j'épiai l'endroit où il buvait,
Quand au plus chaud du jour ses plumes il lavait.
Or en semant le bord de vergettes gluées,
L'une assez près de l'autre en ordre situées,
Je me cachai sous l'herbe au pied d'un arbrisseau,
Attendant que la soif amènerait l'oiseau.
Aussitôt que le chaud eut la terre enflammée
Et que les bois feuillus hérissés de ramée
N'empêchaient que l'ardeur des rayons les plus chauds
Ne vinssent altérer le cœur des animaux,
Ce merle, ouvrant la gorge et laissant l'aile pendre,
Mâté d'ardente soif, en volant vint descendre
Dessus le bord glué, et comme il allongeait
Le col pour s'abreuver (pauvret qui ne songeait
Qu'à prendre son plaisir !) se vit outre coutume
Engluer tout le col et puis toute la plume,
Si bien qu'il ne faisait, au lieu de s'envoler,

Sinon à petits bonds sur le bord sauteler.
Incontinent je cours et, prompte, lui dérobe
Sa douce liberté, le cachant sous ma robe ;
Puis, pliant et nouant de vergettes de buis
Et d'osier une cage, en prison je le mis.
Et fût que le soleil se plongeât dedans l'onde,
Fût qu'il montrât au jour sa belle tresse blonde,
Fût au plus chaud midi, alors que nos troupeaux
Étaient en remâchant couchés sous les ormeaux,
Si bien je le veillai, parlant à son oreille,
Qu'en moins de quinze jours je lui appris merveille,
Et lui fis oublier sa rustique chanson,
Pour retenir par cœur mainte belle leçon
Toute pleine d'amour. J'ai souvenance d'une ;
Bien que l'invention en soit assez commune,
Je la dirai pourtant, car par là se verra
Si l'oiseau sera cher à celui qui l'aura...
Il en sait mille encore et mille de plus belles
Qu'il écoute en ces bois chanter aux pastourelles,
Car il apprend par cœur tout cela qu'il entend,
Et bien qu'il me soit cher, je le gage pourtant.

L'Alouette

HÉ ! Dieu ! que je porte d'envie
Aux plaisirs de ta douce vie,
Alouette, qui de l'amour
Caquettes dès le point du jour,
Lorsque des ailes tu secoues
La rosée quand tu te joues !
Devant que Phébus soit levé
Tu enlèves ton corps lavé
Pour l'essuyer près de la nue ;

Trémoussant d'une aile menue ;
En te sourdant à petits bonds,
Tu dis en l'air de si doux sons
Composés de ta tirelire,
Qu'il n'est amant qui ne désire,
T'oyant chanter au renouveau,
Comme toi devenir oiseau.

Puis quand tu t'es bien élancée,
Tu tombes, comme une fusée
Qu'une jeune pucelle au soir
De sa quenouille laisse choir,
Quand au foyer elle sommeille,
Penchant à front baissé l'oreille ;
Ou bien quand en filant le jour
Voit celui qui lui fait l'amour
Venir près d'elle à l'impourvue,
De honte elle abaisse la vue,
Et son tors fuseau délié
Loin de sa main roule à son pié.
Ainsi tu fonds, mon alouette,
Ma doucelette mignonnette,
Alouette que j'aime mieux
Que tous oiseaux qui sont aux cieux.

Tu vis sans offenser personne ;
Ton bec innocent ne moissonne
Le froment, comme ces oiseaux
Qui font aux hommes mille maux,
Soit que le blé rongent en herbe,
Ou soit qu'ils l'égrènent en gerbe ;
Mais tu vis par les sillons verts
De petits fourmis et de vers ;
Ou d'une mouche ou d'une achée
Tu portes aux tiens la béchée,

Ou d'une chenille qui sort
Des feuilles quand l'hiver est mort.

Et pour ce a grand tort les poètes
Vous accusent, vous, alouettes,
D'avoir votre père haï
Jadis jusqu'à l'avoir trahi,
Coupant de sa tête royale
La blonde perruque fatale,
En laquelle un crin d'or portait
En qui toute sa force était.
Mais quoi ! vous n'êtes pas seulettes
A qui les mensongers poètes
Ont fait grand tort ; dedans le bois
Le rossignol à haute voix,
Caché dessous quelque verdure,
Se plaint d'eux, et leur dit injure.
Si fait bien l'hirondelle aussi
Quand elle chante son cossi ;
Ne laissez pas pourtant de dire,
Mieux que devant, la tirelire,
Et faites crever par dépit
Ces menteurs de ce qu'ils ont dit.

Ne laissez pour cela de vivre
Joyeusement, et de poursuivre,
A chaque retour du printemps,
Vos accoutumés passe-temps.
Ainsi jamais la main pillarde
D'une pastourelle mignarde
Parmi les sillons épiant
Votre nouveau nid pépiant,
Quand vous chantez ne le dérobe
Dedans les replis de sa robe.
Vivez, oiseaux, et vous haussez

Toujours en l'air, et annoncez
De votre chant et de votre aile
Que le printemps se renouvelle.

A François de France

entrant dans la Maison de l'Auteur

BIEN que cette maison ne vante son porphyre,
Son marbre, ni son jaspe en œuvre élaboré ;
Que son plancher ne soit lambrissé ni doré,
Ni portrait de tableaux que le vulgaire admire ;

Toutefois Amphion l'a bien daigné construire,
Où le son de la lyre est encor demeuré,
Où Phébus comme en Delphe y est seul honoré,
Où la plus belle Muse a choisi son empire.

Apprenez, mon grand prince, à mépriser les biens ;
La richesse d'un prince est l'amitié des siens ;
Le reste des grandeurs nous abuse et nous trompe.

La bonté, la vertu, la justice et les lois
Aiment mieux habiter les antres et les bois,
Que l'orgueil des palais qui n'ont rien que la pompe.

A Marie Stuart

ENCORES que la mer de bien loin nous sépare,
Si est-ce que l'éclair de votre beau soleil,
De votre œil, qui n'a point au monde de pareil,
Jamais loin de mon cœur par le temps ne s'égare.

Reine, qui enfermez une reine si rare,
Adoucissez votre ire et changez de conseil ;
Le soleil se levant et allant au sommeil
Ne voit point en la terre un acte si barbare.

Peuples, vous forlignez, aux armes nonchalants,
De vos aïeux Renauds, Lancelots et Rolands,
Qui prenaient d'un grand cœur pour les dames querelle,

Les gardaient, les sauvaient, où vous n'avez, Français,
Encore osé toucher ni vêtir le harnais
Pour ôter de servage une reine si belle.

Au roi Charles IX

En lui présentant des Melons de son Jardin

BIEN que Bacchus soit le prince des vins,
Et que Cérès à nos moissons commande,
L'un toutefois, et l'autre ne demande
Qu'un peu d'épis et qu'un peu de raisins.

Neptune, roi des orages marins,
Veut qu'un tableau pour présent on lui rende,
Et Jupiter ne cherche pour offrande
Que l'humble cœur des dévots pèlerins.

Vous qui semblez de façons et de gestes
Aux immortels, imitant les célestes,
Prenez de moi le moindre de tous fruits.

Le vous offrant, je ne crains que personne
Blâme mon don ; car, sire, je vous donne
Non pas beaucoup mais tout ce que je puis.

Vers du roi Charles IX

A Ronsard

TON esprit est, Ronsard, plus gaillard que le mien ;
Mais mon corps est plus jeune et plus fort que le tien ;

Par ainsi je conclus qu'en savoir tu me passe
D'autant que mon printemps tes cheveux gris efface.

L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner,
Doit être à plus haut prix que celui de régner.
Tous deux également nous portons des couronnes ;
Mais, roi, je la reçus ; poète, tu la donnes.
Ton esprit, enflammé d'une céleste ardeur,
Éclate par soi-même, et moi par ma grandeur.
Si du côté des dieux je cherche l'avantage,
Ronsard est leur mignon et je suis leur image.
Ta lyre, qui ravit par de si doux accords,
Te soumet les esprits dont je n'ai que les corps ;
Elle t'en rend le maître, et te fait introduire
Où le plus fier tyran n'a jamais eu d'empire ;
Elle amollit les cœurs et soumet la beauté :
Je puis donner la mort, toi l'immortalité.

Le Tombeau de l'Auteur

Composé par lui-même

RONSARD repose ici, qui, hardi dès l'enfance,
Détourna d'Hélicon les Muses en la France,
Suivant le son du luth et les traits d'Apollon ;
Mais peu valut sa Muse encontre l'aiguillon
De la mort, qui cruelle en ce tombeau l'enserre ;
Son âme soit à Dieu, son corps soit à la terre !

LES POÈTES DE L'ÉCOLE DE RONSARD

JOACHIM DU BELLAY

L'OLIVE

TOUT ce qu'ici la nature environne
Plus tôt il naît moins longuement il dure :
Le gai printemps s'enrichit de verdure,
Mais peu fleurit l'honneur de sa couronne.

L'ire du ciel facilement étonne
Les fruits d'été, qui craignent la froidure :
Contre l'hiver ont l'écorce plus dure
Les fruits tardifs, ornement de l'automne.

De ton printemps les fleurettes séchées
Seront un jour de leur tige arrachées,
Non la vertu, l'esprit et la raison.

A ces doux fruits, en toi mûrs devant l'âge,
Ne fait l'été, ni l'automne dommage,
Ni la rigueur de la froide saison.

SI notre vie est moins qu'une journée
En l'éternel, si l'an qui fait le tour
Chasse nos jours sans espoir de retour,
Si périssable est toute chose née,

Que songes-tu, mon âme emprisonnée ?
Pourquoi te plaît l'obscur de notre jour,
Si pour voler en un plus clair séjour
Tu as au dos l'aile bien empennée ?

Là est le bien que tout esprit désire,
Là le repos où tout le monde aspire,
Là est l'amour, là le plaisir encore.

Là, ô mon âme au plus haut ciel guidée,
Tu y pourras reconnaître l'idée
De la beauté qu'en ce monde j'adore.

LES REGRETS

CEUX qui sont amoureux leurs amours chanteront,
Ceux qui aiment l'honneur chanteront de la gloire,
Ceux qui sont près du roi publieront sa victoire,
Ceux qui sont courtisans leurs faveurs vanteront :

Ceux qui aiment les arts les sciences diront,
Ceux qui sont vertueux pour tels se feront croire,
Ceux qui aiment le vin deviseront de boire,
Ceux qui sont de loisir de fables écriront :

Ceux qui sont médisants se plairont à médire,
Ceux qui sont moins fâcheux diront des mots pour rire,
Ceux qui sont plus vaillants vanteront leur valeur :

Ceux qui se plaisent trop chanteront leur louange,
Ceux qui veulent flatter feront d'un diable un ange :
Moi, qui suis malheureux, je plaindrai mon malheur.

FRANCE, mère des arts, des armes et des lois,
Tu m'as nourri longtemps du lait de ta mamelle :

Ores, comme un agneau qui sa nourrice appelle,
Je remplis de ton nom les antres et les bois.

Si tu m'as pour enfant avoué quelquefois,
Que ne me réponds-tu maintenant, ô cruelle ?
France, France, réponds à ma triste querelle !
Mais nul, sinon Écho, ne répond à ma voix.

Entre les loups cruels j'erre parmi la plaine.
Je sens venir l'hiver, de qui la froide haleine
D'une tremblante horreur fait hérisser ma peau.

Las ! tes autres agneaux n'ont faute de pâture,
Ils ne craignent le loup, le vent, ni la froidure :
Si ne suis-je pourtant le pire du troupeau.

HEUREUX de qui la mort de sa gloire est suivie,
Et plus heureux celui dont l'immortalité
Ne prend commencement de la postérité,
Mais devant que la mort ait son âme ravie !

Tu jouis, mon Ronsard, même durant ta vie,
De l'immortel honneur que tu as mérité :
Et devant que mourir, rare félicité,
Ton heureuse vertu triomphe de l'envie.

Courage donc, Ronsard, la victoire est à toi,
Puisque de ton côté est la faveur du roi :
Jà du laurier vainqueur tes tempes se couronnent,

Et jà la tourbe épaisse à l'entour de ton flanc
Ressemble à ces esprits qui là-bas environnent
Le grand prêtre de Thrace au long surpeli blanc.

VOUS dites, courtisans : Les poètes sont fous,
Et dites vérité ; mais aussi dire j'ose

Que tels que vous soyez vous tenez quelque chose
De cette douce humeur qui est commune à tous.

Mais celle-là, messieurs, qui domine sur vous
En autres actions diversement s'expose :
Nous sommes fous en rime et vous l'êtes en prose,
C'est le seul différent qu'est entre vous et nous.

Vrai est que vous avez la cour plus favorable,
Mais aussi n'avez-vous un renom si durable ;
Vous avez plus d'honneur et nous moins de souci.

Si vous riez de nous, nous faisons la pareille :
Mais cela qui se dit s'envole par l'oreille.
Et cela qui s'écrit ne se perd pas ainsi.

O QU'HEUREUX est celui qui peut passer son âge
Entre pareils à soi ! et qui sans fiction,
Sans crainte, sans envie, et sans ambition,
Règne paisiblement en son pauvre ménage !

Le misérable soin d'acquérir davantage
Ne tyrannise point sa libre affection ;
Et son plus grand désir, désir sans passion,
Ne s'étend plus avant que son propre héritage.

Il ne s'empêche point des affaires d'autrui,
Son principal espoir ne dépend que de lui,
Il est sa cour, son roi, sa faveur et son maître ;

Il ne mange son bien en pays étranger,
Il ne met pour autrui sa personne en danger,
Et plus riche qu'il est ne voudrait jamais être.

IL fait bon voir, Paschal, un conclave serré,
Et l'une chambre, à l'autre également voisine,

D'antichambre servir, de salle et de cuisine,
En un petit recoin de dix pieds en carré.

Il fait bon voir autour le palais emmuré,
Et briguer là-dedans cette troupe divine,
L'un par ambition, l'autre par bonne mine,
Et par dépit de l'un être l'autre adoré !

Il fait bon voir dehors toute la ville en armes
Crier : " Le pape est fait ! " donner de faux alarmes,
Saccager un palais ; mais plus que tout cela

Fait bon voir qui de l'un, qui de l'autre se vante,
Qui met pour celui-ci, qui met pour celui-là,
Et pour moins d'un écu dix cardinaux en vente.

MARCHER d'un grave pas, et d'un grave souci,
Et d'un grave souris à chacun faire fête,
Balancer tous ses mots, répondre de la tête,
Avec un *Messer non*, ou bien un *Messer si :*

Entremêler souvent un petit *è cosi*,
Et d'un *son servitor'*, contrefaire l'honnête,
Et, comme si l'on eût sa part en la conquête,
Discourir sur Florence et sur Naples aussi :

Seigneuriser chacun d'un baisement de main,
Et, suivant la façon du courtisan romain,
Cacher sa pauvreté d'une brave apparence ;

Voilà de cette cour la plus grande vertu,
Dont, souvent mal monté, mal sain et mal vêtu,
Sans barbe et sans argent, on s'en retourne en France.

ON ne fait de tout bois l'image de Mercure,
Dit un proverbe vieux ; mais nous voyons ici

De tout bois faire pape et cardinaux aussi
Et vêtir en trois jours tout une autre figure.

Les princes et les rois viennent grands de nature,
Aussi de leur grandeur n'ont-ils tant de souci,
Comme ces dieux nouveaux, qui n'ont que le sourci
Pour faire révérer leur grandeur qui peu dure.

Paschal, j'ai vu celui qui naguères trainait
Toute Rome après lui quand il se promenait,
Avecques trois valets cheminer par la rue ;

Et traîner après lui un long orgueil romain
Celui de qui le père a l'ampoule en la main
Et, l'aiguillon au poing, se courbe à la charrue.

VOICI le carnaval, menons chacun la sienne,
Allons baller en masque, allons nous promener,
Allons voir Marc Antoine ou Zani bouffonner
Avec son magnifique à la vénitienne ;

Voyons courir le pal à la mode ancienne,
Et voyons par le nez le sot buffle mener ;
Voyons le fier taureau d'armes environner,
Et voyons au combat l'adresse italienne ;

Voyons d'œufs parfumés un orage grêler,
Et la fusée ardent' siffler menu par l'air.
Sus donc, dépêchons nous, voici la pardonnance ;

Il nous faudra demain visiter les saints lieux,
Là nous ferons l'amour, mais ce sera des yeux,
Car passer plus avant, c'est contre l'ordonnance.

HEUREUX qui, comme Ulysse, a fait un beau
voyage,
Ou comme celui-là qui conquit la toison,

Et puis est retourné, plein d'usage et raison,
Vivre entre ses parents le reste de son âge !

Quand reverrai-je, hélas, de mon petit village
Fumer la cheminée ? et en quelle saison
Reverrai-je le clos de ma pauvre maison,
Qui m'est une province, et beaucoup davantage ?

Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux,
Que des palais romains le front audacieux :
Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine,

Plus mon Loire gaulois que le Tibre latin,
Plus mon petit Lyré que le mont Palatin,
Et plus que l'air marin la douceur angevine.

ANTIQUITÉS DE ROME

TELLE que dans son char la Bérécynthienne
Couronnée de tours et joyeuse d'avoir
Enfanté tant de dieux, telle se faisait voir
En ses jours plus heureux cette ville ancienne,

Cette ville qui fut plus que la Phrygienne
Foisonnante en enfants, et de qui le pouvoir
Fut le pouvoir du monde, et ne se peut revoir
Pareille à sa grandeur grandeur sinon la sienne.

Rome seule pouvait à Rome ressembler,
Rome seule pouvait Rome faire trembler :
Aussi n'avait permis l'ordonnance fatale

Qu'autre pouvoir humain, tant fût audacieux,
Se vantât d'égaler celle qui fit égale
Sa puissance à la terre et son courage aux cieux.

NI la fureur de la flamme enragée,
Ni le tranchant du fer victorieux,
Ni le dégât du soldat furieux,
Qui tant de fois, Rome, t'a saccagée,

Ni coup sur coup ta fortune changée,
Ni le ronger des siècles envieux,
Ni le dépit des hommes et des dieux,
Ni contre toi ta puissance rangée,

Ni l'ébranler des vents impétueux,
Ni le débord de ce dieu tortueux,
Qui tant de fois t'a couvert de son onde,

Ont tellement ton orgueil abaissé,
Que la grandeur du rien qu'ils t'ont laissé,
Ne fasse encore émerveiller le monde.

TOI qui de Rome émerveillé contemples
L'antique orgueil qui menaçait les cieux,
Ces vieux palais, ces monts audacieux,
Ces murs, ces arcs, ces thermes et ces temples,

Juge, en voyant ces ruines si amples,
Ce qu'a rongé le temps injurieux,
Puis qu'aux ouvriers les plus industrieux
Ces vieux fragments encor servent d'exemples.

Regarde après comme, de jour en jour,
Rome fouillant son antique séjour,
Se rebâtit de tant d'œuvres divines :

Tu jugeras que le démon romain
S'efforce encor d'une fatale main
Ressusciter ces poudreuses ruines.

COMME le champ semé en verdure foisonne,
De verdure se hausse en tuyau verdissant,
Du tuyau se hérisse en épi florissant,
D'épi jaunit en grain, que le chaud assaisonne ;

Et comme en la saison le rustique moissonne
Les ondoyants cheveux du sillon blondissant,
Les met d'ordre en javelle, et du blé jaunissant
Sur le champ dépouillé mille gerbes façonne :

Ainsi de peu à peu crut l'empire romain,
Tant qu'il fut dépouillé par la barbare main,
Qui ne laissa de lui que ces marques antiques,

Que chacun va pillant, comme on voit le glaneur,
Cheminant pas à pas, recueillir les reliques
De ce qui va tombant après le moissonneur.

JEUX RUSTIQUES

D'un Vanneur de Blé, aux Vents

A VOUS, troupe légère,
Qui d'aile passagère
Par le monde volez,
Et d'un sifflant murmure
L'ombrageuse verdure
Doucement ébranlez :

J'offre ces violettes,
Ces lis et ces fleurettes,
Et ces roses ici,
Ces vermeillettes roses,
Tout fraîchement écloses,
Et ces œillets aussi.

De votre douce haleine
Éventez cette plaine,
Éventez ce séjour,
Cependant que j'ahane
A mon blé que je vanne
A la chaleur du jour.

A Vénus

AYANT après long désir
Pris de ma douce ennemie
Quelques arrhes du plaisir,
Que sa rigueur me dénie,

Je t'offre ces beaux œillets,
Vénus, je t'offre ces roses,
Dont les boutons vermeillets,
Imitent les lèvres closes,

Que j'ai baisé par trois fois,
Marchant tout beau dessous l'ombre
De ce buisson que tu vois ;
Et n'ai su passer ce nombre,

Parce que la mère était
Auprès de là, ce me semble,
Laquelle nous aguettait :
De peur encore j'en tremble.

Or' je te donne des fleurs ;
Mais si tu fais la rebelle
Autant piteuse à mes pleurs
Comme à mes yeux elle est belle,

Un myrte je dédierai
Dessus les rives de Loire,

Et sur l'écorce écrirai
Ces quatre vers à ta gloire :

" Thénot sur ce bord ici,
" A Vénus sacre et ordonne
" Ce myrte, et lui donne aussi
" Ses troupeaux et sa personne." ·

LOUISE LABÉ

OH ! si j'étais en ce beau sein ravie
De celui-là pour lequel vais mourant ;
Si avec lui vivre le demeurant
De mes courts jours ne m'empêchait envie ;

Si, m'accolant, me disait : " Chère amie,
Contentons-nous l'un l'autre," s'assurant
Que jà tempête, Euripe ni courant,
Ne nous pourra déjoindre en notre vie ;

Si de mes bras le tenant accolé,
Comme du lierre est l'arbre encercelé,
La mort venait, de mon aise envieuse,

Lors que souef plus il me baiserait,
Et mon esprit sur ses lèvres fuirait,
Bien je mourrais, plus que vivante, heureuse !

TANT que mes yeux pourront larmes épandre
A l'heur passé avec toi regretter,
Et qu'aux sanglots et soupirs résister
Pourra ma voix, et un peu faire entendre ;

Tant que ma main pourra les cordes tendre
Du mignard luth, pour tes graces chanter ;

Tant que l'esprit se voudra contenter
De ne vouloir rien hors que toi comprendre ;

Je ne souhaite encore point mourir.
Mais, quand mes yeux je sentirai tarir,
Ma voix cassée, et ma main impuissante,

Et mon esprit en ce mortel séjour
Ne pouvant plus montrer signe d'amante,
Prierai la Mort noircir mon plus clair jour.

REMY BELLEAU

Avril

AVRIL, l'honneur et des bois
Et des mois,
Avril, la douce espérance
Des fruits qui sous le coton
Du bouton
Nourrissent leur jeune enfance ;

Avril, l'honneur des prés verts,
Jaunes, pers,
Qui d'une humeur bigarrée
Émaillent de mille fleurs
De couleurs
Leur parure diaprée ;

Avril, l'honneur des soupirs
Des zéphyrs,
Qui, sous le vent de leur aile,
Dressant encore aux forêts
Des doux rets
Pour ravir Flore la belle ;

Avril, c'est ta douce main
Qui du sein
De la nature desserre
Une moisson de senteurs
Et de fleurs,
Embaumant l'air et la terre.

Avril, l'honneur verdissant,
Florissant
Sur les tresses blondelettes
De ma dame, et de son sein
Toujours plein
De mille et mille fleurettes ;

Avril, la grace et le ris
De Cypris,
Le flair et la douce haleine ;
Avril, le parfum des dieux
Qui des cieux
Sentent l'odeur de la plaine.

C'est toi courtois et gentil
Qui d'exil
Retire ces passagères,
Ces hirondelles qui vont
Et qui sont
Du printemps les messagères.

L'aubépin et l'églantin,
Et le thym,
L'œillet, le lis et les roses,
En cette belle saison,
A foison,
Montrent leurs robes écloses.

Le gentil rossignolet,
Doucelet,

Découpe dessous l'ombrage
Mille fredons babillards,
Frétillards
Au doux chant de son ramage

C'est à ton heureux retour
Que l'amour
Souffle à doucettes haleines
Un feu croupi et couvert
Que l'hiver
Recélait dedans nos veines.

Tu vois en ce temps nouveau
L'essaim beau
De ces pillardes avettes
Voleter de fleur en fleur
Pour l'odeur
Qu'ils cachent en leurs cuissettes.

Mai vantera ses fraîcheurs,
Ses fruits meurs
Et sa féconde rosée,
La manne et le sucre doux,
Le miel roux,
Dont sa grâce est arrosée.

Mais moi je donne ma voix
A ce mois,
Qui prend le surnom de celle
Qui de l'écumeuse mer
Vit germer
Sa naissance maternelle.

AH ! je vous pri', mes yeux, soyez-moi si courtois
De me fournir de pleurs, n'épargnez la fontaine

Qui ne tarit jamais de l'humeur de ma peine,
Soyez-m'en libéraux, au moins à cette fois !

Je sens une douleur qui m'étoupe la voix,
Qui me glace le sang et retient mon haleine ;
Je vois déjà la mort cruelle qui me mène
Où les simples bergers sont grands comme les rois.

Cette douleur me vient d'une jalouse envie
Que j'ai de voir, absent, les grâces de ma vie
Avant que de mourir, et de baiser encor

L'ivoire blanchissant de sa chaste poitrine,
De voir ses yeux, sa main et sa marche divine,
Puis, en baisant, mourir dessus ses lèvres d'or.

ESTIENNE PASQUIER

NE te voyant, quand je t'aimois,
Le mois me durait une année,
Et une heure mal fortunée
Me durait un jour, voire trois.

Maintenant plus tu ne me vois
Pour s'être mon amour tournée,
Et, si je te vois, ma journée
Me dure tout autant qu'un mois.

Toutefois tu es aussi belle
Que lors que je te jugeais telle,
Mais j'en ai mon amour ôté.

La beauté certes n'est point mère
De l'amour, mais l'amour est père
De ce qu'on appelle beauté.

ESTIENNE DE LA BOÉTIE

CE jourd'hui, du soleil la chaleur altérée
A jauni le long poil de la belle Cérès ;
Ores, il se retire ; et nous gagnons le frais,
Ma Marguerite et moi, de la douce soirée.

Nous traçons dans les bois quelque voie égarée ;
Amour marche devant, et nous marchons après ;
Si le vert ne nous plaît des épaisses forêts,
Nous descendons pour voir la couleur de la prée.

Nous vivons francs d'émoi, et n'avons point souci
Des rois, ni de la cour, ni des villes aussi.
O Médoc, mon pays solitaire et sauvage !

Il n'est point de pays plus plaisant à mes yeux !
Tu es au bout du monde, et je t'en aime mieux :
Nous savons après tous les malheurs de notre âge.

OLIVIER DE MAGNY

BIENHEUREUX est celui qui, loin de la cité,
Vit librement aux champs dans son propre héritage,
Et qui conduit en paix le train de son ménage,
Sans rechercher plus loin autre félicité.

Il ne sait que veut dire avoir nécessité,
Et n'a point d'autre soin que de son labourage,
Et si sa maison n'est pleine de grand ouvrage,
Aussi n'est-il grevé de grande adversité.

Ores il ente un arbre, et ores il marie
Les vignes aux ormeaux, et ore en la prairie
Il débonde un ruisseau pour l'herbe en arroser :

Puis au soir il retourne et soupe à la chandelle

Avecques ses enfants et sa femme fidèle,
Puis se chauffe ou devise et s'en va reposer.

Aux Grâces

SAINTES filles d'Eurydomène
Sans qui tout deplaît à nos yeux,
Soit la déesse qui vous mène,
Soit son fils le maître des dieux :

Le jeu sans vous n'a point de grâce,
Et sans vous, Grâces, le plaisir
Ne peut plaire en aucune place,
Ni contenter aucun désir.

A chacune de vous je donne,
Humblement par trois chastes vœux,
Une florissante couronne,
Pour en honorer vos cheveux.

A chacune je donne encore
Un petit pot plein de lait doux,
Et chacune de vous j'honore
D'un petit vase de miel roux,

Afin qu'il vous plaise d'épandre
Tant de grâce en mes petits vers,
Que Marguerite puisse prendre
Plaisir en leurs nombres divers...

ESTIENNE JODELLE

A sa Muse

TU sais, ô vaine Muse, ô Muse solitaire
Maintenant avec moi, que ton chant qui n'a rien
Du vulgaire, ne plait non plus qu'un chant vulgaire.

Tu sais que plus je suis prodigue de ton bien
Pour enrichir des grands l'ingrate renommée,
Et plus je perds le temps, ton espoir et le mien.

Tu sais que seulement toute chose est aimée
Qui fait d'un homme un singe, et que la vérité
Sous les pieds de l'erreur gît ores assommée.

Tu sais que l'on ne sait où gît la volupté,
Bien qu'on la cherche en tout, car la raison, sujette
Au désir, trouve l'heur en l'infélicité.

Tu sais que la vertu, qui seule nous rachète
De la nuit, se retient elle-même en sa nuit,
Pour ne vivre qu'en soi, sourde, aveugle et muette.

Tu sais que tous les jours celui-là plus la fuit
Qui montre mieux la suivre, et que notre visage
Se masque de ce bien à qui notre cœur nuit.

Tu sais que le plus fol prend bien le nom de sage,
Aveuglé des flatteurs ; mais il semble au poisson
Qui engloutit l'amorce et la mort au rivage.

Tu sais que quelques uns se repaissent d'un son,
Qui les flatte partout ; mais, hélas ! ils démentent
La courte opinion, la gloire et la chanson.

Tu sais que, moi vivant, les vivants ne te sentent,
Car l'équité se rend esclave de faveur,
Et plus son crus ceux-là qui, plus effrontés, mentent.

Tu sais que le savoir n'a plus son vieil honneur,
Et qu'on ne pense plus que l'heureuse nature
Puisse rendre un jeune homme à tout œuvre meilleur.

Tu sais que d'autant plus, me faisant même injure,
Je m'aide des vertus, afin de leur aider,
Et plus je suis tiré dans leur prison obscure.

Tu sais que je ne puis si tôt me commander ;
Tu connais ce bon cœur, quand pour la récompense
Il me faut à tous coups le pardon demander.

Tu sais comment il faut gêner ma contenance,
Quand un peuple me juge, et qu'en dépit de moi
J'abaisse mes sourcils sous ceux de l'ignorance.

Tu sais que, quand un prince aurait bien dit de toi,
Un plaisant s'en rirait ou qu'un piqueur stoïque
Te voudrait par sottise attacher de sa loi.

Tu sais que tous les jours un labeur poétique
Apporte à son auteur ces beaux noms seulement
De farceur, de rimeur, de fol, de fantastique.

Tu sais que si je veux embrasser mêmement
Les affaires, l'honneur, les guerres, les voyages,
Mon mérite tout seul me sert d'empêchement.

Bref, tu sais quelles sont les envieuses rages
Qui même au cœur des grands peuvent avoir vertu,
Et qu'avec le mépris se naissent les outrages.

Mais tu sais bien aussi, (vainement aurais-tu
Débattu si longtemps et, dedans ma pensée,
De toute ambition le pouvoir combattu),

Tu sais que la vertu n'est point récompensée,
Sinon que de soi-même, et que le vrai loyer
De l'homme vertueux, c'est sa vertu passée.

Pour elle seule donc je me veux employer,
Me dussé-je noyer moi-même dans mon fleuve
Et de mon propre feu le chef me foudroyer.

Si donc un changement au reste je n'épreuve,
Il faut que le seul vrai me soit mon but dernier,
Et que mon bien total dedans moi seul se treuve :

Jamais l'opinion ne sera mon collier.

COMME un qui s'est perdu dans la forêt profonde
Loin de chemin, d'orée, et d'adresse, et de gens ;
Comme un qui en la mer, grosse d'horribles vents,
Se voit presque engloutir des grands vagues de l'onde ;

Comme un qui erre aux champs, lorsque la nuit au monde
Ravit toute clarté, j'avais perdu longtemps
Voie, route et lumière, et presque avec le sens,
Perdu longtemps l'objet où plus mon heur se fonde.

Mais quand on voit (ayant ces maux fini leur tour)
Aux bois, en mer, aux champs, le but, le port, le jour,
Ce bien présent plus grand que son mal on vient croire :

Moi donc qui ai tout tel en votre absence été,
J'oublie en revoyant votre heureuse clarté,
Forêt, tourmente et nuit, longue, orageuse et noire.

JEAN ANTOINE DE BAÏF

Du Printemps

LA froidure paresseuse
De l'hiver a fait son temps :
Voici la saison joyeuse
Du délicieux printemps.

La terre est d'herbes ornée,
L'herbe de fleurettes l'est ;
La feuillure retournée
Fait ombre dans la forêt.

De grand matin la pucelle
Va devancer la chaleur
Pour de la rose nouvelle
Cueillir l'odorante fleur ;

Pour avoir meilleure grâce,
Soit qu'elle en pare son sein,
Soit que présent elle en fasse
A son ami de sa main,

Qui de sa main l'ayant eue
Pour souvenance d'amour,
Ne la perdra point de vue
La baisant cent fois le jour.

Mais oyez dans ce bocage
Le flageolet du berger,
Qui agace le ramage
Du rossignol bocager.

Voyez l'onde claire et pure
Se crêper dans les ruisseaux ;
Dedans voyez la verdure
De ces voisins arbrisseaux.

Les ménagères avettes
Font çà et là un doux bruit,
Voletant par les fleurettes
Pour cueillir ce qui leur duit.

En leur ruche elles amassent
Des meilleures fleurs la fleur :
C'est afin qu'elles en fassent
Du miel la douce liqueur.

Tout résonne des voix nettes
De toutes races d'oiseaux :
Par les chants des alouettes,
Des cygnes dessus les eaux.

Aux maisons les hirondelles,
Les rossignols dans les bois,

En gaies chansons nouvelles
Exercent leurs douces voix.

Doncques la douleur et l'aise
De l'amour je chanterai,
Comme sa flamme ou mauvaise
Ou bonne je sentirai.

Et si le chanter m'agrée,
N'est-ce pas avec raison,
Puisqu'ainsi tout se récrée
Avec la gaie saison ?

ROBERT GARNIER

Les Juives

Chœurs

I

PAUVRES filles de Sion,
Vos liesses sont passées :
La commune affliction
Les a toutes effacées.

Ne luiront plus vos habits
De soie avec l'or tissue ;
La perle avec le rubis
N'y sera plus aperçue.

La chaîne qui dévalait
Sur vos gorges ivoirines,
Jamais, comme elle soulait,
N'embellira vos poitrines.

Vos seins, des cèdres pleurants
En mainte larme tombée
Ne seront plus odorants,
Ni des parfums de Sabée...

L'or crêpé de vos cheveux,
Qui sur vos tempes se joue,
De mille folâtres nœux
N'ombragera votre joue.

Nous n'entendrons plus les sons
De la soupireuse lyre,
Qui s'accordait aux chansons
Que l'Amour vous faisait dire,

Quand les cuisantes ardeurs
Du jour étant retirées,
On dansait sous les tiédeurs
Des brunissantes soirées...

Las ! que tout est bien changé !
Nous n'avons plus que tristesse,
Tout plaisir s'est étrangé
De nous, et toute liesse.

Notre orgueilleuse cité,
Qui les cités de la terre
Passait en félicité,
N'est plus qu'un monceau de pierre..

Et nous, malheureux butin,
Allons soupirer captives,
Bien loin dessous le matin,
Sur l'Euphrate aux creuses rives...

II

COMMENT veut-on que maintenant
Si désolées,
Nous allions la flûte entonnant
Dans ces vallées ?

Que le luth touché de nos doigts
Et la cithare
Fassent résonner de leurs voix
Un ciel barbare ?

Que la harpe, de qui le son
Toujours lamente,
Assemble avec notre chanson
Sa voix dolente ?

Trop nous donnent d'affliction
Les maux publiques
Pour vous réciter de Sion
Les saints cantiques.

Hélas ! tout soupire entre nous,
Tout y larmoie :
Comment donc en attendez-vous
Un chant de joie ?

Notre âme n'a plus de chanter
Envie aucune
Mais bien de plaindre et lamenter
Notre infortune...

Aussi, tandis que nous aurons
Cette détresse,
Jour et nuit nous lamenterons
Notre tristesse...

Car, hélas ! qui se contiendra
De faire plainte,
Lorsque de toi nous souviendra,
Montagne sainte ?

Or, tandis qu'en son corps sera
Notre âme enclose,
Israël jamais n'oubliera
Si chère chose.

Nos enfants nous soient désormais
En oubliance,
Si de toi nous perdons jamais
La souvenance !

JEAN PASSERAT

Villanelle

J'AI perdu ma tourterelle :
Est-ce point celle que j'ois ?
Je veux aller après elle.

Tu regrettes ta femelle,
Hélas ! aussi fais-je moi :
J'ai perdu ma tourterelle.

Si ton amour est fidèle,
Aussi est ferme ma foi :
Je veux aller après elle.

Ta plainte se renouvelle ;
Toujours plaindre je me dois :
J'ai perdu ma tourterelle.

En ne voyant plus la belle,
Plus rien de beau je ne vois ;
Je veux aller après elle.

Mort, que tant de fois j'appelle,
Prends ce qui se donne à toi :
J'ai perdu ma tourterelle,
Je veux aller après elle.

Ode du Premier Jour de Mai

LAISSONS le lit et le sommeil,
Cette journée :
Pour nous l'aurore au front vermeil
Est déjà née.
Or que le ciel est le plus gai
En ce gracieux mois de mai,
Aimons, mignonne ;
Contentons notre ardent désir :
En ce monde n'a du plaisir
Qui ne s'en donne.

Viens, belle, viens te promener
Dans ce bocage ;
Entends les oiseaux jargonner
De leur ramage.
Mais écoute comme sur tous
Le rossignol est le plus doux,
Sans qu'il se lasse.
Oublions tout deuil, tout ennui
Pour nous réjouir comme lui :
Le temps se passe.

Ce vieillard, contraire aux amants,
Des ailes porte,

Et, en fuyant, nos meilleurs ans
Bien loin emporte.
Quand ridée un jour tu seras,
Mélancolique, tu diras :
J'étais peu sage,
Qui n'usai point de la beauté
Que sitôt le temps a ôté
De mon visage.

Laissons ce regret et ce pleur
A la vieillesse ;
Jeunes, il faut cueillir la fleur
De la jeunesse.
Or que le ciel est le plus gai,
En ce gracieux mois de mai,
Aimons, mignonne ;
Contentons notre ardent désir :
En ce monde n'a du plaisir
Qui ne s'en donne.

Sur la mort de Thulène, fou du roi

SIRE, Thulène est mort : j'ai vu sa sépulture,
Mais il est presque en vous de le ressusciter.
Faites de son état un poète hériter :
Le poète et le fou sont de même nature.

L'un fuit l'ambition et l'autre n'en a cure ;
Tous deux ne font jamais leur argent profiter ;
Tous deux sont d'une humeur aisée à irriter ;
L'un parle sans penser, et l'autre à l'aventure.

L'un a la tête verte, et l'autre va couvert
D'un joli chaperon fait de jaune et de vert ;
L'un chante des sonnets, l'autre danse aux sonnettes ;

Le plus grand différend qui se trouve entre nous,
C'est qu'on dit que toujours fortune aime les fous,
Et qu'elle est peu souvent favorable aux poètes.

VAUQUELIN DE LA FRESNAYE

Sonnet

O VENT plaisant, qui d'haleine odorante
Embaumez l'air du baume de ces fleurs !
O Pré joyeux, où versèrent leurs pleurs
Le bon Damœte et la belle Amaranthe !

O Bois ombreux, ô Rivière courante,
Qui vis en bien échanger leurs malheurs,
Qui vis en joie échanger leurs douleurs,
Et l'une en l'autre une âme respirante !

L'âge or'leur fait quitter l'humain plaisir ;
Mais, bien qu'ils soient touchés d'un saint désir
De rejeter tout amour en arrière,

Toujours pourtant un remords gracieux
Leur fait aimer, en voyant ces beaux lieux,
Ce Vent, ce Pré, ce Bois, cette Rivière.

PHILIS, quand je regarde au temps prompt et léger,
Qui dérobe soudain nos coulantes années,
Je commence à compter les saisons retournées,
Qui viennent tous les jours nos beaux jours abréger.

Car jà quarante fois nous avons vu loger
Le soleil au Lion des plus longues journées,
Depuis que nous avons nos amours démenées
Sous la foi qui nous fit l'un à l'autre engager.

Et puis ainsi je dis : " O Dieu, qui tiens unie
De si ferme union notre amitié bénie,
Permets que jeune en nous ne vieillissse l'amour ;

Permets qu'en t'invoquant, comme jusqu'à cette heure,
Augmente notre amour d'amour toujours meilleure,
Et telle qu'au premier, soit-elle au dernier jour !

ENTRE les fleurs, entre les lis
Doucement dormait ma Philis,
Et tout autour de son visage
Les petits Amours, comme enfants,
Jouaient, folâtraient, triomphants,
Voyant des cieux la belle image.

J'admirai toutes ses beautés,
Égales à mes loyautés,
Quand l'esprit me dit en l'oreille :
Fou, que fais-tu ? le temps perdu
Souvent est chèrement vendu,
S'on le recouvre c'est merveille.

Alors je m'abaissai tout bas,
Sans bruit je marchai pas à pas,
Et baisai ses lèvres pourprines :
Savourant un tel bien, je dis
Que tel est dans le paradis
Le plaisir des âmes divines.

La Religion

QUELLE es-tu, dis-le moi, si pauvrement vêtue ?
Je suis Religion, fille de Dieu connue.
Pourquoi l'habit as-tu d'une si pauvre laine ?

Pour ce que je méprise une richesse vaine.
Quel livre portes-tu ? Les loix de Dieu mon père,
Où de ses Testaments est compris le mystère.
Pourquoi l'estomac nu ? Découvrir la poitrine
Convient à moi qui veux une blanche doctrine.
Pourquoi sur cette Croix t'appui'-tu charitable ?
La Croix m'est un repos qui m'est fort agréable.
A quelle fin es-tu de ces ailes pourvue ?
J'apprends l'homme à voler au dessus de la nue.
Pourquoi si rayonnante es-tu de belles flammes ?
Les ténèbres je chasse au loin des saintes âmes.
Pourquoi ce mors de bride ? Afin que par contrainte
J'arrête la faveur de l'âme en douce crainte.
Et pourquoi sous tes pieds foules-tu la mort blême ?
A raison que je suis la mort de la mort même.

AMADIS JAMYN

A Vénus, pour la Paix

FILLE de Jupiter, mère d'Amour vainqueur,
O des hommes et dieux la volupté féconde,
Qui de tant d'animaux repeuple tout le monde,
(Monde sans ta liesse un solitaire horreur !)

Bride, si tu le peux, la terrible fureur
Qui court dessus la terre et sur la mer profonde ;
Et avec les rayons de ta lumière blonde
Tempère de ton Mars l'audace et la terreur.

Quand tout souillé de sang et de sueur poudreuse
Ses armes il dépouille et sa colère affreuse,
Pour boire avec ses yeux tes beautés à longs traits :

Quand il baise ton col, lors avec telle grâce
Pri'-le s'en retourner aux montagnes de Thrace,
Qu'il laisse notre France en un siècle de paix.

GUILLAUME DU BARTAS

Les neuf Muses Pyrénées

FRANÇAIS, arrête-toi, ne passe la campagne
Que nature mura de rochers d'un côté,
Que l'Ariège entrefend d'un cours précipité :
Campagne qui n'a point en beauté de compagne.

Passant, ce que tu vois n'est point une montagne :
C'est un grand Briarée, un géant haut monté
Qui garde ce passage et défend, indompté,
De l'Espagne la France, et de France l'Espagne.

Il tend à l'une l'un, à l'autre l'autre bras ;
Il porte sur son chef l'antique faix d'Atlas ;
Dans deux contraires mers il pose ses deux plantes.

Les épaisses forêts sont ses cheveux épais ;
Les rochers sont ses os, les rivières bruyantes
L'éternelle sueur que lui cause un tel faix.

PHILIPPE DESPORTES

Prière au Sommeil

SOMME, doux repos de nos yeux,
Aimé des hommes et des dieux,
Fils de la Nuit et du Silence,
Qui peux les esprits délier,

Qui fais les soucis oublier,
Endormant toute violence.

Approche, ô Sommeil désiré !
Las ! c'est trop longtemps demeuré :
La nuit est à demi passée,
Et je suis encore attendant
Que tu chasses le soin mordant,
Hôte importun de ma pensée.

Clos mes yeux, fais-moi sommeiller,
Je t'attends sur mon oreiller,
Où je tiens la tête appuyée :
Je suis dans mon lit sans mouvoir,
Pour mieux ta douceur recevoir,
Douceur dont la peine est noyée.

Hâte-toi, Sommeil, de venir :
Mais qui te peut tant retenir ?
Rien en ce lieu ne te retarde,
Le chien n'aboie ici autour,
Le coq n'annonce point le jour,
On n'entend point l'oie criarde.

Un petit ruisseau doux-coulant
A dos rompu se va roulant,
Qui t'invite de son murmure ;
Et l'obscurité de la nuit,
Moite, sans chaleur et sans bruit,
Propre au repos de la nature.

Chacun hors que moi seulement,
Sent ore quelque allégement
Par le doux effort de tes charmes :
Tous les animaux travaillés
Ont les yeux fermés et sillés,
Seuls les miens sont ouverts aux larmes.

Si tu peux, selon ton désir,
Combler un homme de plaisir
Au fort d'une extrême tristesse,
Pour montrer quel est ton pouvoir,
Fais-moi quelque plaisir avoir
Durant la douleur qui m'oppresse.

Si tu peux nous représenter
Le bien qui nous peut contenter,
Séparé de longue distance,
O somme doux et gracieux !
Représente encor à mes yeux
Celle dont je pleure l'absence.

Que je voie encor ces soleils,
Ce lis et ces boutons vermeils,
Ce port plein de majesté sainte ;
Que j'entr'oie encor ces propos,
Qui tenaient mon cœur en repos,
Ravi de merveille et de crainte.

Le bien de la voir tous les jours
Autrefois était le secours
De mes nuits, alors trop heureuses ;
Maintenant que j'en suis absent,
Rends-moi par un songe plaisant
Tant de délices amoureuses.

Si tous les songes ne sont rien,
C'est tout un, ils me plaisent bien :
J'aime une telle tromperie.
Hâte-toi donc, pour mon confort ;
On te dit frère de la Mort,
Tu seras père de ma vie.

Mais, las ! je te vais appelant,
Tandis la nuit en s'envolant

Fait place à l'aurore vermeille :
O Amour ! tyran de mon cœur,
C'est toi seul qui par ta rigueur
Empêches que je ne sommeille.

Hé ! quelle étrange cruauté !
Je t'ai donné ma liberté,
Mon cœur, ma vie et ma lumière,
Et tu ne veux pas seulement
Me donner pour allégement
Une pauvre nuit toute entière ?

Chanson

UN doux trait de vos yeux, ô ma fière déesse !
Beaux yeux, mon seul confort,
Peut me remettre en vie et m'ôter la tristesse
Qui me tient à la mort.
Tournez ces clairs soleils, et par leur vive flamme
Retardez mon trépas :
Un regard me suffit : le voulez-vous, madame ?
Non, vous ne voulez pas.

Un mot de votre bouche à mon dam trop aimable,
Mais qu'il soit sans courroux,
Peut changer le destin d'un amant misérable,
Qui n'adore que vous.
Il ne faut qu'un oui, mêlé d'un doux sourire
Plein d'amours et d'appas :
Mon Dieu ! que de longueurs, le voulez-vous point dire ?
Non, vous ne voulez pas.

Roche sourde à mes cris, de glaçons toute pleine,
Ame sans amitié,

Quand j'étais moins brûlant, tu m'étais plus humaine
Et plus prompte à pitié.
Cessons donc de l'aimer, et, pour nous en distraire,
Tournons ailleurs nos pas.
Mais peut-il être vrai que je le veuille faire ?
Non, je ne le veux pas.

LETTRES, le seul repos de mon âme agitée,
Hélas ! il le faut donc me séparer de vous ;
Et que par la rigueur d'un injuste courroux
Ma plus belle richesse ainsi me soit ôtée.

Ha ! je mourrai plutôt, et ma dextre indomptée
Fléchira par mon sang le ciel traitre et jaloux,
Que je m'aille privant d'un bien qui m'est si doux ;
Non, je n'en ferai rien, la chance en est jetée !

Il le faut toutefois, elle les veut r'avoir,
Et de lui résister je n'ai cœur ni pouvoir,
A tout ce qu'elle veut mon âme est trop contrainte.

O beauté sans arrêt mais trop ferme en rigueur,
Tiens, reprends tes papiers et ton amitié feinte,
Et me rends mon repos, ma franchise et mon cœur !

ICARE est chut ici, le jeune audacieux,
Qui pour voler au ciel eut assez de courage :
Ici tomba son corps dégarni de plumage,
Laissant tous braves cœurs de sa chute envieux.

O bienheureux travail d'un esprit glorieux,
Qui tire un si grand gain d'un si petit dommage !
O bienheureux malheur plein de tant d'avantage,
Qu'il rende le vaincu des ans victorieux !

Un chemin si nouveau n'étonna sa jeunesse,
Le pouvoir lui faillit, mais non la hardiesse ;
Il eut pour le brûler des astres le plus beau ;

Il mourut poursuivant une haute aventure ;
Le ciel fut son désir, la mer sa sépulture :
Est-il plus beau dessein, ou plus riche tombeau ?

D'une Fontaine

CETTE fontaine est froide, et son eau doux-coulante,
A la couleur d'argent, semble parler d'amour :
Un herbage mollet reverdit tout autour,
Et les aulnes font ombre à la chaleur brûlante.

Le feuillage obéit à Zéphyr qui l'évente,
Soupirant, amoureux, en ce plaisant séjour ;
Le soleil clair de flamme est au milieu du jour,
Et la terre se fend de l'ardeur violente.

Passant, par le travail du long chemin lassé,
Brûlé de la chaleur, et de la soif pressé,
Arrête en cette place où ton bonheur te mène.

L'agréable repos ton corps délassera,
L'ombrage et le vent frais ton ardeur chassera,
Et ta soif se perdra dans l'eau de la fontaine.

Épigramme

JE t'apporte, ô sommeil ! du vin de quatre années,
Du lait, des pavots noirs aux têtes couronnées,
Veuille tes ailerons en ce lieu déployer,
Tant qu'Alison, la vieille accroupie au foyer,
Qui, d'un pouce retors et d'une dent mouillée,

Sa quenouille chargée a quasi dépouillée,
Laisse choir le fuseau, cesse de babiller,
Et de tout la nuit ne se puisse éveiller ;
Afin qu'à mon plaisir j'embrasse ma rebelle,
L'amoureuse Ysabeau, qui soupire auprès d'elle.

Villanelle

ROSETTE, pour un peu d'absence,
Votre cœur vous avez changé,
Et moi, sachant cette inconstance,
Le mien autre part j'ai rangé ;
Jamais plus beauté si légère
Sur moi tant de pouvoir n'aura :
Nous verrons, volage bergère,
Qui premier s'en repentira.

Tandis qu'en pleurs je me consume,
Maudissant cet éloignement,
Vous, qui n'aimez que par coutume,
Caressiez un nouvel amant.
Jamais légère girouette
Au vent si tôt ne se vira ;
Nous verrons, bergère Rosette,
Qui premier s'en repentira.

Où sont tant de promesses saintes,
Tant de pleurs versés en partant ?
Est-il vrai que ces tristes plaintes
Sortissent d'un cœur inconstant ?
Dieux, que vous êtes mensongère !
Maudit soit qui plus vous croira !
Nous verrons, volage bergère,
Qui premier s'en repentira.

Celui qui a gagné ma place,
Ne vous peut aimer tant que moi ;
Et celle que j'aime vous passe
De beauté, d'amour et de foi.
Gardez bien votre amitié neuve,
La mienne plus ne variera,
Et puis nous verrons à l'épreuve
Qui premier s'en repentira.

Sur la Mort de Diane

COMME on voit parmi l'air un éclair radieux
Glisser subtilement et se perdre en la nue,
Cette âme heureuse et sainte, aux mortels inconnue,
Coula d'un jeune cœur pour s'envoler aux cieux.

Mon penser la suivit, au défaut de mes yeux,
Jusqu'aux voûtes du ciel tout clair de sa venue,
Et voit qu'en tant de gloire où elle est retenue,
Elle a deuil que je sois encore en ces bas lieux.

Mais tu n'y seras guère, ô déesse ! à m'attendre,
Car je n'étais resté que pour cueillir ta cendre,
Et ta mémoire sainte orner comme je doi ;

Maintenant que j'ai fait ce devoir pitoyable,
Las de pleurer, de vivre et d'être misérable,
J'abandonne la terre et vole auprès de toi.

Chanson

O BIENHEUREUX qui peut passer sa vie
Entre les siens, franc de haine et d'envie,
Parmi les champs, les forêts et les bois,

Loin du tumulte et du bruit populaire,
Et qui ne vend sa liberté pour plaire
Aux passions des princes et des rois !

Il n'a souci d'une chose incertaine,
Il ne se pait d'une espérance vaine,
Nulle faveur ne le va décevant,
De cent fureurs il n'a l'âme embrasée,
Et ne maudit sa jeunesse abusée,
Quand il ne trouve à la fin que du vent.

Il ne frémit, quand la mer courroucée
Enfle ses flots, contrairement poussée
Des vents émus, soufflants horriblement ;
Et quand la nuit à son aise il sommeille,
Une trompette en sursaut ne l'éveille,
Pour l'envoyer du lit au monument.

L'ambition son courage n'attise ;
D'un fard trompeur son âme il ne déguise,
Il ne se plaît à violer sa foi ;
Des grand seigneurs l'oreille il n'importune,
Mais en vivant content de sa fortune,
Il est sa cour, sa faveur et son roi,

Je vous rends grâce, ô déités sacrées
Des monts, des eaux, des forêts et des prées,
Qui me privez de pensers soucieux,
Et qui rendez ma volonté contente,
Chassant bien loin ma misérable attente
Et les désirs des cœurs ambitieux !

Dedans mes champs ma pensée est enclose ;
Si mon corps dort, mon esprit se repose,
Un soin cruel ne le va dévorant.
Au plus matin la fraicheur me soulage ;

S'il fait trop chaud, je me mets à l'ombrage,
Et, s'il fait froid, je m'échauffe en courant.

Si je ne loge en ces maisons dorées,
Au front superbe, aux voûtes peinturées
D'azur, d'émail et de mille couleurs,
Mon œil se paît des trésors de la plaine,
Riche d'œillets, de lis, de marjolaine,
Et du beau teint des printanières fleurs.

Dans les palais enflés de vaine pompe,
L'ambition, la faveur qui nous trompe,
Et les soucis logent communément ;
Dedans nos champs se retirent les fées,
Reines des bois à tresses décoiffées,
Les jeux, l'amour et le contentement.

Ainsi vivant, rien n'est qui ne m'agrée :
J'ois des oiseaux la musique sacrée,
Quand au matin ils bénissent les cieux,
Et le doux son des bruyantes fontaines,
Qui vont coulant de ces roches hautaines,
Pour arroser nos prés délicieux.

Que de plaisir de voir deux colombelles,
Bec contre bec, en trémoussant des ailes,
Mille baisers se donner tour à tour,
Puis, tout ravi de leur grâce naïve,
Dormir au frais d'une source d'eau vive,
Dont le doux bruit semble parler d'amour !

Que de plaisir de voir sous la nuit brune,
Quand le soleil a fait place à la lune,
Au fond des bois les nymphes s'assembler,
Montrer au vent leur gorge découverte,
Danser, sauter, se donner cotte-verte,
Et sous leurs pas tout l'herbage trembler !

Le bal fini, je dresse en haut la vue,
Pour voir le teint de la lune cornue,
Claire, argentée, et me mets à penser
Au sort heureux du pasteur de Latmie ;
Lors je souhaite une aussi belle amie,
Mais je voudrais en veillant l'embrasser.

Ainsi la nuit je contente mon âme ;
Puis, quand Phébus de ses rais nous enflamme,
J'essaie encor mille autres jeux nouveaux ;
Diversement mes plaisirs j'entrelace,
Ores je pêche, or' je vais à la chasse,
Et or' je dresse embuscade aux oiseaux.

Je fais l'amour, mais c'est de telle sorte
Que seulement du plaisir j'en rapporte,
N'engageant point ma chère liberté ;
Et quelques lacs que ce dieu puisse faire
Pour m'attrapper, quand je m'en veux distraire,
J'ai le pouvoir comme la volonté.

Douces brebis, mes fidèles compagnes,
Haies, buissons, forêts, prés et montagnes,
Soyez témoins de mon contentement !
Et vous, ô dieux ! faites, je vous supplie,
Que cependant que durera ma vie,
Je ne connaisse un autre changement.

Sonnet Spirituel

DEPUIS le triste point de ma frêle naissance,
Et que dans le berceau, pleurant, je fus posé,
Quel jour marqué de blanc m'a tant favorisé
Que de l'ombre d'un bien j'aie eu la jouissance ?

A peine étaient séchés les pleurs de mon enfance,
Qu'au froid, au chaud, à l'eau, je me vis exposé,
D'Amour, de la fortune et des grands maitrisé,
Qui m'ont payé de vent pour toute récompense.

J'en suis fable du monde, et mes vers dispersés,
Sont les signes piteux des maux que j'ai passés,
Quand tant de fiers tyrans ravageaient mon courage.

Toi qui m'ôtes le joug et me fais respirer,
O Seigneur ! pour jamais veuille-moi retirer
De la terre d'Égypte et d'un si dur servage.

Plainte

DES abîmes d'ennuis en l'horreur plus extrême,
Sans conseil, sans confort d'autrui, ni de moi-même
(Car, hélas ! ma douleur n'en saurait recevoir)
Outré d'âme et de corps d'incurables atteintes,
Mon cœur, qui n'en peut plus, s'ouvre en ces tristes plaintes,
Puisque ma voix, Seigneur, n'en a pas le pouvoir.

Hélas ! sois-moi propice, ô mon Dieu ! mon refuge !
Punis-moi comme père, et non pas comme juge,
Et modère un petit le martyre où je suis ;
Tu ne veux point la mort du pécheur plein de vice,
Mais qu'il change de vie et qu'il se convertisse ;
Las ! je le veux assez, mais sans toi je ne puis.

Je ressemble en mes maux au passant misérable,
Que des brigands pervers la troupe impitoyable
Au val de Jéricho pour mort avait laissé ;
Il ne pouvait s'aider, sa fin était certaine,
Si le Samaritain, d'une âme toute humaine,
N'eût étanché sa plaie et ne l'eût redressé.

Ainsi, sans toi, Seigneur, vainement je m'essaie ;
Donne m'en donc la force et resserre ma plaie,
Purge et guéris mon cœur que ton ire a touché,
Et que ta sainte voix, qui força la nature,
Arrachant le Lazare hors de la sépulture,
Arrache mon esprit du tombeau de péché.

Fais rentrer dans le parc ta brebis égarée,
Donne de l'eau vivante à ma bouche altérée,
Chasse l'ombre de mort qui vole autour de moi ;
Tu me vois nu de tout, sinon de vitupère ;
Je suis l'enfant prodigue, embrasse-moi, mon père !
Je le confesse, hélas ! j'ai péché devant toi.

Pourquoi se fût offert soi-même en sacrifice
Ton enfant bien-aimé, Christ, ma seule justice ?
Pourquoi par tant d'endroits son sang eût-il versé,
Sinon pour nous, pécheurs, et pour te satisfaire ?
Les justes, ô Seigneur ! n'en eussent eu que faire,
Et pour eux son saint corps n'a pas été percé.

Par le fruit de sa mort j'attends vie éternelle ;
Lavée en son pur sang, mon âme sera belle.
Arrière, ô désespoirs qui m'avez transporté !
Que toute défiance hors de moi se retire.
L'œil bénin du Seigneur pour moi commence à luire ;
Mes soupirs à la fin ont ému sa bonté.

O Dieu ! toujours vivant, j'ai ferme confiance
Qu'en l'extrême des jours, par ta toute-puissance,
Ce corps couvert de terre, à ta voix se dressant,
Prendra nouvelle vie et, par ta pure grâce,
J'aurai l'heur de te voir de mes yeux face à face,
Avec les bienheureux ton saint nom bénissant.

GILLES DURANT

Chanson

CHARLOTTE, si ton âme
Se sent ore allumer
De cette douce flamme
Qui nous force d'aimer,
    Allons, contents,
Allons sur la verdure,
Allons, tandis que dure
Notre jeune printemps.

Avant que la journée
De notre âge, qui fuit,
Se trouve environnée
Des ombres de la nuit,
    Prenons loisir
De vivre notre vie,
Et, sans craindre l'envie,
Donnons-nous du plaisir.

Du soleil la lumière
Vers le soir se déteint,
Puis à l'aube première
Elle reprend son teint :
    Mais notre jour
Quand une fois il tombe,
Demeure sous la tombe
Sans espoir de retour.

Et puis les Ombres saintes,
Hôtesses de là-bas,
Ne démènent qu'en feintes
Les amoureux ébats ;

Entre elles, plus
Amour n'a de puissance,
Et plus n'ont connaissance
Des plaisirs de Vénus.

Mais, lâchement couchées
Sous les myrtes pressés,
Elles pleurent, fâchées,
Leurs âges mal passés ;
Se lamentant
Que, n'ayant plus de vie,
Encore cette envie
Les aille tourmentant.

En vain elles désirent
De quitter leur séjour,
En vain elles soupirent
De revoir notre jour :
Jamais un mort,
Ayant passé le fleuve
Qui les Ombres abreuve,
Ne revoit notre bord.

Aimons donc à notre aise ;
Baisons-nous bien et beau,
Puisque plus on ne baise
Là-bas sous le tombeau.
Sentons-nous pas
Comme jà la jeunesse
Des plaisirs larronnesse,
Fuit de nous à grand pas ?

Çà, finette affinée,
Çà, trompons le destin,
Qui clôt notre journée
Souvent dès le matin ;

Allons, contents,
Fouler cette verdure,
Allons, tandis que dure
Notre jeune printemps.

CATHERINE DES ROCHES

A ma Quenouille

QUENOUILLE, mon souci, je vous promets et jure
De vous aimer toujours, et jamais ne changer
Votre honneur domestic pour un bien étranger
Qui erre inconstamment et fort peu de temps dure.

Vous ayant au côté, je suis beaucoup plus sûre
Que si encre et papier se venaient arranger
Tout à l'entour de moi : car, pour me revenger,
Vous pouvez bien plutôt repousser une injure.

Mais, quenouille, ma mie, il ne faut pas pourtant
Que, pour vous estimer, et pour vous aimer tant,
Je délaisse de tout cette honnête coutume

D'écrire quelquefois : en écrivant ainsi,
J'écris de vos valeurs, quenouille, mon souci,
Ayant dedans la main le fuseau et la plume.

AGRIPPA D'AUBIGNÉ

Sonnet au Roi

SIRE, votre Citron, qui couchait autrefois
Sur votre lit paré, couche ores sur la dure :
C'est ce fidèle chien qui apprit de nature
A faire des amis et des traitres le choix :

C'est lui qui les brigands effrayait de sa voix,
Et de dents les meurtriers : d'où vient donc qu'il endure
La faim, le froid, les coups, les dédains, et l'injure,
Payement coutumier du service des Rois ?

Sa fierté, sa beauté, sa jeunesse agréable
Le fit chérir de vous ; mais il fut redoutable
A vos haineux, aux siens, par sa dextérité.

Courtisans, qui jetez vos dédaigneuses vues
Sur ce chien délaissé, mort de faim par les rues,
Attendez ce loyer de la fidélité.

Prière

TU vois, juste vengeur, les fléaux de ton Église
Qui, par eux mise en cendre et en masure mise,
A, contre tout espoir, son espérance en toi,
Pour son retranchement, le rempart de la Foi.

Tes ennemis et nous sommes égaux en vice,
Si, juge, tu te sieds en ton lit de justice ;
Tu fais pourtant un choix d'enfants ou d'ennemis,
Et ce choix est celui que ta grâce y a mis.

Si tu leur fais des biens, ils s'enflent en blasphêmes,
Si tu nous fais du mal, il nous vient de nous-mêmes ;
Ils maudissent ton nom quand tu leur es plus doux ;
Quand tu nous meurtrirais, si te bénirions-nous.

Veux tu longtemps laisser en cette terre ronde
Régner ton ennemi ? n'es-tu Seigneur du Monde,
Toi, Seigneur, qui abats, qui blesses, qui guéris,
Qui donnes vie et mort, qui tues et qui nourris ?

Les temples du païen, du Turc, de l'idolâtre
Haussent au ciel l'orgueil du marbre et de l'albâtre,
Et Dieu seul, au désert pauvrement hébergé,
A bâti tout le monde et n'y est pas logé !

Nous faisons des rochers les lieux où l'on te prêche,
Un temple de l'étable, un autel de la crêche ;
Eux, du temple une étable aux ânes arrogants,
De la sainte maison la caverne aux brigands.

Les premiers des chrétiens priaient aux cimetières :
Nous avons fait ouïr aux tombeaux nos prières,
Fait sonner aux tombeaux le nom de Dieu le fort,
Et annoncé la vie au logis de la mort.

En ces lieux caverneux, tes chères assemblées
Des ombres de la mort incessamment troublées
Ne feront-elles plus résonner tes saints lieux
Et son renom voler des terres dans les cieux ?

Quoi ! serons-nous muets ? serons-nous sans oreilles ?
Sans mouvoir, sans chanter, sans ouïr tes merveilles ?
As-tu éteint en nous ton sanctuaire ? non,
De nos temples vivants sortira ton renom.

Tel est en cet état le tableau de l'Eglise :
Elle a les fers aux pieds, sur les gênes assise,
A sa gorge la corde et le fer inhumain,
Un Psaume dans la bouche et un luth en la main.

Tu aimes de ses mains la parfaite harmonie :
Notre luth chantera le principe de vie ;
Nos doigts ne sont point doigts que pour trouver tes sons,
Nos voix ne sont point voix qu'à tes saintes chansons

Mets à couvert ces voix qui les pluies enrouent ;
Déchaîne donc ces doigts, que sur ton luth ils jouent ;

Tire nos yeux ternis des cachots ennuyeux,
Et nous montre le ciel pour y tourner les yeux.

Que ceux qui ont fermé les yeux à nos misères,
Que ceux qui n'ont point eu d'oreille à nos prières,
De cœur pour secourir, mais bien pour tourmenter,
Point de main pour donner, mais bien pour nous ôter,

Trouvent tes yeux fermés à juger leurs misères ;
Ton oreille soit sourde en oyant leurs prières ;
Ton sein ferré soit clos aux pitiés, aux pardons,
Ta main sèche stérile aux bienfaits et aux dons.

Ils ont pour un spectacle et pour jeu le martyre ;
Le méchant rit plus haut que le bon n'y soupire ;
Nos cris mortels ne font qu'incommoder leurs ris,
Les ris de qui l'éclat ôte l'air à nos cris.

Ils crachent vers la lune, et les voûtes célestes
N'ont-elles plus de foudre et de feux et de pestes ?
Ne partiront jamais, du trône où tu te sieds,
Et la Mort et l'Enfer qui dorment à tes pieds ?

Lève ton bras de fer, hâte tes pieds de laine ;
Venge ta patience en l'aigreur de la peine ;
Frappe du ciel Babel : les cornes de son front
Défigurent la terre et lui ôtent son rond.

JEAN BERTAUT

Les Palmiers

Fragment d'Elégie

HEUREUX est le destin du serviteur absent
De qui l'on sent l'absence autant qu'il la ressent !

On dit qu'en Idumée, aux confins de Syrie

Où bien souvent la palme au palmier se marie,
Il semble, à regarder ces arbres bienheureux,
Qu'ils vivent animés d'un esprit amoureux.
Car le mâle, courbé vers sa chère femelle,
Montre de ressentir le bien d'être plein d'elle ;
Elle fait le semblable et, pour s'entrebrasser,
On les voit leurs rameaux l'un vers l'autre avancer.
De ces embrassements leurs branches reverdissent ;
Le ciel y prend plaisir, les astres les bénissent,
Et l'haleine des vents soupirants à l'entour
Loue en son doux murmure une si sainte amour.
Que si l'impiété de quelque main barbare
Par le tranchant du fer ce beau couple sépare,
Ou transplante autre part leurs tiges désolés,
Les rendant pour jamais l'un de l'autre exilés,
Jaunissant de l'ennui que chacun d'eux endure
Ils font mourir le teint de leur belle verdure,
Ont en haine la vie, et pour leur aliment
N'attirent plus l'humeur du terrestre élément.

Si vous m'aimiez, hélas ! autant que je vous aime,
Quand nous serions absents nous en ferions de même :
Et chacun de nous deux regrettant sa moitié,
Nous serions surnommés les palmes d'amitié !

Chanson

Les Cieux inexorables
Me sont si rigoureux,
Que les plus misérables
Se comparant à moi se trouveraient heureux.

Je ne fais à toute heure
Que souhaiter la mort,

Dont la longue demeure
Prolonge dessus moi l'insolence du Sort

Mon lit est de mes larmes
Trempé toutes les nuits ;
Et ne peuvent ses charmes,
Lors même que je dors, endormir mes ennuis.

Si je fais quelque songe
J'en suis épouvanté
Car même son mensonge
Exprime de mes maux la triste vérité.

La pitié, la justice,
La constance et la foi,
Cédant à l'artifice,
Dedans les cœurs humains sont éteintes pour moi.

L'ingratitude paie
Ma fidèle amitié ;
La calomnie essaie
A rendre mes tourments indignes de pitié.

En ce cruel orage
On me laisse périr,
Et, courant au naufrage,
Je vois chacun me plaindre et nul me secourir.

Et ce qui rend plus dure
La misère où je vis ;
C'est, ès maux que j'endure,
La mémoire des biens que le ciel m'a ravis.

Félicité passée
Qui ne peux revenir,
Tourment de ma pensée,
Que n'ai-je en te perdant perdu le souvenir !

Sonnet

IL est temps, ma belle âme, il est temps qu'on finisse
Le mal dont vos beaux yeux m'ont quatre ans tourmenté,
Soit rendant mon désir doucement contenté,
Soit faisant de ma vie un cruel sacrifice.

Vous tenez en vos mains ma grâce et mon supplice,
Jugez lequel des deux mon cœur a mérité :
Car ma fidèle amour ou ma témérité
Veut qu'on me récompense ou bien qu'on me punisse.

Mais si vous ne portez un cœur de diamant,
Vous ne punirez point un misérable amant
De vous avoir été si longuement fidèle ;

Vu même que son mal doit vous être imputé :
Car enfin, puis qu'Amour est fils de la Beauté,
Si c'est péché qu'aimer, c'est malheur qu'être belle.

MADEMOISELLE DE GOURNAY

Quatrain

pour une image de la Pucelle d'Orléans

PEUX-TU bien accorder, vierge du ciel chérie,
La douceur de tes yeux et ce glaive irrité ?
—La douceur de mes yeux caresse ma patrie
Et ce glaive en fureur lui rend sa liberté.

CLAUDE GARNIER

Sonnet

écrit sous les portraits de Ronsard et de Cassandre en tête de l'édition de 1623

VOICI les deux amants qui renomment la France,
De même qu'ils étaient en la fleur de leurs ans :
Voici l'objet divin d'un si riche printemps
Où les dieux avaient mis leur plus chère influence.

Mais quoi ? rien n'est durable, il faut que toute essence
Éprouve l'infortune et l'injure du temps :
Ils ont fini leur course, et leurs rais éclatants
Ont vu tomber leur gloire au fond de l'oubliance.

Leur gloire, ah ! qu'ai-je dit ? tant que les jours seront,
Et tant qu'au firmament les astres flamberont,
Elle aura par la muse une éternelle vie.

Le temps met comme il veut les empires à bas ;
Ilion n'est plus rien, sa grandeur est finie,
Mais le savoir d'Homère a vaincu le trépas.

FIN

GLOSSAIRE

A

Achée, ver de terre.
Adonc, alors, ainsi donc.
Ahan (d'), avec effort.
Ahanne (j'), je m'essouffle.
Alarme, au masculin dans Du Bellay.
Amiable, aimable.
Angelette, diminutif féminin de : ange.
Apprentif, apprenti.
Ascréan (l'), le poète né à Ascra, Hésiode.
Assaut (il m'), il m'assaille.
Attaquer, dans le sens de : se jeter dans.
Aveine (tuyau d'), tuyau d'avoine et par extension : chalumeau.
Avette, abeille.

B

Ballant, dansant.
Béchée, becquée.
Bestial, bétail.
Biberon, buveur.
Boète, le Bouvier (constellation).

C

Ceston, ceinture.
Charites (les), les Grâces.
Chenu, blanc de vieillesse et, par extension, blanc de neige.
Chouan, chat-huant.
Cointement, soigneusement.
Combien que, bien que.
Compas (par), à coups mesurés.
Coral, corail.
Cossi, onomatopée du cri de l'hirondelle.
Crouillet, loquet.

D

Dam (à mon), pour mon malheur.
Débord, débordement.
Déchaîne, désenchaîne.
Démener, conduire.
Dextre, dans le sens de : à droite.
Doncques, donc.
Douter, dans le sens de : redouter.
Duit (ce qui leur), ce qui leur convient.

E

Ecarbouiller, écraser, mettre en pièces.
Elyse, l'Elysée.
Encordela (m'), me serra de cordes, m'entrava de liens.
Entrebrasser (s'), s'embrasser mutuellement.
Epanies, épanouies

Epoinçonne, pique, et, au figuré, aiguillonne, excite.
Ès, dans les.
Etrange, étranger, étrangère.

F

Faillie, épuisée.
Faut (*qui point ne*), qui point ne trompe.
Flageolant, jouant du flageolet.
Forligner, dégénérer.
Fourmi, au masculin dans Ronsard.
Fusée, fuseau.

G

Gauche, dans le sens de : défavorable.
Genièvres, genévriers.

H

Harsoir, hier au soir.
Honneur, dans le sens de : la soif des honneurs, la vanité.
Huis (*l'*), la porte.

I

Impourvue (*à l'*) à l'improviste.
Io, exclamation grecque.

J

Jà, déjà.

L

Labeure, laboure.
Latmie (*le pasteur de*), Endymion, de l'île de Lathmos.
Laidure, flétrissure.
Lame, dans le sens de : pierre sépulcrale.
Lerelot, onomatopée en usage dans certains chants populaires
Los, louange.

M

Manicles, menottes.
Maux, au féminin dans Robert Garnier.
Meurtrier, en deux syllabes au 16e siècle.
Moiteux, moite, humide.
Monument, dans le sens de : tombeau.
Musine, qui suit les Muses.

N

Navré, blessé.
Neuvaine, composée de neuf personnes.
Non-pair (*à*), en nombre impair.
Nouvelet, diminutif de : nouveau.

O

Odoreux, odorant.
Offensée, dans le sens de : brisée par une émotion.
Onc ou *Oncques*, jamais.
Orée, bord, limite.
Or'que, tandis que.
Ores, maintenant.
Ores...Ores, tantôt...tantôt.
Ouvrier, en deux syllabes au 16e siècle.

P

Paisants (en deux syllabes), paysans.

Patientement, patiemment.
Pendait de, dépendait de.
Perdurable, éternel.
Pertuisa, perça de trous.
Petit (un), un peu.
Piteux, piteuse, qui inspire de la pitié, ou quelquefois : qui ressent de la pitié.
Plantes, dans le sens de : plantes des pieds.
Poignante, piquante.
Portrait de, orné, décoré de.
Pourperette, pourprine, diminutifs de : pourprée.
Pourpris, habitation.
Premier, dans le sens de : en premier, pour la première fois.
Province, dans le sens de : patrie.

Q

Querelle, dans le sens de : plainte.
Querelle (prendre), prendre parti.

R

Rais, rayons.
Rancœur, haine, envie.
Recoi (à), à l'écart, tranquillement.
Recordais (je), je cherchais à me rappeler.
Renglace, glace de nouveau.
Retournée, dans le sens de : revenue.
Ruer, dans le sens de : frapper avec force, renverser.

S

Sagette, flèche.
Semble, dans le sens de : ressemble.
Sempervive, immortelle (fleur).
Sereinent, rendent serein.
Seur, sûr.
Si, employé dans le sens de : aussi, ou de : néanmoins.
Sillée, fermée.
Si que, tellement que.
Sommeillère, qui produit le sommeil.
Souef, suave.
Soulaient, avaient coutume (du verbe soûloir).
Soûle-toi, rassasie-toi (du verbe soûler).
Soupireuse, soupirante.
Sourdant (le), l'élevant.
Sueux, suant.
Surgeon, jet.
Surpeli, surplis.

T

Tandis, dans le sens de : pendant ce temps-là.
Tarde, tardive, arrivant trop tard.
Téïenne, de Téos, patrie d'Anacréon,
Test, crâne.
Tige, au masculin dans Bertaut.
Tirelire, onomatopée du cri de l'alouette.
Tortisse, tordue.
Tourtre, tourterelle.
Trac (le), la trace.
Tracer, dans le sens de : marcher sur la trace, presser talonner.

Travaillé, dans le sens de: fatigué.
Trépillante, bondissante.
Tressuer, suer à grosses gouttes.
Trope, troupe.
Turquois, à la mode turque.

V

Vêpres, *Vesprée*, soir.
Val (*à*), à la pente.
Vitupère, blâme.